

AU JOUR LE JOUR

20 mars 2000

Je laisse se creuser le temps, accompagnant l'accroissement de cette douleur, à la fois si infime et si aiguë, qui s'est peu à peu installée au creux de ma poitrine, à hauteur du diaphragme. Je sais qu'il est trop tôt pour y remédier et qu'il ne faut surtout pas céder à cet appel en me jetant à l'aveugle dans le premier prétexte à romans qui se présenterait. Ce ne serait qu'une façon commode de se dérober à ce qui cherche à voir le jour. Je suis donc contraint à la *rétenction d'écriture*. La pousse à l'intérieur de moi est encore trop blanche et fragile. La découvrir aujourd'hui reviendrait à exposer prématurément ce bourgeon à une lumière qui lui serait fatale. Si j'y donnais suite, il me reviendrait alors d'entretenir artificiellement un rejeton débile, dont la croissance m'obligerait à des efforts disproportionnés en regard du résultat. Il s'agit donc de ne pas céder à l'apitoiement, pour mieux laisser le texte croître en une virtualité dont j'ignore la nature, gagner en épaisseur et robustesse. Tous mes efforts consistent, comme pour ce qu'il en est du désir, à contenir ce qui pousse de l'intérieur, quitte à affronter l'angoisse, laquelle n'est jamais que le corollaire naturel de l'inassouvissement. Au contraire, faire fonds de cette angoisse, la tasser comme un terreau, une substance nourricière et chaude, tout autour de l'endroit où ça risque de surgir.

22 mars

Est-ce que, par les mots, j'ai quelque chance de me maintenir debout sur ce rivage, loin de la femme que j'aime ? Est-ce que les mots peuvent venir à mon secours, me lester de ce poids de réalité qui me fait défaut ? N'est-ce pas trop leur demander, alors qu'ils sont justement eux-mêmes impalpables et sans substance ? Vont-ils pouvoir supporter l'énergie que j'ai l'intention de leur injecter afin de me libérer en retour sur eux de ce qui m'accable ? Sauront-ils m'apaiser de ce qui me brûle ?

23 mars

Enfin, me voilà comme de retour dans ce pays que je ne connais que trop bien, ce *no man's land* qui sépare le livre achevé de celui qui n'est pas encore sorti des limbes; mais cette errance est augmentée cette fois-ci de l'absence de l'être aimé. Je suis semblable au crabe en cours de mue, je n'ai d'autre ressource que de me dissimuler sous une pierre. Un rien pourrait me tuer, une parole en trop, un silence... Je ne suis déjà plus qu'une susceptibilité à vif. Zone de tous les dangers...

25 mars 2000

C'est triste à dire mais, si je veux survivre, il faut que je t'oublie un peu. Impossible, dans l'état de fragilité où je suis, de continuer à vivre avec cet amour fiché en plein coeur, et pour l'heure sans issue, que je tourne et retourne en moi comme un objet mort. C'est que, dans notre histoire, je dois me défier de moi-même. D'elle, je ne doute pas. Elle est attentive et subtile, toute en finesse et en intuition. Elle fait tout juste: elle a le mot, à l'instant qu'il faut, qui surprend et qui prouve qu'elle a tout compris; elle fait le geste aimant, que j'attendais justement et qui me touche, qui est un baume à ma souffrance. Non, d'elle je ne doute pas, mais c'est de moi que je me méfie. Dans ces moments-là, croyant que tout n'est qu'illusion, je sais combien je suis prompt à tout détruire. D'autant que je ne suis plus habitué à cette solitude qui s'étend autour de moi comme une steppe désertée. Aujourd'hui par exemple, je n'ai adressé la parole à quiconque. En m'allongeant dans l'après-midi, cinq minutes, ai-je dormi en aussi peu de temps ?, j'ai entendu la voix de mes enfants, qui m'appelaient: "Papa, papa !"

C'est plus fort que moi: alors que je sais pertinemment que ce n'est pas vrai, et qu'il n'y a pas plus fidèle qu'elle et qu'elle s'active pour préparer mon retour et notre installation, je ne puis me défaire de l'idée qu'elle va m'abandonner, qu'elle ne pense pas à moi, qu'elle va m'oublier ici. Pensée déraisonnable s'il en est, vieux syndrome de l'abandon par où l'enfance continue à irradier, à exiger et à vouloir percevoir des droits sur un présent qui ne lui appartient pas...

26 mars 2000

Quand cette chose-là surgit au creux de ma poitrine, mon premier geste serait d'y porter remède en me jetant sur un livre. Mais, là aussi, je me demande si ce dérivatif ne participe pas d'une tentative de distraction ou de détournement de ce qui fait mal. Car, ma véritable activité ne consisterait-elle pas plutôt à essayer de coucher tout cela sur le papier pour y voir plus clair, comme les Anciens étalaient sur le sol les entrailles de l'animal sacrifié pour y démêler ce qui est bénéfique de ce qui est maléfique. Peut-être ces quelques lignes à quoi je me suis finalement résolu sont-elles tout ce qui me rattache à la vie...

27 mars

La paix dans mon coeur est revenue. Un coup de téléphone de sa part tôt ce matin, et l'orage est apaisé. Ces deux derniers jours, solitaires, si noirs et si emplis de malheur ne sont plus qu'un mauvais souvenir. Le son de sa voix, sa tendresse, sa sensualité retrouvée me lavent de cette atmosphère de cauchemars où je m'étais enseveli. Telle est la définition de cette "météorologie amoureuse" à laquelle je fais allusion dans mon roman. Etrange comme nos âmes communiquent,

comme elle sent à distance que ça ne va pas: elle avait essayé de me joindre pendant le week-end quand je traînais ici et là mon désespoir.

28 mars

Ecrire, c'est comme sculpter. Il ne s'agit pas d'ajouter quelque chose mais d'enlever. Et aussi de modeler. Le premier jet est le matériau brut qu'on mettra ensuite un temps infini à pétrir, corriger, retourner dans tous les sens, jusqu'à trouver la forme non pas parfaite mais adéquate au propos. L'impression qui me revient souvent - et l'argument du *Livre des malédictions* n'était, de ce point de vue, pas une métaphore -, c'est que le texte était en effet écrit antérieurement. Je n'aurais donc fait qu'en retrouver progressivement la trace et la texture sous les versions successives et les ratures, comme on dégage du sable ou de sa gangue d'approximations un objet qui y était déjà depuis longtemps enfoui. Et le livre est fini quand ses contours sont enfin libérés de ce qui les masquait à la vue, quand on a achevé de nettoyer cet objet de toute la terre qui en obscurcissait l'appréhension. Je retrouve par là aussi la métaphore primordiale de l'archéologue, qui enlève strate après strate pour parvenir à ce qui est englouti. Par lissages progressifs et répétés, j'approche ainsi de la forme qui a été une fois pour toutes fixée quelque part en moi-même, et qui affleure presque à la surface.

29 mars

Je tâtonne autour d'un sujet de livre, mais je ne veux pas encore prendre de décision. Un livre sur les anges. L'une des phrases - la première ? - commencerait ainsi: "Quand il m'a raconté cette histoire, je suis tombée des nues. Et n'en suis pas revenue."

1er avril

Notes de travail vis-à-vis du roman qui s'ébauche :

1). Un tel roman serait l'occasion de montrer la conjonction qu'il peut y avoir aujourd'hui entre ce qui appartient à la modernité technologique la plus avancée (La Toile, Internet, ainsi que toute la quincaillerie relative aux Nouvelles Technologies de l'information et de la communication) et ce qui relève du fonds le plus archaïque de la mentalité humaine (Les anges remontent aux légendes babylonienne et mésopotamienne). Mieux que partout ailleurs, la Toile n'est-elle pas cet instrument où seule peut se produire la rencontre d'un être virtuel, pur esprit, désincarné, sur un support lui-même virtuel, qui allie la proximité de ce que l'on voit, la fausse et idéale immédiateté d'un désir, à l'infinie distance de son objet, à l'infini éloignement de sa présence, à sa définition purement fantasmagorique ? L'immatérialité du support et celle de la forme entrevue convergent dans une même irréalité.

Cette dualité entre présence/absence se double d'une dualité sacré/profane (sacré et pureté extrêmes d'un être absolu/ trivialité des appétits sexuels qui se déchaînent pour le souiller) puisque les sites religieux sur le sujet jouxtent les sites pornographiques, dans un univers où tout est soi-disant donné comme "également" visible et accessible, pouvant être partagé. Parce que la Toile, comme la société des hommes, mais en plus accéléré, est le lieu où le paradis et l'enfer sont contigus, se touchent et s'entremêlent.

2). Version moderne d'Orphée et Eurydice ?

3). Méthode de travail : pour jouer le jeu jusqu'au bout, ne pas utiliser un seul livre pour la documentation mais seulement les ressources réelles qu'offre la Toile, le parcours des sites consacrés au sujet. La scansion des sites correspond bien au découpage par document, caractéristique de mes romans, de même que les hiérarchies angéliques : Trônes, Puissances, Seigneuries, etc. pourraient faire d'excellentes têtes de chapitres.

4). Prendre appui sur le vieux débat byzantin concernant le sexe des anges, dans un univers où domine l'androgénéité.

5). "la suavité vaporeuse de l'ange"

6). Le sujet lui-même se prête à la dualité énoncée plus haut car les représentations qu'on a fait des anges tout au long de l'histoire de l'humanité empruntent au vieux fonds païen.

2 avril

A travailler sur la documentation qui concerne les anges, le plus extraordinaire consiste à prendre la mesure du processus imaginaire qui, de quelques phrases tirées de la Bible, amène à la construction de tout un édifice fictionnel. Les anges sont des êtres par essence purement fictifs. Personne, à part quelques illuminés, ne les a vus. Et pourtant, il s'est développé à leur sujet une littérature considérable sur leurs hiérarchies, leur nature, leurs pouvoirs, leur rôle, etc., exactement comme s'il s'agissait d'êtres réels qui pouvaient être objets d'observation ou de science. Nous sommes là au coeur d'un processus générateur de fiction, où la fiction s'autoalimente, s'engendre spontanément, se détaille et se construit, dans une dérélition généralisée qui va jusqu'à considérer son objet comme une réalité indubitable.

10 avril

C'est écrit avant. Tout le travail de l'écrivain consiste à retrouver le texte qui était écrit avant. A rendre lisible ce qui était dissimulé dans l'illisibilité. L'écrivain n'écrit donc pas, il transcrit, ou plutôt il déchiffre. Il a pour charge de faire advenir ce qui s'ignore, ce qui gît dans les limbes du non-langage, ou plutôt d'un langage qui doit venir à la surface de la page. Par tâtonnements, il cherche à retrouver la page enfouie, dont il ignore comment elle s'agence et ce qui y est dit. Véritable travail de

mise au jour. En écrivant, il trace au jugé des phrases, sans toujours savoir si celles-ci se rapprochent ou s'éloignent de la phrase. Parfois, il s'y coule, sans s'en rendre compte, et celle-ci ne bougera plus. D'autres fois, il s'en éloigne, toujours plus dangereusement, et il lui faudra alors beaucoup de brouillons, de ratures, d'élagages, d'incises, de surcharges pour retrouver la simplicité de la version originale. Inévitablement s'impose la figure du palimpseste, de ce qui a été écrit avant et qui a été recouvert, oublié, raturé, et qu'il faut faire ressurgir par tout un jeu de transparences, de calques et de décalques. De même qu'il existe des métaux à mémoire de formes, qui à une certaine température reprenne la forme qui leur avait été initialement donnée, de même, dans l'écriture, il faut retrouver la mémoire de la forme du livre perdu. Mais il y faut des conditions très spécifiques, qu'il est difficile de réunir, d'autant qu'affleurant à la surface cette écriture devient très vulnérable, et qu'il faut la fixer tout de suite.

5 juin

Le livre se doit d'alterner des scènes qui ont trait au virtuel, qui mettent en jeu des illusions, et d'autres où le narrateur est confronté à la réalité et va vérifier sur place si c'est bien comme il a cru comprendre. Mais sans qu'on sache laquelle posture est la vraie. Car ce n'est pas parce que c'est virtuel que c'est faux et ce n'est pas parce que c'est réel que c'est vrai.

7 juin

Lecture de "Anatomie comparée des anges" de Gustav-Theodor Fechner (Editions de l'Eclat).

"les anges mènent une vie en pleine lumière" (23); "Les anges se communiquent leurs pensées par la lumière. En guise de sons, ils ont les couleurs." (30); pour eux, "la lumière est le véhicule du langage." (31); "les anges sont en soi translucides mais ils ont tout latitude pour se donner des couleurs" (32). "l'ange laisse également son élément, la lumière, circuler d'ordinaire sans modifications à travers lui, ce qui lui confère son aspect translucide." (33)

"Comme la pellicule d'une bulle de savon, la peau de l'ange est, en soi, extrêmement tendre, fine et translucide, et ce n'est sans doute en elle-même que le produit d'une condensation." (34)

A un moment, "l'homme eut la liberté de choisir s'il voulait que ses deux membres antérieurs se transforment aussi en ailes." (36); "Mais un ange peut aussi émettre des sons, sans changer de place, en faisant vibrer rapidement une quelconque partie de lui-même." (50)

20 juin 2000

Service de presse de *La Fonte des glaces*

1er juillet

Pourquoi écrire un livre sur les anges? Je viens seulement de trouver la réponse: c'est

ma façon décalée de conjurer l'absence, c'est-à-dire de gérer à la fois la présence en moi de celle que j'aime (présence virtuelle) et son absence (absence réelle). Par là, je médite sur celle qui n'a de réalité que fantasmatique, qui est bien vivante quelque part mais qui ne peut être saisie que sous forme d'image abstraite, dont je connais les contours mais qui reste impalpable, que je ne puis étreindre.

8 juillet

Le plus fascinant dans les innombrables commentaires qui se rapportent aux anges, c'est qu'ils restituent la démarche même qui préside à la production romanesque. Tout part de quelques lignes, parfois contradictoires, difficiles à interpréter ou relevant de la pure affabulation (neuf occurrences dans la Genèse par exemple). Mais il suffit que ces textes (Ancien et Nouveau testaments, épîtres des Apôtres) aient été réputés sacrés (tout le reste, considéré comme apocryphe, est rejeté comme suspect et donc comme indigne de foi) pour que le contenu en devienne intangible. Aux commentateurs ensuite de se débrouiller avec ça et de tracer une voie qui emporte l'assentiment. D'où, à partir de ces quelques mots, retournés dans tous les sens et interprétés de mille façons, les échafaudages de théories invraisemblables, au contenu surréaliste quand on regarde les choses à froid, du genre: à quel moment Dieu a-t-il bien pu créer les anges? En même temps que la lumière? Ou que les astres? Les anges ont-ils un corps? le tout donnant lieu à une succession de débats et de querelles à n'en plus finir. J'ignore si ceux qui les ont tracés avaient conscience de leurs responsabilités et de ce que leurs phrases maladroites, loufoques ou approximatives allaient ensuite engendrer de littérature après eux. Ainsi du passage concernant les "fils de Dieu" qui se mirent à trouver belles les femmes des hommes et en éprouvèrent du désir. Avaient-ils alors un sexe, puisqu'ils ont procréé?

Je constate que je retrouve là ma propre démarche de romancier, à savoir que je ne commence pas un roman à partir d'une expérience vécue (ce qui en fait est faux, car, à la base, il y a bien une expérience vécue, et même une souffrance, mais cachée, déguisée, dont je ne garde que la quintessence et donc la pulsion énergétique qui va alimenter le moteur de la création romanesque et lui servir de propulseur), mais à partir du prétexte de quelques lignes, tirées d'un texte fondateur, ou encore d'une théorie, ou d'un fait historique soi-disant avéré qui, à l'examen, va révéler sa faille originelle (Quel est l'attribut divin représenté par le zéro dans une religion fondée sur les nombres? En quelle écriture Yahvé a-t-il tracé les lettres des Tables de la loi? Pourquoi Carthage est-elle absente du voyage de Virgile? Etc.) J'obéis donc à mon tour à cette grande règle qui, comme depuis la Bible pour ce qui est du commentaire religieux, veut que la littérature s'engendre elle-même. La littérature, pour Borgès, est ainsi ce long dialogue avec elle-même, qui traverse les siècles et se répond de texte en texte en un commentaire sans fin, que ce soit pour se contredire ou se compléter.

9 juillet

La démarche adoptée par les Pères de l'Eglise concernant les anges me fait penser aux mathématiques: un postulat de départ, plausible mais indémontrable, auquel on ne peut plus

toucher. A partir de là s'enclenche la longue chaîne des déductions et des raisonnements qui, en soi, font appel à la plus pure logique, mais sans plus jamais examiner la seule logique qui vaille: celle de son fondement. D'où ensuite la construction d'un magnifique édifice, dont on a oublié qu'il était construit sur du sable. Sauf que les mathématiques ont des applications pratiques, qui peuvent être immédiatement vérifiées, tandis que l'existence des anges est purement fantasmatique, sans base véritable. Le tout fonctionne donc comme un véritable jeu de rôles.

19 juillet

J'ai lu tout ce que dit Vacant sur les anges, lequel de façon rigoureuse et exhaustive se fait l'interprète des Pères de l'Eglise et retrace l'historique des connaissances en angélogologie dans le "Dictionnaire de théologie catholique" dont j'avais fait des photocopies à Beaubourg.

Remarquable ouvrage soit dit en passant... J'ai déjà utilisé un passage dans mon roman: celui où il aborde le problème de la locution chez les anges, comment ceux-ci communiquent entre eux et se transmettent des messages. Peu sans doute s'apercevront, et ce dès le premier paragraphe du premier chapitre, que je me conforme très exactement à la doxa des Pères de l'Eglise quant à la façon dont les anges communiquent entre eux. "Les anges se tournent l'un vers l'autre et, comme un corps plus chaud augmente la température d'un corps plus froid dont il se rapproche, ils se parlent dans l'illumination." (page 1242)

(Hélas, je pense supprimer toute cette partie. 25 mars 2001)

26 juillet

Il s'agit donc de faire un roman qui serait à la croisée de la théologie et de la sensualité; de partir du principe que, à travailler la métaphysique et à raisonner sur des principes et des êtres qui n'ont aucune réalité, dont l'existence est pure spéculation et n'a jamais été vérifiée en quoi que ce soit, l'esprit s'échauffe en vain, tourne à vide. C'est cette excitation qui est contagieuse et qui se propage aux sens. Le théologien a vite la tête en feu, son corps s'échauffe à mesure, ce qui se traduit par une course de vitesse entre les visions saintes qu'il poursuit et les images lubriques qui le rattrapent (ce dont la tentation de Saint Antoine est comme l'illustration).

28 juillet

Lu, dans "Horace à la campagne" de Xavier Patier, cette phrase qu'il me faut prendre à la lettre pour le roman en cours: "La littérature nous fait voir l'invisible."

31 juillet

Il y a les écrivains qui fuient leur enfance et qui voyagent, les autres qui forent dans cette région perdue, qui sont enracinés en un lieu et qui sont sédentaires.

"Se savoir écrivain et ne rien parvenir à écrire qui le prouve" (Xavier Piatier "Horace à la campagne")

10 août

On écrit au futur antérieur, c'est-à-dire qu'on projette dans le futur quelque chose qui a déjà existé, on met au jour le passé, on déblaie à mesure, dans une course sans fin, des mots qui sont là depuis toujours.

2 décembre

Il faut recomposer tout le début du roman, en brouillant les pistes dès le départ, en faisant en sorte que ça puisse être lu simultanément comme une description du paradis et celle de l'hôpital psychiatrique. Mettre l'accent sur la folie du narrateur permet de sortir du premier degré, de renforcer l'irréalité du récit tout en le dédramatisant.

12 décembre

Ça coince

15 janvier 2001

X est à la recherche d'un ange, qu'il a entraperçu sur le Net et dont il est tombé amoureux. Cet ange est la figuration de l'absence, la transposition de la femme qu'il aime et dont il a été séparé. C'est dans le creux de cette séparation que son délire inscrit la figure de l'ange comme métaphore de l'absence. Cet homme a donc été séparé de la femme qu'il a aimée, dans la clinique psychiatrique où elle était son infirmière, sans qu'elle s'aperçoive de rien. Elle vient le chercher sur la fin en réalisant l'amour qu'il lui a voué. Elle avait quitté l'hôpital pour aller chercher du travail ailleurs. Il faudrait que chaque séquence de la narration puisse être la transposition d'une scène vécue à l'hôpital, ne serait-ce que par bribe.

12 février

Phanie, fille de Crésus: celle qui paraît.

24 mars

Il faut qu'on arrive à la fin du livre en découvrant que tout ce qu'on a lu n'est pas la transcription de ce qui est arrivé mais une pure fiction mise au point par un esprit dérangé. Mais il faut que cette découverte se fasse par degré :

- D'abord, on doit s'étonner de l'irréalité de ce qu'il raconte par l'enchaînement contradictoire des récits, ce par quoi commence le suivant annulant le précédent ou le déréalisant en quelque sorte.

- Ensuite, ce qui était simplement vacillant devient irréaliste quand on s'aperçoit que ces aventures elles-mêmes sont purement imaginaires. Ce qui explique pourquoi il n'est pas très important que l'intrigue soit cohérente car c'est l'armature même du récit qui est la véritable intrigue et qui n'est que le prétexte à la mise en place d'une logique déréalisante.

25 mars

Qui est le Père Inéas. Il faut qu'il y ait une évolution insensible en trois étapes du

personnage. D'abord, c'est un prêtre, ensuite c'est un hacker et un pervers qui cherche à s'emparer de l'image de l'ange à des fins personnelles, enfin c'est Lucifer en personne qui voudrait s'emparer de la personne d'un ange. Jusqu'au moment où on découvre que le personnage lui-même n'est rien d'autre qu'une invention par un fou échappé d'une clinique.

Il y a donc plusieurs niveaux d'irréalité successifs. Et c'est ce qui explique la structure du roman par strates.

Cette irréalité s'inscrit elle-même dans un double contexte: celui, très ancien, de l'existence des anges; l'autre, plus récent, de l'informatique, d'Internet, et des outils virtuels.

Là où on en est, c'est que le Père Inéas, après s'être servi du narrateur, l'a laissé tomber et a même cherché à l'éliminer quand il s'est aperçu qu'il ne pouvait plus lui servir à rien; il a alors cherché à faire alliance avec le hacker (qui le délivre des flics de la cybercrime) pour s'emparer de l'image en question. La prochaine étape réside dans la lutte entre le hacker et le Père Inéas (Satan) pour le contrôle de l'ectoplasme angélique.

26 mars

L'écriture et l'ange sont reliés par la présence symbolique de la plume. Tous deux ont pour fonction de prendre en charge le poids démesuré de la séparation. Tous deux procèdent d'un même effort pour tenter de combler le vide ouvert par l'absence, par leur fonction de médiateurs, et qui plus est de médiateurs sans consistance ni épaisseur. A ce titre, et par leur transparence, eux seuls peuvent assurer ce rôle, qui est de cerner cette présence qui se dérobe, impossible à saisir. Or, si tous deux sont en effet transparents, il n'empêche qu'ils irradient.

18 juin 2001

Dans ce roman, et par rapport à *la Fonte des glaces*, j'ai franchi un cran supplémentaire dans, par rapport au sentiment amoureux, ce qui a trait à l'étrangeté. La femme dont il est tombé amoureux est étrangère non pas parce qu'elle d'une autre nationalité, mais parce qu'elle vient d'un autre monde.

27 décembre 2001

À la recherche d'une nouvelle inspiration, d'un nouveau livre. Mais d'abord essayer de mettre ses idées au clair sur "les-anges.com".

Il s'agit d'un livre qui utilise les techniques et les formes de narration telles qu'elles ont été modifiées ou altérées par l'irruption de la bande dessinée, des jeux vidéos, d'Internet, des images de synthèse qui ont tendance à nous faire confondre le réel et le virtuel ; en bref, il s'interroge sur l'apparition de ce qu'on appelle les technologies de l'information et de la communication - avec les nouvelles pathologies qui s'y rapportent.

Forcément, cette histoire s'inscrit dans un contexte qui est celui de la vitesse, de la fragmentation, du désordre, de la rupture, de la discontinuité, du mélange et de la superposition des plans. C'est ce que ce roman essaie de rendre à la fois en se constituant par chapitres à partir de divers sites Internet et en laissant parfois certaines actions en suspens ou en faisant se

chevaucher les intrigues et les rythmes. Ce n'est donc pas un livre qui privilégie la rationalité. On ne saura pas à quoi s'en tenir exactement. Il a pour objet, comme toujours, de déstabiliser en multipliant les indices et les fausses pistes, d'égarer le lecteur.

Le thème de l'ange pris au piège de la Toile se prête au mieux à ce dispositif puisque cette créature sans substance est elle-même un être virtuel, qui hante pourtant l'esprit des hommes depuis la nuit des temps, et dont l'actualité, qui n'a jamais cessé, revient en force. On ignore d'ailleurs qui est et ce que veut cet ange, ce qu'il en advient sur la fin, s'il existe réellement ou s'il n'est que le fruit de l'imagination délirante du narrateur. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver de réponses à ces questions puisque l'objectif du roman est de se maintenir dans le doute et la suspension. L'ange est la figure à la fois du lien et de la séparation, ce qui est la définition même de l'homme dans son rapport à la modernité. Il est relié et manquant.

Le manque et l'absence sont donc les thèmes centraux de ce roman, qui installe lui-même des attentes qui ne peuvent bien évidemment pas être comblées. D'où un probable sentiment d'insatisfaction et d'inachèvement qui pourrait naître à la lecture de cet ouvrage, mais exactement comme on tourne dans le désordre les pages d'une bande dessinée, comme on zappe sur une télévision, qu'on passe d'un site Internet à un autre ou qu'on interrompt une connexion. Il s'agit donc de se retrouver dans l'esprit de cette soi-disant modernité, ou tout au moins, par le décousu du récit, d'en donner l'apparence et l'illusion.

3 janvier 2002

L'ETOFFE DES RÊVES

L'étoffe dont sont faits les rêves,
dès que s'amorce le réveil,
s'effiloche comme un tissu déjà usé.
Composée de filaments de soie,
bribes de jour et de nuit enchevêtrées,
la trame en est impalpable aux doigts.

L'étoffe des rêves,
de notre vie nocturne,
ne brode sur le motif que des images diaphanes,
des souvenirs flous, des impressions fugaces,
de minuscules désirs
qui nous sont demeurés inaperçus
tant qu'a duré le jour.

L'étoffe dont sont faits les rêves
est un textile fragile.
Aux rayons du soleil qui la traversent,

s'estompent les contours,
se fanent les couleurs.
Au moindre faux mouvement,
leur tranchant manque de la déchirer.

L'étoffe des rêves
est ce qui reste lorsque la vie a repris son cours.
Incertain vêtement de hasard
aux plis trop justes, à la coupe imparfaite,
impropre à protéger du froid,
l'étoffe des rêves
est la guenille improbable et sublimée du réel.

Vendredi 4 janvier

Qu'est-ce que la réalité ? Peut-être la question devrait-elle se réduire à : qu'est-ce que *ma* réalité ? Tant celle-ci est impalpable, incertaine et fugace. Sans cesse, je m'efforce de creuser le quotidien pour m'y faire comme un trou, une tanière, et pouvoir enfin y demeurer. Or, à l'inverse, les habitudes, aussitôt prises, l'affadissent, la dérèalisent, et de façon inexorable m'en chassent. Ce qui fait que je suis obligé de la choisir la plus éloignée de moi, la plus étrangère et la plus rugueuse possible, rien que pour mieux en sentir tout le poids. Peut-être vais-je la chercher trop loin alors qu'elle est tout simplement confondue à la vie de ceux que j'aime et que, pour cette raison, je ne puisse plus la reconnaître et la distinguer comme ce qu'elle est ?

Samedi 5

Nombreux sont ceux qui me parlent de "L'Envers du temps", dont il semble que ce roman ait violemment frappé les imaginations. Pour moi, qui en ait honte, tant je le trouve mal écrit, lourd, bourré d'adverbes et de locutions redondantes, ce livre est comme une tache dans ma bibliographie, qu'il faut que j'efface au plus vite en procédant à une révision du texte et une autre publication. Obligé de le retaper en entier, je suis bien obligé d'avouer que, en dehors de toutes ces scories - à la lettre, déchets de fonderie -dont j'essaie de le nettoyer, il y a bien une intuition et une mise en scène étonnante. Ceux, auxquels il m'est par ailleurs arrivé de faire part de mes réticences à l'égard de ce livre, confirment au contraire que tous ces défauts éventuels (mais, à mon sens, pourtant bien réels) - qu'ils ne semblent d'ailleurs pas avoir aperçus contribuent à l'atmosphère générale d'étouffement, d'enfermement sur soi que recèle cette métaphore du temps qui fait retour sur lui-même.

10 janvier

Je pourrai reprendre à la lettre les propos du 20 mars 1999, qui ouvre cette partie de mon journal.

Profiter du temps mort, des basses eaux qui séparent deux romans pour écrire un texte qui restitue ce que j'ai esquissé souvent, à l'emporte-pièce et à la volée, mais sans jamais le formaliser avec précision: le lien qui existe entre tous les ouvrages que j'ai publiés. Mettre en évidence la filiation implicite, occulte ou même parfois évidente qui va d'un livre à l'autre, qui, d'une réponse inachevée dans un roman, s'ouvre sur une nouvelle question qui va déboucher de plain-pied sur une fiction, et donc sur un autre roman. Tracer ce fil d'Ariane, non seulement par le lien qu'il y a entre les thèmes des différents textes, comment l'un, par relation de contiguïté, en appelle et en entraîne un autre, mais aussi mettre au jour, si possible, l'intention secrète qui les relie. En bref, dessiner le fil du collier qui retient les perles dans un ordre donné, en restituer la progression logique. Excellente façon de patienter, manœuvre dilatoire qui va me permettre d'éviter de me jeter, par angoisse, tête baissée, dans un nouveau roman... Mettre à l'épreuve, en étirant l'attente, la nécessité de l'écriture...

5 février

Ce projet de mettre au jour le lien qui unit chaque livre au suivant aura pour titre
« Architexture ».

10 février 2002

Je vois donc se pointer à l'horizon l'annonce d'un refus de Grasset dont serait victime *les-anges.com*. Grasset n'accompagne pas un écrivain, il ne fonctionne qu'au coup par coup, comme s'il ne lui faisait pas confiance. J'ai évoqué il y a peu cette impression de suffocation laissée par le refus d'un manuscrit. Arrivé au dixième roman, il va donc falloir se recoltiner le problème comme si j'étais un débutant et que je ne savais pas ce que je fais, ça n'en finira donc jamais ; mais peut-être est-ce là le lot de chaque artiste...

Il y aurait, depuis le début, à faire l'historique de ces refus comme autant de variantes de la dénégation :

La Tache aveugle : commande

Archéologie du zéro : 11 refus : Le Seuil (après avoir d'abord accepté), P.O.L., Gallimard, Minuit, Grasset, etc. ; puis trois acceptations dans la même semaine : Flammarion, Denoël, Laffont.

L'Envers du temps, Voyage : 0

Désert physique : refus (temporaire) de Denoël

L'Iconoclaste : refus de Gallimard, P.O.L. et Le Seuil ; pris chez Quai Voltaire

Ivre de livre : commande de Balland, crise d'hystérie de celui-ci.

La Mémoire d'Erostrate : 0

Malaise dans la littérature : refus de Quai Voltaire (après avoir d'abord accepté), Verdier ; pris chez Champ Vallon.

Les Années mortes : refus du Seuil (d'abord accepté, puis refusé), Gallimard, Quai Voltaire (accepté, mais arrêt des éditions), Grasset (accepté, mais non publié).

Le Livre des malédictions, Auguste fulminant : 0

Une aventure sentimentale : refus Grasset, Gallimard, Verdier ; pris chez Verticales.

La Fonte des glaces : 0

Les-anges.com : refus Grasset.

Le bilan est, à parcourir ainsi, assez édifiant. Evidemment, si je vendais à 20 000 exemplaires, je suppose que ma situation ne serait pas la même. Mais là, je suis en permanence sur le fil. Et je n'ai pas non plus de monnaie d'échange.

11 février

Hélas, *les-anges.com* ne peut pas être considéré comme un roman réaliste. Il ne raconte pas une histoire linéaire à laquelle on peut croire. Son argument est la plupart du temps invraisemblable, virtuel. Il est composé de suites de récits, qui sont à lire comme des séquences d'images à l'état brut, dont on ne peut savoir à quel registre elles appartiennent : réalité, bande dessinée, jeu vidéo, hallucinations tirées de l'esprit malade du narrateur... A l'intérieur de chacune d'elles, que ce soit à la fin ou au début de celle qui suit, un indice vient semer le trouble quant à la crédibilité de ce qui a été donné à lire comme ayant été vécu.

12 février

Echange de courriels entre Grasset (M. Carcassonne) et moi-même :

Cher Alain,

nous avons passé beaucoup de temps à commenter et à lire ton manuscrit, aussi je crois que le reproche de manquer de disponibilité ne peut m'être fait. On l'a lu en comité et hors comité, car d'autres écrivains nous rejoignent.

Le livre leur paraît trop diffus, trop long, trop bavard, pas assez concentré sur l'intrigue principale, mais surtout, et c'est peut-être le principal, Olivier, rejoint par d'autres et par moi-même, conteste les pages d'entrée style sites Internet, et au-delà l'utilisation d'Internet dans le roman contemporain.

Ma position est entre les deux: j'aime l'ange pris au piège dans le filet de la toile/web mais je trouve répétitives et absconces les pages d'entrée. On ne les différencie d'ailleurs pas.

Bref, il y aurait encore du travail, et même une refonte possible du texte.

Donne-moi ton sentiment, sans oublier que j'ai toujours soutenu ton travail dans la maison et

continuerai de le faire. Mais éditer, c'est aussi proposer...Nous ne sommes pas seulement des marchands de papier, hélas !

Bien a toi

MC

13 février

Ma réponse :

Cher Manuel,

Bon, je vois que tout ça est un peu compliqué à gérer, mais sache que je ne doute ni que le livre ait été lu et commenté, ni que tu aies manifesté une quelconque négligence.

C'est compliqué, parce que, si vous contestez par principe l'utilisation d'Internet dans le roman français contemporain, on ne peut évidemment pas s'entendre. Il ne m'est pas possible d'aller contre un parti pris esthétique aussi tranché puisque c'est la matière du livre, à la fois son fond et sa forme. Jusque sur le titre. D'ailleurs, cela me rappelle tout à coup que, lorsqu'on avait déjeuné avec Olivier lors de la sortie de « La Fonte des glaces », l'énoncé du titre seul : les anges.com, l'avait fait tiquer. En plus, je suis loin d'être certain que le roman français contemporain ait abusé de l'utilisation d'Internet. Y aurait-il un tabou ?

Est-ce qu'on peut être plus précis ? Qu'est-ce qui vous pose problème au juste ? La présentation des sites en tant que telle ? Ou les dialogues qui suivent et qui traitent des anges ?

La présentation de sites en guise de chapitres constitue l'architecture du roman, son découpage et induit son atmosphère. Les dialogues qui suivent la description de chaque site me paraissaient bizarrement être la chair même du livre et faire partie de sa dramaturgie, par rapport à une intrigue irréaliste et hallucinée, faite de séquences parsemées d'indices qui laissent à entendre que les épisodes vécus sont factices, c'est-à-dire qu'ils relèvent soit du rêve, soit de la bande dessinée, soit du jeu vidéo, soit du délire de l'esprit malade du narrateur. Sincèrement, je ne m'attendais pas à ce que la critique vienne de ce côté-là. Les dialogues où le narrateur essaie de percer la nature ou le sexe des anges, de se renseigner sur le moyen de les apercevoir ou de les capturer, etc. participent de sa tentative désespérée d'en savoir plus sur le sujet, d'en avoir le cœur net, de connaître la vérité de ce qui lui arrive. Ils ne me paraissaient donc pas superflus et susceptibles d'être éliminés. Peut-être sont-ils trop bavards et peuvent-ils en certains endroits être resserrés. Ça me semble négociable. Mais la question du « bavardage » est subjective. Ça dépend si on s'intéresse ou non au sujet. D'autant que j'ai veillé à ce que chaque épisode de ce type ne dépasse jamais les huit feuillets. En alternance avec les scènes d'action, ça me paraissait viable. Est-ce que vous diriez, par exemple, que le dernier Christophe Donner est un roman bavard ?

Je comprends bien la tentation qui serait de réduire le roman à son intrigue principale. C'est une

tentation en effet, celle d'aller au plus simple, celle aussi de la facilité et de l'efficacité si caractéristique de notre « roman moderne ». Il faudrait que je relise le tout, en sautant les passages relevant d'Internet pour voir à quoi ça ressemble mais, comme je l'ai dit, cela reviendrait à amputer le roman de sa chair et de sa charge d'angoisse implicite. Ça me laisse dubitatif.

Bon, de toute façon, on ne va pas se fâcher, je vois que d'une façon générale vous n'aimez pas ce livre - son thème, sa facture -, et c'est votre droit. Vous n'êtes pas, comme tu le dis, des marchands de papier mais des éditeurs, vous avez donc votre mot à dire. Mais la « refonte », telle que vous l'envisagez, me paraît trop lourde, m'aurait tout l'air d'être une amputation, un vrai charcutage ! Je sais bien que la façon que j'ai de vouloir renouveler l'architecture du roman et de le sortir de son intrigue de type linéaire, et ça depuis « Archéologie du zéro » (12 refus, je le rappelle), fait problème. Mais je pensais que cela avait été admis comme faisant partie de ma « marque de fabrique », c'est du moins ce que le noyau de lecteurs qui me lit a compris. Peut-être ont-ils le tort de n'être pas assez nombreux. Mais est-ce que c'est maintenant que je vais me renier ?

Vous avez vos impératifs, moi, plus modestement, je crois aussi avoir les miens. Voilà. A moins d'une illumination subite de ma part qui, un matin au réveil, me ferait tout réécrire d'un bloc, mieux vaut en rester là, et bons amis. Je ne vois pas grand chose d'autre à ajouter, car je sais que le type d'argumentation que j'ai employé ne changera rien. Au stade où j'en suis dans votre esprit, difficile de remonter la pente.

Sinon, et pendant que vous y êtes, vous me direz aussi ce que vous comptez faire des « Années mortes ».

25 février

Echanges de messages avec Manuel Carcassonne sur la pertinence d'ouvrir chaque chapitre par la présentation d'un site Internet:

Mon cher Manuel,

Je sais qu'un auteur ne devrait pas se livrer à ce genre d'explications, mais...

Les pages de présentation de sites Internet (je me suis efforcé de faire en sorte qu'elles ne dépassent pas une page pour qu'elles ne soient pas dissuasives) sont conçues comme des amorces.

Comme je te l'ai dit, j'ai d'ailleurs toujours procédé de la sorte : dans " Auguste fulminant " : description des vitrines du musée de Pleggah, dans " Les Années mortes " : inventaire de différents objets qui servent de support à la fiction, dans " L'Iconoclaste " : promenades dans l'empire ottoman extraites d'un faux guide Baedeker, dans " Archéologie du zéro " : présentation fictive des documents présentés, etc.

Un lecteur inattentif ou pressé pourrait donc dire : supprimons-les ! Or, ces vignettes ne sont pas purement décoratives. Outre qu'elles contribuent à l'architecture de l'ensemble, elles ont une fonction.

D'abord, dans " les-anges.com ", à part une ou deux, elles sont toutes inventées, elles font donc partie intégrante de la fiction (ex : le site d'Imagvirt, qui a pour fonction de définir une atmosphère à la fois technicienne et fantastique).

Ensuite, elles ont pour objet de donner une crédibilité à cette fiction en l'ancrant dans une zone de réalité, soi-disant vérifiable et objective. En général, elles plantent un décor ou suggèrent une atmosphère, et permettent de faire l'économie d'une description qui pourrait devenir trop lourde. Grâce à elles, on sait par exemple à qui s'adresse le narrateur (ex : tous les sites qui sont suivis d'un dialogue sur la nature des anges, ou la consultation cyber-psycho, ou ce qu'est la cybercriminalité). En outre, elles contiennent des informations ou des indices qui permettent de mieux comprendre – ou de dérouter davantage – la lecture qui va suivre (ex : le site sur les bandes dessinées virtuelles, qui laisserait entendre que la séquence que le narrateur a vécue s'est déroulée dans l'une d'elles, ou sur les jeux vidéos en ligne qui rendent plausible le fait que le narrateur pourrait avoir été pris, sans le savoir, dans une de ces logiques folles.(cf. les articles publiés dans " le Monde " de cet été sur ce genre de dérives)

Enfin, elles font partie intégrante du corps de la fiction, en introduisant des éléments de menace : ex : le site sur les virus informatiques, lesquels vont devenir opérationnels dans la séquence qui suit.

3 mars

Qu'est-ce que l'échec en littérature? Difficile à évaluer, surtout quand on est dedans. Seul le verdict du lecteur devrait être le jugement dernier de l'œuvre et aller au-delà de toutes les justifications qu'on peut fournir. Mais le lecteur, c'est qui ? Est-ce qu'il n'a pas lui-même des limites, ses propres incompréhensions, qui sont celles de son goût ou de son époque ? Ne fonctionne-t-il pas à l'émotion ? Mais si on a pris dès le départ le parti de ne pas jouer cette carte, est-ce qu'on est automatiquement exclu ?

5 mars 2002

LE NIHILISTE

Le titre m'en est venu d'un coup, par surprise. Il a un côté à la fois sourd et cinglant sur la fin, d'implacable, qui fait presque peur. Beau titre de roman en effet : *Le Nihiliste*, mais sans que j' imagine rien du contenu ; presque un titre de film, qui mettrait en scène une sorte de tueur à gage qui ne croit en rien, qui vit seul, coupé du monde. En revanche, et par rapport au travail que j'ai mené dans *Architexture*, je vois bien le lien qu'il peut y avoir depuis *Archéologie du zéro*, et la

fascination qui y est exprimée pour le néant, jusqu'à *La Mémoire d'Erostrate*, en passant par *L'Iconoclaste*. Une sorte de remise en question du lien au monde, qui fait par ailleurs l'essence même de la vocation d'écrivain.

Dictionnaire de philosophie morale et politique (PUF) : excellent article, d'où sont tirées les notes qui suivent, mais où, à la fin, et comme intoxiqué par son sujet, l'auteur cherche vainement une bouffée d'espoir.

De *hilum*, le hile, et de *ne*, la particule négative.

Le hile : en botanique comme en anatomie, le lien, en sa partie la plus ténue, entre deux parties d'une même chose (le point d'attache par où la graine adhère au funicule et en reçoit les suc nourriciers ; le point généralement déprimé où un viscère reçoit ses vaisseaux).

L'idée de nihilisme est associée à la rupture d'un lien, quand toutes les attaches qui reliait une chose ou un être à la nature, au social ou à Dieu se défont ou se rompent et qui font que cette chose ou cet être part à la dérive ou gagne en liberté.

L'iconoclasme est de ce point de vue une forme de nihilisme puisqu'il s'attaque au lien visuel qui nous rattache à Dieu ; il nous permet par conséquent d'éviter d'en avoir une représentation trop étroite et de le concevoir hors de toute référence terrestre (Les miroirs les plus fidèles sont ceux qui ne réfléchissent pas la lumière). En parallèle, Dieu ne peut pas non plus être conçu et parlé, parce que les mots employés ne constituent plus des référents adaptés à ce genre d'expérience ; ils sont forcément infidèles ; la langue ne peut traiter avec la même exactitude ce qui ressort des choses visibles et ce qui ressort de l'ineffable et du divin. Il faut « amenuiser » au maximum ce qui nous rattache à Dieu (l'anéantissement du chrétien, selon les mystiques, qui pensent que les athées sont les plus proches de Dieu) pour être susceptible de le rencontrer.

L'ange soutenait Habacuc, quand il le transportait de Judée à Babylone, par un seul de ses cheveux : le hile sustensateur qui n'est plus terrestre mais spirituel et céleste. Il s'en est fallu d'un cheveu, selon l'expression.

Dissolution du lien entre l'homme et l'univers avec Copernic.

Primauté de la liberté sur la raison en Dieu, par rapport à l'inscrutabilité de ses desseins.

Rupture entre l'individu et la société dans le nihilisme contemporain. La disparition de Dieu ôte à l'homme tout lien avec la morale. Le destructeur devient plus puissant que le constructeur, il éprouve une joie plus étrange et plus manifeste (Erostrate). Cet ébranlement des croyances et de la religion (éty. : ce qui nous relie), au moment où l'homme se croit délivré de la transcendance, n'incite-t-il pas une régression vers le fétichisme de la force ?

« L'ordre n'est qu'une configuration accidentelle du désordre », la nature est nihiliste en soi. Cette lucidité n'engendre-t-elle pas la lassitude ?

Biblio :
Tourgueniev : *Père et fils*
Roland Jaccard : *La Tentation nihiliste*
Dostoïevski : *les Démons* ou *Les Possédés*
Blanchot : *Réflexions sur le nihilisme in L'entretien infini*
Camus : *l'Homme révolté*

10 mars

Il n'y a *rien*. Et cela seul déjà est trop, puisque le *rien* ne peut se passer de l'accompagnement d'une locution négative, qui l'alourdit. Il faudrait alors dire : il y a *rien*. Mais le *il y a* signifie en soi l'existence, l'indubitable d'une présence. *Rien* devrait se suffire à soi seul, se réduire au poids de ces quatre lettres qui n'ont d'autre réalité que celle de leur résonance dans l'air et de la matérialité de la graphie par laquelle elles se manifestent dans la page. L'avantage de ce "rien", c'est qu'il n'évoque rien justement, aucune image ne surgit de la prononciation de ces vocables, aucune vision. Même la qualité sonore de ces quatre lettres est pauvre, terne, sans éclat: juste un petit tas de cendres grises. Et, encore, déjà cela est trop. *Rien* : le vocable tombe comme un vieux vêtement s'affaisse au sol, à peine un bref et léger raclement. C'est un mot sans envergure, vert-de-gris comme un artichaut, fade au goût, sans relief. *Rien*, ce devrait être la traduction du non-être, alors que tout l'assemblage de ce qui vient à l'esprit pour le signifier dément. Le rien ne peut se définir que par rapport à l'abondance inutile et pléthorique des choses qui le cernent. Il faut qu'il y ait de la matière pour que le vide puisse y creuser sa place.

15 mars

Le thème du nihilisme survient au moment où, par ma faute, l'écriture me lâche. Dès lors, en effet, je ne suis moi-même plus retenu par rien, pas même par ce cheveu d'Habacuc qui correspond à ce mince filet de vie par où passe l'écriture, à dire vrai l'épaisseur d'un trait de plume. C'est d'ailleurs au sortir des *anges.com* que je renoue avec le stylo plume, comme par une réaction de survie (cf. « Retrouvailles »)

20 mars

Qu'est-ce que j'ai voulu faire avec *les-anges.net*, "voulu" étant un bien grand mot dans la mesure où j'ai été moi-même le jouet de quelque chose qui s'est mis en place et développé sans ou malgré moi ? Au départ, j'avais bien à l'esprit une vague forme, avec une tonalité donnée, une architecture – même si je n'en connaissais pas le contenu -, disons un état d'esprit, et c'est à l'aune de cette configuration de départ, et non pas de ce qu'un éventuel lecteur aurait pu en attendre ou imaginer à ma place, que le roman doit être jugé. On voit combien par là il est important d'évaluer ce sentiment d'incertitude qui accompagne la réalisation et l'achèvement de l'œuvre, comme pour ne pas laisser le

champ libre à cette logique ou à ce sentiment de l'échec qui, si je les laisse gagner du terrain, envahiront tout mon espace mental, d'autant qu'ils résultent d'appréciations extérieures dont, certes, je me dois de tenir compte, mais à condition qu'elles intègrent les présupposés qui gèrent la cohérence de l'ensemble, qu'elles ne soient pas une facilité, le reflet d'un relatif conformisme ou d'impératifs marchands, dont le diktat viendrait obérer, recouvrir, supplanter l'originalité, même dérangeante, même inattendue, du projet initial.

Car il est vrai que ce roman pose problème, et à moi en premier, ce qui ne signifie pas, parce qu'il ne suscite pas d'emblée l'adhésion, qu'il soit raté.

D'abord, il me faut faire référence à ce que j'ai commencé à mettre en évidence dans "Architexture", à savoir la logique sous-jacente qui relie un livre à l'autre : les-anges.net fait suite à La Fonte des glaces. A un roman pesant, chargé, étouffant, épique par certains côtés, mais tragique pour l'essentiel, ne pouvait que succéder un roman plus léger, diaphane, ludique. Impossible ensuite de passer sous silence ce que, entre 1999 et 2002, j'ai été amené à vivre, à savoir ce processus de déréalisation dont j'ai moi-même éprouvé les effets dans la mesure où j'ai été condamné à l'absence de celle pour qui j'éprouvais une passion souveraine et violente.

Sans doute le traitement de cette irréalité fait-il problème. Irréalité qui est redoublée puisque, d'une part, elle implique le support du récit (Internet) et, de l'autre, elle touche au cœur même de son objet (l'ange). Ces deux irréalités se superposent donc, doublent leur coefficient. Avec Internet, on navigue dans le virtuel, l'éphémère, le factice, le véloce, l'illusoire et l'insaisissable ; avec l'ange, on touche également au virtuel, mais aussi à l'aérien, au transparent, au mythique, à l'imaginaire déçu, à l'impalpable. A cette double irréalité s'en ajoute une troisième, qui a pour fonction de faire se dérober le sol sous les pas du lecteur. Dans chaque chapitre, un ou plusieurs indices viennent remettre en question le chapitre précédent et détruire le peu de crédibilité que celui-ci avait établi. Dans ce processus répété d'annulation, c'est non seulement le support de la fiction ou son objet qui vacillent, mais aussi son traitement. Jamais on ne sait qui est qui, et qui fait quoi, à quel niveau l'action se passe. Je ne puis donc nier, puisque c'est à cela que j'ai sciemment concouru, que la lecture de ce roman puisse générer une certaine insatisfaction. Comme un aliment sans véritable consistance, et qui ne nourrirait pas son lecteur. Le risque est là. Même la fin, qui est censée apporter une réponse et rassurer, est aléatoire car elle peut aller soit dans le sens d'une prise au sérieux de la réalité de l'ange, soit dans celui de sa contestation et de sa résorption dans une réalité plus prosaïque (l'hôpital psychiatrique).

Il ne faut donc pas se cacher qu'il est possible qu'on ait affaire à un roman de type expérimental – ce dont pâtit la fiction à son premier degré – qui tente de confronter la littérature à l'appréhension de ce qui, par son caractère ténu, fugace ou improbable, éprouve quelque difficulté à être saisi.

25 avril

Faire advenir la lumière

Jamais autant comme dans mon dernier roman, je n'avais compris que l'art d'écrire consiste à affiner, à polir sans cesse, et presque à chauffer le matériau de la langue afin de parvenir à en faire jaillir une sorte d'imperceptible lumière.

Pas assez travaillé, le texte présentait jusqu'ici une apparence opaque et terne. Comme l'homme primitif frotte deux pièces de bois l'une contre l'autre pour faire naître une flamme, le romancier est celui qui corrige, rature, frotte les phrases les unes contre les autres, une phrase dure contre une phrase tendre, une description contre un dialogue. Au début, n'émerge que de la fumée qui obscurcit tout et brouille la vue. Et c'est précisément à ce moment qu'il est important de ne pas se détourner ni lâcher prise ; au contraire, il faut s'acharner, faire chauffer le style pour qu'il prenne toujours plus de lustre et de l'éclat, jusqu'à essayer de le porter à l'incandescence.

Or, il n'est pas anodin que ce soit à partir des anges qu'un tel processus se révèle dans toute son exigence. Car ici, plus que pour tout autre sujet, il s'agit d'en capter, de l'intérieur même du texte, à la fois la luminosité et la transparence. Ce qui implique pour l'acuité visuelle une double accommodation : que la pupille soit assez plissée pour ne pas se laisser éblouir par la lumière qu'ils dégagent mais aussi suffisamment ouverte pour distinguer leur silhouette à travers le réel et un quotidien en apparence banal. Par voie de conséquence, il s'agit également que l'écriture se fasse à la fois dense et fluide afin que puisse advenir, soit par réflexion pour ce qui concerne sa luminosité, soit par porosité pour ce qui a trait à sa transparence, la forme que revêtent les anges, et qui procède pour une large part de leur irradiation.

Il s'agit donc de parvenir à une sorte de matière textuelle, à une trame littéraire qui, comme les mailles d'un filet, s'accorde exactement avec l'objet qu'elle doit retenir, c'est-à-dire qui soit assez lâche pour ne pas nuire à la saisie ou l'abîmer, et assez dense pour ne pas le laisser passer à travers. Il faut donc frotter pour faire surgir les contours de ces êtres fluides, un peu comme on astiquerait un cuivre rongé de vert-de-gris ou un miroir terni, pour tenter d'apercevoir soit leur reflet soit l'ombre qui se dissimule de l'autre côté. Ce n'est donc qu'à force de travailler la matière qu'on aura quelque chance de déceler, d'entrapercevoir la forme de l'ineffable, l'esprit pur de la forme qui y est soit contenu soit en suspension, juste alentour, à travers ou au-dessus.

Tout le problème que constitue ce roman – problème non pas seulement argumentaire, mais aussi formel, esthétique et littéraire – se résume à ceci : comment donner du corps, de la consistance, et donc des contours et du poids, à un être de pure fiction, qui par essence est insaisissable, indescriptible en dehors des quelques lignes convenues par lesquelles on a l'habitude de signifier sa présence.

A bien y regarder, je m'aperçois que les anges, par son sujet, n'est rien d'autre qu'une

métaphore de la création littéraire. Ce roman pose la question, à travers une intrigue au premier degré, de savoir comment donner de la présence, du relief, et, plus ambitieux encore, de la vie, à une créature imaginaire, qui, par nature, en est totalement dépourvue. Comment rendre sensible et palpable un être qui n'existe pas ou n'a jamais existé ailleurs que dans les rêves, les mythologies, les textes religieux et les espoirs déçus ?

Comment faire aussi pour que cette recherche et cette transmutation ne se transforment pas en échec, ne virent pas au cauchemar ou à la folie ?

8 juin

J'adore déchirer des feuilles de papier par le travers : prospectus qu'on reçoit par la poste, relevés de banque, publicités sur beau papier, lettres circulaires, et jusqu'aux enveloppes qui les accompagnent, pshracchh... ; feuilles de brouillon surtout, comme une façon de se débarrasser, de se libérer des déchets qui encombrant, qui submergent. Si possible par plusieurs feuilles d'un coup, d'abord en deux, bien déchirées par le milieu, en deux parties à peu près égales, ensuite le tout à nouveau pour aboutir à des carrés presque parfaits. J'adore cette sensation du papier lorsqu'il lâche prise, la presque absence de résistance qu'il oppose, l'espèce de chuintement âpre et soutenu qu'il fait entendre au moment où il cède. J'aime quand tout ça atterrit à plat au fond de la poubelle, sans prendre de place, juste en s'empilant. Pas du tout la même impression que quand on chiffonne une page en boule – méthode qui n'est d'ailleurs pas assez radicale, sujette aux remords, que l'on peut ensuite défroisser du plat de la main, et éventuellement récupérer. Fini toutes ces témoins compromettants, la trace de ces ratures fétides, de ces hésitations, de ces imperfections qui pourraient subsister par-devers moi. Place nette. Comme pour se libérer l'esprit et la mémoire de choses inutiles, comme s'il s'agissait d'excréments.

9 juin

Exercice de base pour faire face au doute : s'installer devant une feuille blanche et, les deux avant-bras posés bien à plat sur la table, demeurer un long moment en silence, le regard fixe, un peu comme on cherche à prendre sa respiration, puis se laisser lentement couler dans le flot de l'écriture, plongée en apnées sous les lignes de flottaison pour essayer d'apercevoir le fond, ce qu'on a oublié ou négligé pendant tout ce temps, comme on contemplerait des végétations mouvantes et presque elles-mêmes liquides à travers la vitre d'un aquarium.

La page blanche est en effet en bien des points semblable à la vitre d'un aquarium, derrière laquelle on colle son visage pour essayer d'y apercevoir des choses en suspens, entre deux eaux, d'un côté des bulles qui remontent à la surface, de l'autre de grandes formes silencieuses et troubles, des algues souples, et tout au fond des cavernes artificielles des silhouettes qui se cachent ou demeurent aux

aguets. Toutes choses qu'on ne peut donc qu'apercevoir et non pas toucher du doigt. L'écriture, c'est cela : laisser monter vers soi les blanches floraisons, les pâles décompositions, les stupeurs et les râles...

27 juin

LES BOUCHES DES ENFERS

Travailler sur une enquête concernant l'emplacement supposé des différentes bouches d'accès aux Enfers répertoriées pendant l'antiquité. Trois occurrences apparaissent dans mes romans sur ce sujet : *Archéologie du zéro*, *La Mémoire d'Erostrate*, *Auguste fulminant*.

1°) Pythagore invité par Epiménide de Phaestos « à descendre en sa compagnie jusque dans l'autre de la montagne Ida située en Crète. Là se trouvait un autel consacré à Zeus car le dieu, arraché de justesse par sa mère des mains de son père Cronos, passait pour avoir vécu en ce lieu, simplement nourri du lait de la chèvre Amalthée. Mais, au-delà de cet autel, et placé sous la garde des prêtres, un passage naturel au fond de cette caverne était réputé comme étant l'un des rares endroits qui permettaient, à travers les profondeurs de la terre, d'accéder au territoire des Enfers et aux « demeures de l'au-delà ». (A. du Z., p. 86)

Vérifications et pistes : Guide bleu sur la Grèce/Crète ; dictionnaire de théologie catholique « Enfers »

2°) Dans *La Mémoire d'Erostrate*, impossible de retrouver le passage consacré à cette bouche des Enfers, située sur la côte de la mer Noire dont il est dit que le souffle qui en provenait était si glacé que, même en plein cœur de l'été, les abords de son accès étaient couverts de givre et de glaces. Cf. Jason et les Argonautes (Appolonios de Rhodes ?)

3°) A partir d'*Auguste fulminant*, retrouver dans *L'Enéide* le passage concernant la descente d'Enée aux Enfers.

4°) Autres sources : Orphée aux Enfers (Cf. Ovide, *Les Métamorphoses*.) Voir les travaux d'Héraklès. Peut-être Hérodote et les autres géographes grecs. Dictionnaire encyclopédique Larousse. Consulter les index des auteurs comme Strabon, Solin, et de tous les compilateurs innombrables. Dictionnaires de la mythologie. Voir aussi Dante et ce qu'il suppose être l'entrée fictive de ce lieu.

Explications : pourquoi les bouches des Enfers ? Fascination pour les endroits mythiques et nécessité pour moi de confronter la bulle imaginaire qui les contient à la dureté manifeste, parfois même sordide et sans appel, de la réalité. Comme je l'ai déjà fait à propos du Sinaï – est-il seulement *concevable* que Yahvé s'y soit manifesté, au milieu de la foudre et du tonnerre, pour remettre ses commandements à Moïse (Cf le numéro de la NRF.) ? -, qu'est-ce qui, dans ces lieux, a bien pu faire rêver les hommes à ce point ? Ont-ils obéi à la nécessité de donner du crédit à leurs propres invraisemblances, de raccrocher leur imaginaire à ces agrafes réelles que sont certains lieux qui passent

pour être suffisamment évocateurs ou mystérieux pour enflammer l'esprit ? Ou étaient-ils si peu assurés de leurs croyances qu'il leur fallait s'en persuader eux-mêmes en leur conférant une assise plausible ?

Inversement, m'assurer moi-même, en allant vérifier sur place, que ces lieux sont réellement mythologiques et qu'il est *définitivement* impossible d'accéder à ces demeures souterraines ? Me garder, en déjouant l'illusion qu'ils recèlent par le seul fait de me rendre sur place, des méfaits des excès de l'imaginaire.

Pourquoi les Enfers ? Parce que c'est, par excellence, le lieu de la terreur absolue, celui dont on ne revient pas. Parce que c'est là qu'on rencontre tous les hommes fabuleux qui ont peuplé l'histoire (Pythagore ou Dante, interrogeant Homère attaché à un arbre)

Poursuivre sur les lieux supposés être la résidence des dieux : je connais déjà le paradis terrestre, au confluent du Tigre et de l'Euphrate ; resterait à escalader l'Olympe, visiter le pays des Hyperboréens...

Dresser, comme sur le mode antique, un catalogue des lieux mythiques, de tous les endroits mémorables, surnaturels, etc. Une *Collectanea rerum memorabilium*, copie anonyme rédigée à partir de l'*Abrégé de géographie* de Solin par exemple (cf. aussi sa *Polyhistor*).

13 juillet

Ovide *Les Métamorphoses* (livre X) (GF. P. 253)

ORPHEE

« Quand le chantre du Rhodope l'eut assez pleurée sur la terre, ne renonçant pas à la chercher même chez les ombres, il osa descendre jusqu'au Styx par la porte du Ténare⁵⁷⁵.

Note ⁵⁷⁵ : Le promontoire de Ténare (aujourd'hui cap Matapan) est l'extrémité de la presqu'île formée par le Taygète, au sud du Péloponnèse. Là se trouvait, au dire des anciens, l'une des entrées des Enfers.

Note ⁵⁷⁹ : Orphée, entré par les cavernes du Ténare, revient sur terre par l'Averne. Le lac Averne, aux environs de Cumes, était voisin d'une autre entrée des Enfers. C'est par là qu'y pénètrent Enée et la Sibylle (*Énéide*, VI, 236 et suiv.)

La note ⁵⁷⁴ ajoute que la légende d'Orphée, fils du roi de Thrace Oiagros et de la muse Calliopé, disciple de Musée, frère de Linos, semble d'origine relativement récente. Homère ni Hésiode ne parlent de lui. Sa descente aux Enfers, à laquelle font allusion Platon (*Banquet*, 179 D) – aucune précision intéressante sur leur localisation – et Euripide (*Alceste*, 357), nous est contée pour la première fois dans le détail par Virgile (*Georgiques*, 453 et suiv.), que suit ici de près Ovide.

La note ⁵⁸² nous apprend que le mot Erèbe est employé par les poètes pour désigner le monde souterrain. D'après Hésiode (*Théogonie*, 123), Erèbe était fils de Chaos et frère de « la noire Nuit ».

Hésiode, *Théogonie* :

« D'Abîme naquirent Erèbe et la noire Nuit. Et de Nuit, à son tour, sortirent Ether et Lumière du Jour » (p. 36).

« Puis, ils (Terre et Ciel Etoilé) la (Rhéïa) menèrent à Lyctos, au gras pays de Crète, le jour où elle devait enfanter le dernier de ses fils, le grand Zeus ; et ce fut l'énorme Terre qui lui reçut son enfant, pour le nourrir et le soigner dans la vaste Crète. L'emportant donc à la faveur des ombres de la nuit rapide, elle atteignit les premières hauteurs du Dictos, et, de ses mains, le cacha au creux d'un antre inaccessible, dans les profondeurs secrètes de la terre divine, aux flancs du mont Egéon, que recouvrent des bois épais. » (p. 49)

Zeus ensuite changea de caverne pour aller dans l'Ida.

16 juillet

Liste de ceux qui sont réputés pour être descendus aux Enfers : Héraklès, Castor et Pollux, Thésée, Pythagore, Enée, Orphée, Alceste, Dante ...

Pourquoi cette recherche des entrées des Enfers, alors que je sais pertinemment qu'elles n'existent pas ? Est-ce que j'ai jamais pensé un jour que celles-ci pouvaient avoir une quelconque réalité ? Parce que l'Enfer, c'est le lieu mythique par excellence, doté de deux points caractéristiques : c'est un lieu qui suscite la plus extrême des terreurs, c'est un lieu dont on ne revient pas. Est-ce que, moi, j'ai quelque chose à aller chercher là-bas ? dans cet en deça ? C'est comme le Sinaï finalement, quand j'ai voulu jager de mes propres yeux, savoir à quoi pouvait bien ressembler un lieu qui passait pour être celui où Dieu était apparu à Moïse, évaluer la plausibilité de la scène en grandeur et décors réels, en particulier cette grotte où se cacha Moïse quand la face de Dieu passa devant lui. Ou comme lorsque j'ai voulu comparer la vue que l'on a de la baie de Carthage avec la description qu'en avait faite Virgile dans *L'Enéide*. Il n'en reste pas moins que ce rapprochement entre les deux a provoqué comme un arc électrique : *Auguste fulminant*. Ces explorations imaginaires ont déjà eu des précédents : quand je me suis assis sur une chaise en inox et plastique pour boire un *Fanta orange* à la terrasse de cette *Tourist house*, située juste au confluent du Tigre et de l'Euphrate, lieu supposé du Paradis terrestre. Qui dit que je ne vais pas me mettre à escalader l'Olympe, rien que pour voir à quoi peut bien ressembler le séjour des dieux ? « Allez-y voir vous-même si vous ne voulez pas me croire » disait Lautréamont. Eh bien, j'y vais, pour vérifier en quoi certains endroits sont si susceptibles d'électriser l'imagination des hommes.

21 juillet

Il est temps de faire un copier/coller pour constituer un fichier à part, uniquement consacré aux bouches des Enfers. Le livre semble avoir pris son élan.

25 juillet

Écrire, c'est comme tisser une étoffe dont les lignes sont la trame et les mots la fibre.

L'écriture est aussi comme une peau, un vêtement dont on essaierait de faire coller l'étoffe sur un corps qui existerait déjà mais qui demeurerait invisible, et dont on ne connaît par conséquent pas exactement quels en sont les contours, de telle façon que cette étoffe-là y adhère parfaitement, c'est-à-dire que, une fois plaquée sur ce corps-là, d'un côté, elle ne fasse plus aucun pli ni poche, et que, de l'autre, elle ne soit pas non plus trop resserrée, qu'elle ne le "boudine" pas. Alors seulement, on pourra connaître la forme du corps du texte, de ce qui cherche à se dire. C'est d'autant plus vrai – mais aussi plus délicat à mettre en place – pour les anges. C'est pour cela que le livre que je suis en train d'écrire pourrait aussi s'appeler "La Peau des anges", ce qui serait une autre façon de désigner l'écriture, telle qu'elle cherche à saisir et à appréhender l'impalpable.

En bref, il faut que l'écriture colle à son objet, il n'y a pas d'autre définition du style.

31 août 2002

Départ de Québec / 15 septembre: installation à Tunis

10 décembre 2003

Rien écrit pendant la deuxième moitié 2002 et presque tout 2003. Entièrement absorbé par les Bouches des Enfers. Ce journal est une poubelle, qui n'est de valeur que dans l'entre-deux, quand un livre est fini et l'autre pas encore à naître. C'est un exutoire, il faut le prendre comme ça, où je déverse ma bile et mes acrimonies. Où le trajet, pour partie accompli, on regarde derrière soi, avec tous ses espoirs perdus et ce qui reste encore de temps à vivre pour mesurer si l'on aura encore la force de réaliser les derniers rêves qui restent. Peu à peu, je m'installe dans l'idée que je n'avais pas le talent que je revendiquais autrefois avec morgue, il m'a manqué ce que je détestais le plus – une reconnaissance par un prix – ce que pratiquement tous les autres ont eue, et qu'au fond de moi je méprise quand je vois la façon dont ces choses-là son décernées. Si je n'en ai pas eu, c'est parce que une instance supérieure m'a pris au mot et s'est chargée de mettre la réalité en accord avec mes convictions. Dès lors je n'ai plus aucune matière à me plaindre, ma situation est conforme à mes souhaits et à mon intransigeance. J'aurais peut-être mieux fait d'investir cette intransigeance dans les rigueurs du style. L'essentiel est de ne pas se laisser aller au désespoir et de supporter l'attente avec sérénité. Ca va aller, un mauvais moment à passer, s'accrocher des deux mains à la table pour ne pas crier.

13 décembre

Lorsque je lui rendis visite, le vieil écrivain était en train de se faire du café. Il marchait tranquillement d'un côté à l'autre de sa cuisine, disposant les tasses et les petites cuillères, le sucrier. Il

vivait à l'écart, de fort peu de choses, revenu de tout, ainsi qu'il arrive souvent au terme d'une vie où ce qui a été accompli s'équilibre avec les inévitables désillusions que réserve la vie. "Je n'ai pas connu la gloire, je n'ai pas non plus connu de guerres. L'un dans l'autre, je ne m'en suis finalement pas trop mal tiré." me dit-il, avec un énigmatique sourire. "Qu'est-ce qu'il m'a manqué? Peut-être la lucidité, qui m'aurait permis de me rendre compte que je n'étais pas un aussi bon écrivain que je me l'étais imaginé. Je m'étais fait des idées sur moi-même. En même temps, je dois à cet aveuglement de m'être lancé dans des projets dont l'ampleur me dépassait et que je n'aurais certainement pas mené à bien si j'avais douté de mes capacités. Le doute est un luxe, qui corrode les énergies. Il est stimulant; encore faut-il en user avec discernement. J'aurais aimé être adulé, vendre des livres par centaines de mille, mener une existence fastueuse. Mais je dois reconnaître que ce n'est pas la raison première qui me fait écrire, sinon je ne me serais pas obstiné à écrire le genre d'ouvrages que j'ai écrit et dont la publication me vaut tant de soucis. Certes, quand on voit la valse des notoriétés, on se dit que l'époque est devenue bien futile. En même temps il en a toujours été ainsi. Récriminer et se plaindre ne sert à rien. Je ne garde de l'écriture que ce qui est de l'ordre de la nécessité."

16 décembre

Etonnant de relire la toute première page de ce journal. Je pourrai la réécrire littéralement. Exactement les mêmes sentiments aujourd'hui qu'hier!

17 décembre

Pourquoi ai-je toujours poursuivi le rêve d'écrire un roman simple (mais est-ce que je me suis vraiment donné les moyens de poursuivre ce rêve?) et ai-je à chaque fois abouti à la construction d'une machine impossible, à l'architecture compliquée, où moi-même parfois j'ai du mal à m'y retrouver? Pour quelle raison ai-je voulu à ce point, et de façon aussi constante, me montrer intelligent? Et savant? Est-ce le syndrome de l'autodidacte? J'ai pourtant fait des études... Etais-ce pour masquer aux yeux d'autrui, et peut-être de moi-même, mon ignorance, ma bêtise? Est-ce un pur mouvement de réaction contre les propos simplistes et répétitifs de mes parents, dont le manque de curiosité m'indignait? Qui ai-je voulu défier en écrivant ces romans dits "difficiles", dans lesquels les lecteurs disent parfois qu'ils ne rentrent pas, qu'ils n'éprouvent rien? Qu'ai-je voulu fuir de moi-même ou semer dans le dédale de récits trop sophistiqués? Qu'ai-je voulu prouver à force. A qui ai-je voulu en imposer, qui ai-je cherché à "épater"? La lecture d'un roman ordinaire, où l'auteur s'attarde en descriptions claires de paysages ou minutieuses de sentiments, à la fois m'étonne et m'enchant. Pourquoi suis-je rejeté hors de ce paradis? Même l'"Education sentimentale" abonde en détails à la fois anodins et si pittoresques qu'on croirait lire parfois un catalogue de brocanteur: la visite de la fabrique de porcelaine avec Mme Arnoux sent son appliqué, on voit qu'il s'est documenté, la table du vicomte de Sicy: article, nom, verbe, adjectifs et

compléments... Même Flaubert ne trouve plus grâce à mes yeux. En réalité, ce qui m'a manqué, c'est le compte rendu des choses simples de la vie. J'ai passé mon temps à m'embarquer dans l'élaboration de choses invraisemblables et tarabiscotées, j'ai cherché à faire des livres retors, surprenants, qui sortent c'est vrai de l'ordinaire. Je voulais me distinguer, faire l'intéressant, ne pas écrire comme tout le monde. Or la littérature, ce n'est pas ça. Son but n'est pas de satisfaire des objectifs personnels aussi triviaux. Par excès de présomption, j'ai finalement découragé les espoirs qu'on avait mis en moi. Voilà, c'est ça: j'ai toujours poussé le bouchon trop loin. Me révéler "décevant" non par défaut, mais par excès. Programmé dès ma naissance pour décevoir, je me suis appliqué à toujours m'approcher du risque de me voir "refusé". Et, d'ailleurs, ça n'a pas manqué. Ce qui explique ma navigation entre tant d'éditeurs différents. Comme s'il s'agissait constamment de les mettre au défi d'accepter un nouveau manuscrit, que je savais pertinemment être "limite", à la marge. Un symptôme qui relève de l'enfance, à n'en pas douter. Est-ce que je cherche à me singulariser à tout prix pour affirmer mon existence, afficher mon nom, mais toujours à la limite du point de rupture, comme pour mettre mon interlocuteur en état d'être déçu par moi. Lorsque arrive la réponse négative, enfin je peux me dire: voilà, c'est bien moi, tout est dans la logique des choses. Je suis blessé et satisfait à la fois.

18 décembre

Plus j'avance dans l'écriture, plus j'ai l'impression que cette pratique m'échappe, que cette présence me fuit. J'aurais pu imaginer, grâce à ce que certains appellent le "métier" avoir acquis un savoir-faire, une maîtrise de l'instrument, comme un musicien voit avec aisance ses doigts courir sur le clavier. Hélas, pour moi, il n'en est rien. C'est comme si, au long de ces années passées devant la page blanche ou l'écran, je n'avais rien appris. On n'est jamais écrivain, ce n'est pas un état dont on peut se réclamer. Au contraire, plus ça va, et plus cette perfection à laquelle j'espérais un jour accéder s'éloigne, plus j'ai l'impression de devenir malhabile et gauche. Est-ce que je ne suis pas assez concentré sur ce que je fais? Il y a certains mots ou même certains accords, que j'ai peut-être employés mille fois, que je passe mon temps à vérifier. J'ai beau faire, et alors que je rêve de faire des phrases courtes qui exprimeraient des choses simples, et plus je suis porté à m'emperlifier dans des séquences trop complexes, dont je ne vois pas le bout. L'écriture est comme du sable, ou du vent entre les doigts. Je ne la retiens pas. J'envie le sculpteur qui a affaire à l'argile, une matière qui lui résiste, dont il sent la pâte sous les doigts, qu'il doit vaincre. J'envie ces métiers où l'on voit que l'on progresse, où, à force de persévérance, on aboutit à un résultat tangible. L'écrivain, lui, lutte contre le néant, il embrasse l'absence. Tout s'effrite à mesure, s'esquive, refuse de se laisser appréhender. Belle leçon d'humilité en vérité, mais exténuante à la fin. L'écriture n'est pas capitalisable, un peu comme le sommeil d'ailleurs, dont on ne peut faire provision, qu'on ne peut accumuler en vue d'un effort intense ou de fatigues à venir. En bref, rien n'est donné que dans l'instant, comme un prêt qui vous est concédé, à titre

temporaire, et susceptible d'être aussitôt repris. De l'écriture, on n'est pas le propriétaire, à peine le dépositaire. Mauriac disait qu'il lui avait fallu attendre la fin de sa vie pour être en mesure d'exprimer "à peu près" ce qu'il avait l'intention de dire. J'envie Aragon dont la légende relate qu'il était capable sur un coup de tête de noircir des dizaines de pages d'affilée, sans une rature. "Je n'ai jamais appris à écrire", tel est le titre d'un de ses ouvrages. Alors, de cette espérance, de la croyance que par elle je pouvais être sauvé, que reste-t-il? Quelque chose en moi s'en est allé?

3 janvier 2004

Je suis en train de lire "Autres rivages" de Nabokov. Voilà un auteur qui avait tout pour m'intéresser: sa vie, les thèmes de ses romans, sa dérision. Et dont j'ai toujours trouvé la littérature détestable, illisible. Une littérature de prof en chaire, qui s'écoute parler et qui est content du son que fait sa voix amplifiée par le micro. Une phrase surchargée, étouffée d'adverbes ou d'adjectifs soit attendus, soit précieux, du genre de ceux qu'on va chercher dans le dictionnaire pour épater la galerie. Un type qui d'emblée se prend pour un grand écrivain, qui commente le moindre de ses faits et gestes avec un air satisfait et condescendant, se permet, pour affirmer son caractère hors norme, des jugements à l'emporte-pièce sur Stendhal, Balzac et Zola, qui délivre un satisfecit complaisant à Flaubert, etc. Un pédant, imbu de lui-même, une sorte d'Umberto Eco avant la lettre, qui, dans "Littérature" – excusez du peu! - par exemple (ensemble d'articles et de conférences qu'il consacre à son auto-promotion, prononcés lors de colloques), nous assomme sur la façon dont s'est constituée la genèse de ses livres, comme si la littérature était un jeu de mécano, sans un mot pour la sensibilité, l'émotion, le rythme de la phrase. Je les dénonce d'autant plus facilement que je sais que, si j'avais connu leur notoriété, j'aurais pu tomber dans pareil travers. Encore que, je crois, mon sens de l'autodérision ne m'aurait pas laissé continuer longtemps comme ça, je ne m'aime pas assez, voilà la vérité. Au bout d'un certain moment, dans ce genre d'exercices j'en serais vite venu à me détester, à me trouver ridicule.

4 janvier

Pourquoi un remake de "l'Education sentimentale"? Parce qu'il y a quelque chose là-dedans de notre destinée, surtout quand je revois le sort des écrivains que, à un moment, j'ai côtoyés, en espérant les fédérer par la revue pour les sortir de leur attitude velléitaire: Michon, Redonnet, Domecq, Rio, Lépront, etc., qui semble ne pas avoir abouti. Nous avions des espérances, des rêves, des objectifs auxquels la réalité, même comme quand QVRL nous a été donnée, ne s'est pas pliée. Nous avions des exigences, des prétentions peut-être, et nous avons vu nous passer devant des journalistes, des écrivains que nous n'étions pas loin de mépriser. Ils ont tout à coup connu la gloire, comme nous restions dans l'ombre. Même notre groupe, pour informe et non contraignant qu'il était, n'a pas réussi à réaliser ce à quoi nous aspirions. Quelque chose en nous nous disait que tout était vain. Nous avions cru changer le

monde et ça a échoué, au nom de quoi changerions-nous dès lors la littérature et les mœurs et les pratiques qui la soutiennent, enjeu autrement disproportionné. Il nous aurait fallu être plus avant-gardistes, plus agressifs mais en même temps nous répugnions à ferrailer de crainte des représailles, ou parce que le combat était mal engagé, ou parce que matériellement nous n'avions pas les moyens. Comme Frédéric et Deslauriers, nous sommes restés avec nos rêves intacts, légèrement désabusés, sans que nous aurions pu dire ce que nous voulions vraiment – sinon connaître la gloire? Fils de petits-bourgeois, sans rente, il nous a fallu aussi lutter pour la survie, nous en sortir, et pour cela perdre trop de temps. Même en ce moment, un roman qui raconterait cela, en aurais-je la force? Pas ce jour en tout cas.

20 février 2004

Pour certains, la littérature consiste à aligner des phrases simples, pour ne pas dire basiques, à noter des faits tirés du quotidien et des paroles banales de telle sorte que s'en dégage une atmosphère, une émotion. Certains, dit-on, y trouve la grâce. C'est ce que je lis sur Jean Rouaud et son *Invention de l'auteur*. Quand je vois sa gueule douceuse, le contentement de soi sous ses faux airs de modestie pâteuse, ça me fout la hargne. De la jalousie? Pourquoi pas. Rien de plus normal. Il y a parfois de quoi être mauvais joueur. Pour moi, cela me plonge dans la perplexité. La vraie fonction de la littérature me semble d'ouvrir des horizons nouveaux, des perspectives à la lettre inédites, des architectures jamais vues, des points de vue qui frôlent le vertige, que ce vertige soit physique (VAPDBDG) ou intellectuel (LDM). La fonction de la littérature a pour moi comme objet de donner matière à étonnement, à sidération, à suffocation.

22 février

Platon à Syracuse. Un titre en tête depuis quinze ans, une sonorité, une évocation, quelque chose d'incertain qui n'a pas de visage. Platon à Syracuse. Une atmosphère. Que fait-il là, d'ailleurs? Platon: la pensée déliée, aérienne et solide à la fois; Syracuse: la sonorité du bronze, du soleil, du mystère par les rues en dédale. Le clair et l'obscur. La naïveté et la duplicité; la clairvoyance et la trahison; la bonne volonté, non dénuée de rêve de puissance et de totalitarisme, et la malveillance, le coup fourré. L'idéaliste et le nihiliste. Entre les deux, le malentendu irrémédiable. L'un qui croit que tout est cohérence, en fonction des liens que tissent les choses et l'intelligence qui les appréhende, et celui qui pense que tout n'est qu'arbitraire, aussi bien dans les rapports entre les choses qu'entre les hommes, que les règnes matériel et humain ne sont fondés que sur la brutalité, le fortuit, l'imprévisible. Les choses ne se rencontrent que par hasard. Ce titre, à l'œuvre depuis quinze ans, ne revient à la surface depuis que me préoccupe la question du nihilisme, celle qui s'interroge sur les rapports entre le fortuit et le contingent (part. prés. de *contingenter*: arriver par hasard. Déf.: qui peut se produire ou non, qui est

soumis au hasard).

23 février

J'ai donc acheté les *Lettres* de Platon, que j'avais déjà lues dans une vieille édition. Ce qui me frappe tout de suite, c'est le problème de l'authenticité. Nombre d'entre elles sont des exercices, qui trahissent la falsification, tout en jouant la carte de l'authenticité.

15 mars

J'ai trop écrit, à un rythme soutenu, pendant toutes ces années, croyant, à chaque publication, que quelque chose allait se débloquer. Aujourd'hui, je suis sur le flanc, n'ayant plus la force de rien, comme à cet instant, si ce n'est que celle de me plaindre. Plus d'inspiration, plus d'énergie, même pas l'amorce d'une première ligne qui tienne la route. Les voix se sont tues. Rien ne me parle. Je suis à la fois à plat et à cran. Ai-je dit tout ce que j'avais à dire, atteint ce point-limite tant redouté, tant évoqué, ce moment où l'écriture s'arrête, où la source se tarit. Aucun projet que j'essaie de mettre en route ne débouche sur du concret. J'ai l'impression que c'est l'univers cotonneux du Québec, l'ennui que j'y ai ressenti, la solitude que j'y ai endurée qui m'ont vidé de moi-même. Pendant ces trois années, j'ai lutté contre quelque chose qui était plus fort que moi, une absence, tout le poids d'un ange mort.

13 avril

Ce qui met en branle l'imagination, ce n'est pas l'extraordinaire ou le singulier, mais la répétition: qu'il s'agisse d'un cours de philosophie, d'une promenade en forêt, d'une musique ou de quelques actes simples tirés de la vie quotidienne. De cette routine, certains détails s'estompent alors que d'autres prennent un relief inattendu, ou se déforment pour déboucher soit sur d'autres perspectives, soit sur des questions insolites, qu'on ne s'était auparavant jamais posées. La fiction procède de cette mise en relief d'aspects particuliers, et parfois banals, au détriment d'autres, pourtant plus singuliers et qu'on aurait pu croire essentiels, de cette altération soudaine qui affecte ce qu'on sait de la réalité. C'est justement de ce flou que naît l'imaginaire, à savoir la vision inattendue de l'insolite.

20 avril

Ma préoccupation par rapport au nihilisme venait de ce que, mes manuscrits ayant été successivement refusés, je ne me sentais plus retenu par rien; ayant rompu mes attaches, je me retrouvais dans une sorte de liberté vague et sans objet, proche de la vacuité. L'écriture, à laquelle j'avais déjà le sentiment de n'être retenu que par l'épaisseur d'un cheveu, soudain me lâche. Plus de lien, par où passait la vie, l'espoir, la vanité aussi, et l'orgueil bien sûr. Le hile, aussi mince finalement qu'un simple trait de plume, un mince filet d'encre...

10 mai

Mon activité littéraire ne peut se départir de l'invariable effort que je continue d'accomplir pour faire en sorte que la réalité corresponde enfin à la fiction. C'est cela, l'impossible qui est à l'œuvre, comme dans *les Enfers* par exemple: vouloir à tout prix que le réel corresponde à sa version mythologique et soit calqué sur elle, comme si c'était celle-ci qui lui avait donné naissance ou, du moins, sa légitimité. C'est ce qui explique l'abondance des citations, ce plaquage à tout prix de ce qui avait auparavant été écrit sur le réel que j'ai sous les yeux – et qui l'anime, ou sinon le transfigure, lui donne une réalité autre, presque imaginaire. L'écriture revient ainsi à déréaliser le réel, lui enlever son caractère inerte. La littérature donne au réel un second degré, une vision autre. Je me retrouve ainsi dans la même problématique que celle que j'avais déjà abordée dans *le Livre des malédictions*. Ce sont les mots qui créent les choses, c'est le livre qui crée le monde.

14 mai

Impossible de rester comme ça, il faut aller au charbon, se coltiner à la page blanche, lui faire rendre son jus.

16 mai

L'écriture ne va pas plus vite que la pensée, elle va au-delà. C'est-à-dire qu'elle tente de donner une forme au réel, qu'il n'a peut-être pas, du moins peut-être pas celle-là. D'impalpable, insaisissable et confus, par sa mise en forme en mots, il devient lisse. Mais c'est en cherchant à la rendre intelligible que l'écriture l'altère et le déforme. En fait en cherchant à le mettre à notre portée. A l'origine, le réel repose dans sa matérialité brute. Soit il se tasse sur lui-même (le sable de la plage), soit il bouge et se transforme (les vagues de la mer) selon des mouvements et des forces qui lui sont propres – même si nous en partageons certaines avec lui (la gravitation, par exemple). C'est notre conscience et le recul par rapport à ce que nous avons sous les yeux, notre volonté de comprendre comment ça marche et d'y déceler une logique qui nous échappe, qui faussent tout. Non pas que nous sommes forcément dans l'erreur. Mais c'est le point de vue que nous adoptons qui nous fait insidieusement nous décaler par rapport à ce que nous voyons. Par les mots, nous isolons arbitrairement certains éléments (et aussi certains sentiments), nous les redisons autrement pour constituer des mini-ensembles qui soient à notre portée. Comment faire autrement? Le monde est si vaste, et composé de tellement de forces entrecroisées que nous ne pourrions rien y démêler. De ce vaste ensemble, dont la compréhension générale nous échappe, nous prélevons des échantillons (le bruit du vent dans les arbres, la chaleur du soleil, l'odeur d'un fruit) que nous épinglons comme des papillons sur une feuille, et c'est ainsi que nous nous targuons d'écrire un roman qui sera représentatif du monde où nous vivons. C'est comme le

cinéma. L'image cinématographique donne une importance démesurée, une intensité extraordinaire à des petits riens, des gestes sans importance de la vie quotidienne comme nous en accomplissons des milliers sans même y penser au cours d'une journée. Mais le fait qu'ils soient cadrés et en gros plan, enregistrés et rediffusables à volonté leur donne un statut à part. Si nous y ajoutons de plus une musique adéquate et quelques paroles, même banales mais bien senties, cela tend à nous faire dire: comme c'est beau, et cela nous serre à la gorge. Or, la littérature fait de même. Elle nous soustrait au réel en nous transportant par le moyen des mots dans un univers imaginaire où seul ce que nous avons choisi d'y admettre a droit de cité. Cela donne à ce que nous restituons ainsi, comme pris sous le faisceau d'une loupe, une importance disproportionnée, un éclairage qui l'isole du reste. Est-ce justement cela que nous appelons l'art? Cette focalisation sur une vision particulière, et sous un angle donné, d'un élément du réel qui avait jusqu'ici échappé à notre attention. L'art prélève des éléments de la réalité et leur fait subir un traitement qui les transfigure (la nature morte, ou certaines installations contemporaines, par exemple). En ce sens, il produit une impression de décalage qui à la fois nous enchante et nous coupe du monde, ce qui peut avoir des effets mortifères.

20 mai

On ne lisait plus. Les bibliothèques étaient devenues de simples lieux d'arpentage. Au lieu de lire, on circulait dans les œuvres, dont chacune avait un équivalent spatio-temporel. Et l'on en prenait connaissance en allant et venant dans leur architecture, en suivant leurs couloirs, en s'arrêtant dans leurs chambres. De ce point de vue, la bibliothèque de Borges était inachevée car elle n'était somme tout qu'un vulgaire entrepôt d'ouvrages, même s'ils étaient classés et agencés selon une structure octogonale, répétitive et complexe. Si la bibliothèque de Borges pouvait à la rigueur passer pour la métaphore exacte de son œuvre, ici c'est chaque œuvre qui était métaphorisée par son équivalent virtuel, sous une forme architecturale, qu'avaient d'ailleurs déjà entrevue les écrivains. En témoigne la phrase de Proust qui assimile *la Recherche* à une cathédrale avec son abside et son transept. Au lieu de lire Proust, on se promenait donc à pas lents dans cet édifice tantôt sonore et haut de plafond, tantôt restreint et couvert de boiseries, comme dans son trésor ou dans sa sacristie.

29 août 2004

Vingtième rentrée littéraire. En 84, il y avait 300 romans, aujourd'hui le double. J'ai l'impression que ce rituel tourne au cauchemar. Cela ni ne m'excite ni ne me fait rire. Peut-être est-ce dû au fait que, publiant deux livres en octobre, je suis à la fois dehors et dedans. L'arrivisme et l'ambition des écrivains qui s'alignent sur cette pseudo ligne de départ – vers quelle destination ?- a quelque chose de pathétique et de nauséux. Et moi, qu'est-ce que j'attends? Mon avantage c'est que c'est rien, tout est comme joué et perdu d'avance. Le principal reste que les deux livres en question soient publiés, au

moins cela est sauf.

19 septembre

J'ai le soupçon que les systèmes philosophiques dissimulent, sous leur appareil conceptuel massif et compliqué, des romans cachés, des tentatives romanesques inabouties, le concept ayant pris chez eux le pas sur l'affect. En effet, chaque système philosophique n'est jamais qu'une interprétation romanesque, imaginaire de la réalité, qu'il ne parvient pas à élucider. "Les philosophes se sont contentés d'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le romancer." Partir du principe que les systèmes philosophiques sont des romans avortés, dont il serait possible de retrouver l'embryon sous la couverture et la trame de la réflexion.

Il y aurait donc un roman à écrire où les personnages seraient les philosophes, dont les péripéties seraient à transposer soit à partir de leur propre biographie soit à partir de la quête de la vérité qui est l'objet de leur système, et qui lutteraient entre eux pour s'emparer du Logos.

20 septembre

Chaque roman est comme une gomme. On croit qu'on écrit sur soi et sur ce qu'on a vécu pour mieux le ramener à la réalité, en raviver les éléments et lui donner une présence nouvelle. Ce qui n'est pas faux en soi. Mais seulement sur l'instant; une fois passé à la radiographie de l'écriture, on s'aperçoit que ce qu'on croyait avoir ressuscité blanchit, s'efface définitivement, comme délivré du poids de l'imprécision où il était jusqu'ici resté plongé, imprécision qui lui conférait toute sa prégnance.

23 octobre

Idée émise par la préface des cours de Roland Barthes : retracer la typologie des "terrassements spirituels", tous ces moments fulgurants où, une fois dans la vie, certains écrivains ou artistes ont eu une sorte d'éblouissement qui leur a donné la clé de l'œuvre à venir, ont éprouvé une fulguration où ils ont eu la prescience de la façon dont leur œuvre allait se dérouler ou de l'idée autour de laquelle elle allait s'articuler. Ça peut aller d'Archimède avec son "Euréka", à Paul sur le chemin de Damas ou à Augustin (mais peut-être faire la distinction avec ce qui est de l'ordre de la révélation proprement dite) ; je pense aussi à Pascal et à son *Mémorial* de la nuit du 23 novembre 1654, Rousseau, Mallarmé et sa nuit de Tournon, Claudel et son pilier à N.-D. de Paris, etc.

24 octobre

Mes mains devant moi, que je commence par poser, bien à plat sur le rebord de la table. Pour calmer le jeu, histoire de ne pas m'emballer. C'est elles que je distingue, dans le champ de mon regard, elles occupent tout l'espace au bout de mes avant-bras. Elles sont vivantes, comme deux être jumeaux, mais distinctes, douées d'une vie autonome, de capacités identiques bien que la gauche soit un peu plus

gauche que l'autre. Elles hésitent, puis, après avoir rangé quelques affaires, remis un stylo à sa place, classé quelques papiers, elles ne peuvent plus tenir : bien que je n'y tienne pas plus que cela, elles ouvrent l'écran de l'ordinateur portable qui occupe le centre de la table, comme on ouvre le couvercle d'un pupitre. Des choses magiques dedans. Le temps qu'on s'habitue à l'obscurité

28 octobre

Je n'ai jamais voulu faire comme tout le monde. Il a toujours fallu que je me singularise. Non pas par une apparence voyante ou provocatrice – coiffure bizarre, vêtements à la mode, etc. -, ce qui aurait été trop simple, mais par quelque chose d'intérieur et de plus singulier encore. Du pur orgueil. M'étant juré de ne pas ressembler à mes parents, ni par mes pensées ni par ma vie, on dirait que j'ai étendu cette volonté de me distinguer à tout le reste, surtout à mes romans, dont je me suis interdit qu'ils ressemblent à quoi que ce soit qui existait déjà...

29 novembre

Aujourd'hui, j'ai décidé de me mettre à mon prochain roman. A peine m'étais-je bien installé qu'on m'appela pour venir déjeuner. J'aurais pu dire non, et continuer, mais j'avais faim, ce qui a fait que je me suis arrêté. Tentatives répétées pour se mettre à écrire, sans cesse interrompues par des prétextes divers (panne d'électricité, manque d'encre, bricolage en urgence, courses à faire, etc.)

22 avril 2005

Je recopie au propre des notes prises à la lecture de *La Préparation du roman I & II*, séminaire de Roland Barthes.

Barthes, accompagné de l'introductrice de l'ouvrage, Nathalie Léger, évoque en date du 15 avril 1978, ces moments d'éblouissement, cette fulguration, ce rapt de la conscience (satori), ce – à la lettre – ravissement, par quoi se manifestent "les grands terrassements de l'esprit" (p. 21).

Il me vient en effet à l'idée de faire un livre sur "ces moments de césure fondamentale, de vacillement du sujet, dont les récits jalonnent notre histoire intellectuelle et spirituelle. Cet *eurêka* barthésien, ce bref instant d'incandescence et de joie qui illumine violemment un banal après-midi..."

Saul de Tarse, Pascal, Augustin, Claudel, Rousseau, Proust et l'illumination qu'éprouve le Narrateur à la fin du "Temps retrouvé".

3 août

Je rêve d'écrire un livre – roman, nouvelle, récit, qu'importe...- qui commencerait avec la première phrase et qui s'achèverait avec la dernière, et qui n'aurait d'existence que dans cet entre-deux, un ouvrage composé de mots qui, assemblés d'une certaine sorte, de façon logique mais légèrement

décalée, raconterait une histoire pas compliquée.

4 août

Né avec ce début de phrase, je ne m'accorde d'existence, comme au bord des narines se maintient le souffle, que pour autant que cette phrase-là aura la capacité de se survivre à elle-même et, comme suspendue sur le fil d'une ligne qui aurait été tendue au-dessus du blanc de la feuille, de se poursuivre, ainsi que palpite la flamme d'une bougie que le vent tente d'arracher à sa mèche et qui, sans cesse sur le point de s'éteindre, frémit, se tord et se cramponne, dans une espèce de froissement désespéré, car je sais que je n'ai d'oxygène que tant que je demeure porté par cette écriture, que je garde la tête ou la conscience hors de la surface de la page, semblable à celui qui, tombé en mer et porté par la houle, s'efforce de nager à petites brasses dans l'attente qu'on lui vienne en aide, que des bras secourables se tendent vers lui pour le hisser à bord, car il devine que les profondeurs de la mer déjà le guettent, l'aspirent, et rêvent de l'engloutir, et lui, n'a d'autre ressource que de contenir les battements de son cœur, de s'efforcer de ne pas penser au pire, et ainsi il évite de céder à la panique, il s'économise pour se maintenir le plus longtemps possible à flot, car dès que ce soutien liquide viendra à céder sous lui, à se dérober, comme si, par exemple, il lui passait par la tête ne serait-ce qu'un bref instant de cesser de nager, alors il sombrerait dans le noir et l'absence, ainsi que je le redoute moi-même sans non plus trop y croire, mais tout en craignant d'en faire l'essai, car on ne sait jamais, ce qu'il y a de fiction peut se révéler parfois mortel.

22 août

Ce serait la moindre des choses, et vraiment un minimum, que la littérature mette ses pouvoirs et ses capacités d'investigation au service de la recherche des preuves de l'existence de Dieu. Sinon, à quoi sert-elle ? Et qu'est-ce qui vaut la peine qu'on se donne d'écrire des livres si ce n'est pour en savoir plus sur cette question, qui englobe toutes les autres questions ?

Il avait étudié les cinq preuves de l'existence de Dieu énoncées par la philosophie, la première attribuée à Anselme d'Aoste, les autres à Saint Thomas d'Aquin, l'une d'elles reprise par Descartes et l'autre par Kant, qui lui donna le nom d'*argument ontologique* ; il s'était tordu les pieds dans les rocailles éboulées au pied du Sinaï à la recherche des tables de la loi écrites "en lettres de feu" du doigt de Dieu ; il avait visité les moines bouddhistes qui, dans un monastère perdu de l'Himalaya, étaient occupés à collecter par ordinateur tous les noms de Dieu répandus à travers les continents et les religions ; il avait lu les textes mystiques des *Védas* et des *Upanishad* ; il avait suivi les expériences de mort volontaire de ceux qui tentaient de témoigner de cette lumière qu'ils prétendaient avoir aperçue au-delà des frontières de la mort ; il avait exploré toutes les entrées des Enfers répertoriées par les auteurs de l'Antiquité, les grottes, les gouffres traversés de rivières souterraines coulant dans les ténèbres ; au

confluent des fleuves Tigre et Euphrate, il avait siroté un *Fanta orange* sur une chaise en plastique, à l'emplacement à la fois exact et supposé du Paradis ; il avait tenté de piéger les anges, messagers de Dieu, lors de leur passage inopiné par des portiques électromagnétiques de faible intensité ou de les prendre au piège de la toile d'araignée que tisse Internet tout autour de la Terre ; il avait interrogé les scientifiques, les médecins-urgentistes qui opèrent aux frontières de la vie et de la mort ; il avait visité tous les sanctuaires possibles – même ceux où, dans l'ombre grasse illuminée de petites lampes à huile, on adore les éléphants en hommage au dieu Ganesh ; il avait hésité au seuil de la grotte, où un serpent est sculpté dans la roche de l'entrée, qui est située aux confins de l'Irak et du Kurdistan : on y voue un culte à Satant, dit Iblis, ou encore Lucifer, qui veut dire "Porte-lumière"; il avait couché à l'hostellerie du monastère Sainte-Catherine, pour contempler les figures immobiles dans l'or sombre des anciennes icônes, où les Byzantins croyaient trouver la véritable présence de Dieu, les seules à avoir échappé à la fureur des iconoclastes ; il s'était rendu dans tous les endroits où avaient séjourné les prophètes afin de retrouver la trace tangible de leur passage – ce qui d'ailleurs ne prouvait rien quant à l'existence de Dieu elle-même : le Buisson ardent, d'où Dieu avait parlé à Moïse, le pipal de Bodh Gaya, où le Bouddha avait connu l'illumination, Tombouctou, Médine et la Mecque sous divers déguisements ; il avait partagé les expériences des chamans, les danses des Indiens de la steppe en l'honneur du grand Manitou, participé aux sacrifices des Yorubas animistes sur les bords de la rivière Yaco, là où, entre les feuillages et les herbes, vivent les dieux Anu et Bico ; il avait tendu à son tour l'oreille afin d'écouter le murmure que font les feuilles dans le chêne de Dodone, où les prêtres jadis interprétaient la voix de Zeus lorsqu'il prononçait ses oracles ; il avait harcelé les théologiens, les archéologues de l'Ecole biblique de Jérusalem, analysé les traces de pollen dans le suaire de Turin, lu les journaux des nonnes comme sainte Thérèse de Lisieux, qui prétendaient avoir eu un contact charnel avec Dieu, il avait suivi les fakirs qui, à moitié nus, bravaient le froid sur les steppes glacées de l'Hindou-Kouch, les mathématiciens qui interrogeaient le mystère des nombres infinis, ou ceux qui avaient en particulier étudié les propriétés du zéro, les kabbalistes qui cherchaient le nombre de Dieu dans la lecture des versets chiffrés de la Bible, les artistes qui s'adonnaient au culte de la beauté, les platoniciens qui, lors de leur banquets, s'élevaient par abstractions successives jusqu'au monde des Idées, les magiciens, les herboristes, les gourous, les zoroastriens qui vouaient un culte au feu, les physiciens nucléaires qui, en décortiquant l'atome, tentaient de percer les secrets de la matière, les astronomes qui, à travers leurs télescopes électro-acoustiques cherchaient à remonter aux origines de l'univers, à surprendre l'action et la silhouette dérobée de Dieu derrière le Big-bang, les astronautes qui avaient tourné autour de la Terre en scrutant les cieux noirs, les troglodytes, les saddhous, les soufis qui en tournant sur eux-mêmes au son du bendir s'élevaient progressivement jusqu'à Dieu, les philosophes qui, dans l'enchevêtrement des concepts, croyaient avoir décelé l'ineffable splendeur du Logos, les écrivains, comme Jorge Luis Borges, qui, entre les marches de l'escalier qui conduisait à la cave, et donc entre les lignes de leurs propres écrits,

avaient prétendu apercevoir l'insoutenable lueur de l'Aleph, les adeptes de Prométhée qui avaient volé le feu aux dieux pour le donner aux hommes et dont se réclamaient des poètes comme Rimbaud, il avait scruté la pupille des agonisants, comme celle des drogués, étudié les mœurs des adeptes du Tantrisme et des érotomanes qui cherchaient Dieu dans l'ignition du plaisir contenu, la rétention du sperme, les fossoyeurs qui creusent toute la journée des trous dans la terre, les illuminés et même les athées qui n'y croyaient pas et s'étaient moqué de ses recherches, mais, sait-on jamais, il soupçonnait certaines de leurs confréries d'en savoir peut-être plus qu'ils ne voulaient bien le dire, car peut-être leur façon à eux de combattre Dieu revenait-elle à faire croire qu'il n'existait pas, justement parce qu'à l'inverse, il avaient obtenu la preuve de son existence, bref il n'avait négligé aucune piste.

22 septembre 2005

Et puis, il est arrivé un jour où je n'ai plus eu rien à dire. Plus grave, plus envie de dire quoi que ce soit. Et ce jour, c'est aujourd'hui. Alors je me suis tu. Enfin, c'est un peu plus compliqué que cela. Et ce n'est pas la première fois que ça arrive. Depuis *la Tache aveugle* en fait, donc dès le début. C'est même cyclique, si je regarde bien.

Ce n'est pourtant pas faute d'aller au cinéma dans l'espoir de glaner une étincelle, un morceau de lumière, un bout d'image ou d'intrigue qui me remettrait en selle. Mais le cinéma ne m'apprend plus rien. Je regarde ça à distance, j'en perçois trop les mécanismes. A quelques exceptions près, dès les premières images, j'en subodore la fin, aussi habile soit-elle. Les histoires sont trop formatées, même le rythme de la narration suit des schémas préétablis.

Et les livres. J'ai beau me traîner dans les librairies à la recherche d'un truc à lire, qui m'excite un peu, qui me prendrait par la nuque et ne me lâcherait plus. Mais partout, ça se la joue, ça prend des poses, ça va même jusqu'à revendiquer sa vacuité. Au moins ai-je la consolation qu'en cela je fais bien partie de mon époque, le rien à dire l'emportant sur la nécessité de la boucler.

D'ailleurs à quoi ça sert d'en rajouter? Qu'est-ce que ça change après tout? Pourquoi se fatiguer? Le monde poursuit sa route de toute façon, sans varier sa ligne, avec la logique qui lui est propre. Et je le regarde passer, comme on laisse partir un train, parce qu'on sait que c'est sur des rails qu'il est, et qu'on sait où conduisent ces rails.

Sauf que se taire, ça risque de prendre du temps. On ne pile pas d'un coup, net comme ça. Il y a une force d'inertie qu'il faut résorber avant que le silence ne s'installe. Il faut dire que, à la vérité, on vit une époque qui est saturée de fiction. On patauge dans la fiction, ça colle de partout. Des séries télé, des films américains, des effets spéciaux, des reconstitutions, des journaux de vingt heures, des tranches de vie romancées, il y a trop d'histoires. Comment faire original quand tous les domaines sont exploités, usés, piétinés. Est-ce qu'on peut encore étonner?

Il y a des ateliers où l'on apprend à écrire, il y a même des universités pour cela, il y a des

sociétés de scénaristes, dont c'est le métier, toute la journée, de concocter et de mettre en forme des histoires. Tout le monde veut devenir écrivain.

Or, la littérature se nourrit du manque, elle crève de la surabondance. Nous sommes de ce point de vue là trop bien nourris, nous sommes diabétiques de fiction, obèses d'imaginaire, gonflés de vent comme des baudruches.

Qu'y a-t-il de si intéressant à participer à tout ce vacarme? Faut-il forcer la voix pour couvrir le tumulte ? Est-ce que ça servira même à quelque chose?

4 octobre

A propos des preuves de l'existence de Dieu : en voilà un livre, par avance boursoufflé, prétentieux, presque parodique, désespéré ! Que faut-il faire pour se faire entendre ? Comme Lautréamont, je n'ai rien trouvé de mieux que de m'attaquer au grand loup garou, cette baudruche surgonflée qui risque à chaque instant de nous péter à la figure. Donner dans le démesuré, le grandiloquent, telle est ma tare – toujours cet infâme besoin de prouver que je sais des choses, que je suis intelligent. (Cité par Charles Dantzig, entendu dans un salon au XIXe siècle : "Voilà un sujet sur lequel je ne sais rien: il va falloir que j'en fasse un livre."

En fait, dans le détail, je manie ces arguments avec circonspection, comme un alchimiste qui manipulerait des matériaux dangereux, des matières incandescentes ou explosives, mais ce ne sont ici que des mots, comme s'il cherchait à trouver de l'or, avec la même crainte et les mêmes précautions.

7 octobre

Ma biographie, c'est ma bibliographie. Les titres de mes livres retracent et trahissent l'histoire secrète de motivations inavouables

Je suis entré en littérature tout *ébloui* par la gloire qu'elle me promettait (*La Tache aveugle*), comme attiré par un *point* de perfection inaccessible (*tache*) laquelle relevait en même temps d'une pratique qui ne pouvait s'accomplir qu'à tâtons (*tâche*). En vérité, je n'étais autre qu'un parvenu, un arriviste, un moins que rien (*Archéologie du zéro*). Aussi, devant la difficulté de l'entreprise, passé le premier moment d'euphorie, ne tardai-je pas à en rabattre, à faire machine arrière (*l'Envers du temps*). Il est vrai que, en écrivant, j'aurais aimé multiplier les personnages insolites, inventer des situations hors de commun, me donner l'illusion de frôler des vertiges (*Voyage au pays des bords du gouffre*).

De ces premières tentatives, je n'ai récolté, au bout du compte, et comme tout égoïste qui se prend pour un génie, qu'un douloureux exil en un pays lointain, et qu'une indicible sécheresse intérieure (*Désert physique*). Dans la foulée de mai 68, et autant par vaine gloriole que par fatuité, ayant pris trop tard la véritable mesure de l'événement, j'ai rêvé après coup d'en découdre, comme on se bat contre des ombres, ou son propre reflet dans le miroir, de briser des idoles trop encombrantes, de casser la figure des dieux tutélaires (*L'Iconoclaste*).

Ne voulant pas m'en laisser imposer, et pour mieux me payer de mots sans forcément avoir

quelque chose à dire, et parce que cela ne m'engageait pas sur le fond, j'ai préféré louer la forme du livre en soi plutôt que ce qu'il contient (*Ivre de livre*). Ainsi, plutôt que de déclarer forfait, je me suis consolé, comme pour réparer une injustice, par le rêve que me serait assuré un jour un hypothétique succès posthume à défaut d'une fortune et d'une gloire qui, livre après livre, devant moi se dérobaient (*La Mémoire d'Erostrate*). Comme un fils ingrat qui se rebelle contre sa mère, alors je m'en suis pris à l'écriture : jusque dans les dernières pages, j'ai essayé de la pousser à bout (*Le Livre des malédictions*). J'étais, comme le poète, incité à me venger, désireux d'anéantir ce que j'avais écrit, de brûler ce que j'avais adoré, mais tout en prenant bien soin qu'on le sût (*Auguste fulminant*). Or, il se trouve que, comme un amant qu'on tient à distance, avec qui on ne veut pas se compromettre, c'est par l'expression des amours déçues qu'en général adviennent les livres (*Une aventure sentimentale*). Alors, de celle qu'on a trop aimé, et dont on a l'impression de ne pas avoir tout eu de ce qu'on espérait : des choses triviales en réalité, comme la gloire, l'argent ou la célébrité, comme ces condamnés qui écrivait pour mieux se mettre à mort, on attend sans mot dire le châtement, l'arrêt de mort (*La Fonte des glaces*). Ne dit-on pas : qui fait l'ange fait la bête (*La Peau des anges*), et sur ce point on n'en saura pas plus. A bout de ressources, comme la recherche d'une simplicité qu'on a eu un mal fou à trouver, on en revient à soi, à ce qu'on a été, quand les rêves étaient encore intacts (*Les Années mortes*). Alors, à l'exemple des ombres dans l'au-delà, qui n'ont plus rien à espérer, on continue à écrire comme on chercherait une porte à tâtons dans le noir, mais de façon répétitive et sans passion (*Aux Portes des Enfers*).

20 octobre

Depuis le 22 août, me voilà en train de me débattre, d'hésiter, de refuser puis de revenir à cette histoire de preuve de l'existence de Dieu, sans savoir par quel bout la prendre, si ce n'est pas de la perte de temps, s'il y a vraiment matière à roman, et sous quelle forme. Pourquoi cette histoire de la preuve, d'où sort-elle ? Pourquoi ne pas commencer un roman simple, du style : il alla boire un verre d'eau dans la cuisine. Cette nuit, il m'est venu à l'idée cette explication, comme la découverte du pot aux roses : ce n'est pas la preuve de l'existence de Dieu que je cherche mais, à travers un sujet impossible, arriver à me *prouver à moi-même que j'existe*.

22 octobre

En écrivant *La Preuve*, ou du moins en cherchant à l'écrire, j'ai la vanité de croire que le sujet est tellement fort, pour ne pas dire disproportionné, que, si je parviens au bout – ce qui n'est pas assuré, et dans ce cas je serai alors comme laissé en absence à moi-même, en bordure du néant –, ce livre sera tellement inhabituel – mais un sujet plus anodin n'aurait-il pas fait aussi bien l'affaire – que, par là, j'arriverai à me prouver à moi-même que j'existe, non seulement comme écrivain mais comme être tout court, à le prouver aux autres – là, je risque de rencontrer quelques déconvenues –, et comme le démontre la preuve, et que, de mon essence, on pourra déduire mon existence, qui sera conforme à mes

qualités, que de mes rêves d'écrivain on pourra déduire que je le suis en réalité, et que de ce que j'ai vécu on pourra déduire le contenu de mes romans, tel qu'il se développe d'ailleurs dans ce livre : quelque chose de boursoufflé, prêt à prendre des vessies pour des lanternes, assoiffé de reconnaissance, pleine d'espoirs déçus et parfois d'un ressentiment, contrainte pour exister de se faire aussi grosse que le bœuf, immodeste, s'abritant derrière des prétextes démesurés pour mieux se faire valoir, n'hésitant pas à aller droit dans le mur... Est-ce que je me projette dans l'histoire d'Anselme au point de croire que par l'intelligence on peut non pas connaître Dieu mais se connaître soi-même, se faire reconnaître, être connu.

Une chose est sûre : pour dédramatiser, il faut prendre de la distance, on ne peut écrire ce livre que sur le mode de la bande dessinée.

20 septembre 2006

La Preuve est achevée, et la preuve est faite qu'il y a problème. Une telle obstination à ne pas donner dans le roman d'analyse psychologique, au point de risquer à chaque fois le refus, a de quoi étonner, et me force à m'interroger. Est-ce qu'il y a en moi la tentation de pousser toujours plus loin le bouchon, histoire de voir jusqu'où il m'est possible d'aller ? Est-ce qu'il faut que je me mette absolument en danger dans ce que j'ai de plus cher – ma vocation d'écrivain – pour me sentir exister ? A travers *la Preuve*, qu'est-ce que je cherche ainsi à me prouver à moi-même ?

Il y a bien, avec le recul, une constante à travers tous mes romans, ce qui a au moins pour vertu de me persuader que mes échecs ne sont pas le résultat d'un fourvoiement passager, involontaire, d'une inexpérience ou d'une erreur de jeunesse, d'un manque de savoir-faire. S'y affirme pour le moins une volonté, et c'est cela qu'il faut qu'on me reconnaisse, de cela qu'il faut qu'on me fasse crédit : celle d'élargir les frontières du roman. Mes romans ne sont pas ratés, ils sont exactement comme j'ai voulu qu'ils soient. Nulle part de personnages crédibles avec qui s'identifier, toujours des histoires compliquées ? Peut-être ne plaisent-ils pas à un large public, sonnent-ils faux pour l'instant, ou sont-ils en décalage par rapport à l'air du temps ? On ne peut cependant m'enlever le fait qu'ils manifestent une obstination qui devrait pour le moins mériter considération et respect, au minimum publication.

J'irai même jusqu'à dire que, dans la lignée de Borges, j'ai inventé et développé un genre, que j'ai appelé un moment le "roman d'aventures métaphysique", où le concept est central, et où les personnages, de façon rapide, pourraient passer pour secondaires, de simples faire-valoir. Or, à ce que je sache, il n'y a pas là erreur dans la conception du roman telle que je l'envisage, mais stratégie délibérée. C'est comme ça que j'ai voulu que les choses soient, comme ça que moi-même j'aurais voulu les lire en librairie. Suis-je le seul à être dans cette lignée, qui est à l'opposé de tout ce qu'on aime en France : les petites intrigues faciles. Il ne semble pas, puisque j'ai des lecteurs. Disons que je n'ai jusqu'ici pas trouvé l'éditeur qui ait eu envie de défendre ce point de vue.

Archéologie du zéro : le zéro

L'Envers du temps : le temps à l'envers

Désir physique ; l'apparition de l'écriture

L'Iconoclaste : l'image

La Mémoire d'Erostrate : la postérité

Le Livre des malédictions : les origines de l'alphabet, avant toutes choses était l'écrit

Auguste fulminant : brûler son livre

La Fonte des glaces : écrire pour se mettre à mort

Le Vacillement du monde : la sublimation par la cartographie

25 septembre 2006

Il me faut reprendre à la lettre ce que j'écrivais dans *l'Armoire de bibliothèque*. Je n'écris que les livres que je ne trouve pas en bibliothèque ou que j'aurais aimé acheter en librairie. Mais il y a un problème. Peut-être suis-je plus mauvais lecteur que mauvais écrivain... Comme écrivain, je ne fais qu'obéir à ce que le futur lecteur en moi voudrait lire, je suis donc obligé de me plier à ses goûts qui oscillent entre la bande dessinée et le traité de théologie. En fait, on peut écrire les choses les plus tordues, c'est la langue qui finalement les rend crédibles.

20 décembre 2006

Nous appartenons à une génération qui a peut-être placé la barre un peu trop haut. François Bon, Pierre Michon, Gérard Macé, etc. Nous n'avons pas voulu relâcher cette exigence, héritée des années 68, à la fois théoriques et marquées par l'impact des sciences humaines. Et, bien que nous nous soyons sans fausse honte adonnés à la fiction, nous sommes restés confidentiels par les thèmes traités et par l'écriture utilisée. Nous n'avons pas cédé, ce qui a fait à la fois notre force et notre faiblesse. Nous passons pour des auteurs rares et difficiles, qui ne font pas beaucoup d'audience et qui ne valorisent pas les journalistes qui en traitent. Les critiques qui ont accompagné notre cheminement ont eux-mêmes été laminés par les coupes sombres qu'a connues la presse littéraire et la toute-puissance des réseaux. D'autres écrivains sont arrivés, moins scrupuleux, plus médiatiques, qui ont fini par emporter le morceau et nous reléguer au second rang de la notoriété.

25 juillet 2007

Eh bien, moi, contrairement à ce que je lis dans les entretiens de Pierre Michon, je crois qu'il faut se mettre tous les matins à sa table. Car c'est là, dans l'accablement et l'ennui d'un travail qui ne débouche sur rien, que surgit et fond sur vous l'écriture. Comme un oiseau de proie, elle tournoie haut dans le ciel, elle fait des cercles dans le soleil exprès pour vous désespérer, vous aveugler, vous laisser

pantois ; et puis, c'est du cœur de cet aveuglement qu'elle se précipite, en piqué, pour vous arracher la nuque, vous courber sur l'établi, vous planter ses griffes dans les épaules, il y a une métaphore quelque part dans Lautréamont qui ressemble à celle-là.

26 juillet

C'est, à lire à la file, un peu étouffant, ces entretiens de Michon. C'est compact, inattaquable, ça cherche à vous couper l'herbe sous le pied, ça ne vous laisse pas respirer. Ça me force à me poser la question pourquoi, pour ma part, j'ai eu tendance à privilégier l'intelligence plutôt que la rythmique, le sens plutôt que la musique. Qui ai-je voulu épater ? Est-ce pour mieux me démarquer de mon époque ? Il faudrait que je raconte l'histoire par le détail de mes publications pour y voir plus clair, comment ça a fonctionné, là où ça a déconné.

Il y a pour moi, à l'origine de l'acte d'écrire, une volonté d'élucidation. C'est peut-être là où se fait le partage, entre les écrivains qui chantent, qui rythment, qui sont dans l'énonciation et presque l'incantation, et les écrivains qui tentent d'en savoir plus, qui cherchent du sens et pour qui la forme est inévitablement seconde, subordonnée qu'elle est à la précision de l'incursion. C'est donc la nature du signe écrit, comment il surgit et où il mène, qui a fait chez moi d'abord question. Et cette question s'est élargie, diversifiée à d'autres aspects, d'où la perpétuelle recherche de sens.

27 juillet 2007

Mon cher Pierre,

La lecture de tes entretiens, à la file comme je l'ai faite, a quelque chose d'éprouvant pour les apprentis écrivains que nous sommes. Elle nous renvoie sans pitié à nos compromis et à notre amateurisme. Rien à dire, *Le Roi vient quand il veut* est pensé, sans faille, cohérent, intraitable, absolu.

Autant, à la lecture, on cherche à décrypter la façon de procéder de l'auteur, à mettre la main sur le ressort secret qui sous-tend l'œuvre entière et en fournit comme la clé, autant, en parallèle, par assimilation ou par opposition, est-on bien contraint de s'interroger sur soi-même. C'est l'une des vertus dialectique et salutaire de l'exercice.

Un de ces entretiens m'a plus particulièrement éclairé, c'est celui qui concerne la Bible, en opposition à la Grèce. J'ai bien compris que l'univers de la Bible est pour toi le lieu de l'énonciation, et même de l'injonction. A son lecteur, Dieu s'adresse directement, et lui intime l'ordre de vivre, et d'écrire. D'où sa verticalité. "Cette incandescence qui perfore le texte biblique..." Par opposition, la Grèce, distu, s'inscrit dans l'horizontalité, fait preuve d'une relative sérénité, pour ne pas dire d'une certaine froideur. Je dirais qu'elle est tout entière tournée vers l'élucidation, la sortie de mythes infantiles ou fantaisistes, la recherche d'un principe fondateur qui soit à la base de l'ordre du monde ; en même temps, elle abhorre l'effroi que provoquent les gouffres et les perspectives infinies. Elle est seulement en

quête de ce qui est parfait, à quoi se résume l'architecture du temple, qui incarne l'équilibre et la juste proportion, la clarté idéale du Logos. La Bible, de ce point de vue, est sans doute plus orientale, presque asiatique.

Cette confrontation s'éclaire d'autant mieux qu'elle me fait penser à la vieille opposition, telle que Nietzsche l'a articulée dans *La Naissance de la tragédie*, entre le dionysiaque et l'apollinien. L'impression que je tire de tout cela est que tu serais plus franchement du côté du dionysiaque, et comme tu l'évoques toi-même, du côté de Bacchus, de la transe, de la Révélation. Tu attends l'inspiration comme les oracles guettent la parole divine, tu t'offres au foudroiement du prophétique. Et, par essence, la transe dure peu ; ce qui fait qu'elle est laconique. Tes textes sont courts, pour la même raison que sont sibyllines les quelques lignes que livre l'oracle. Il est donc logique que tu privilégies la scansion, le rythme, le phrasé, la prosopopée, le vertige des noms propres et des énumérations érudites, les formules incantatoires, le chant de la phrase, les éclats de voix qui propulsent et traversent le texte. Et c'est ainsi, comme la Sibylle sur son trépied, étourdie de vagues fumigations, que tu te retrouves du même coup du côté de l'exploration mythique et hasardeuse des tréfonds.

Ce schématisme est sans doute sommaire et présomptueux, comme l'est tout propos qui tire vers la généralité. Mais c'est parce que tu as d'abord tranché sur la Grèce que cela m'a donné à penser. Ne serait-ce que pour sortir vivant de la lecture de ces entretiens, il me faut à mon tour essayer de trouver un espace où respirer. Je fais donc mienne l'idée selon laquelle il y aurait deux versants dans la littérature, comme existent l'adret et l'ubac, le côté clair et le côté sombre, et presque, du même coup, deux façons d'écrire. Pour ma part, d'*Archéologie du zéro* à *Si Dieu existe*, en passant par *La Mémoire d'Erostrate*, *l'Iconoclaste* ou *Aux Portes des enfers*, j'ai la vague impression que je suis plus proche de l'Apollinien que du Dionysiaque. Ici prévaut la phrase claire qui, loin de se laisser emporter par sa propre ivresse, s'en tient à l'élucidation des mystères et des non-dits par l'exercice de la raison ; ce dont témoigne aussi l'architecture de la plupart de mes romans, qui loin d'être dans le flux et dans le linéaire qui en découle, sont découpés en chapitres articulés, avec des parties proportionnées en guise de péristyle et de frontons : or, l'architecture n'est-elle pas la répartition rationnelle et organisée des masses dans l'espace ? Tant qu'à faire, il faut bien que, d'une façon ou d'une autre, tout cela tienne debout.

3 septembre 2008

Le Passage du col

1°) Le narrateur, au cours de son voyage au Tibet, fait des rêves.

2°) Un lama lui révèle que les rêves peuvent parfois n'être que des bribes de souvenirs relatifs à des existences qu'il aurait vécues auparavant.

3°) Arrivé au monastère, et après une série d'épreuves et de purifications involontaires, sous la conduite d'un autre lama, il s'exerce, non par la voie de *l'Eveil*, mais par celle de *l'Endormissement*, à

suivre et à explorer la voie des rêves pour tenter de se rappeler ses vies antérieures. Or ces rêves vont, par ordre chronologique, du plus ancien au plus récent. Il ne s'agit donc que de remonter le cours de son existence présente pour arriver aux précédentes, et ainsi de suite.

4°) Le narrateur s'aperçoit que ces rêves – ou ce qui fait figure d'existences antérieures – mettent toujours en scène des personnages qui, de près ou de loin, ont un rapport à la fois fasciné mais manqué avec l'écriture ou la littérature.

5°) A la faveur d'un rêve de pension, il se rend compte que, s'il est lui-même devenu écrivain, c'est peut-être parce qu'il est la “résultante” de toutes ces vies d'écrivains avortées, qui ne sont que des avatars de lui-même, et qui se sont réincarnées tout au long de l'histoire afin de s'accomplir en lui, faire en sorte qu'il devienne un véritable écrivain. Le prochain roman auquel il pense et qui a le Tibet pour cadre consacrera cette démarche, réalisera le rêve de tous les écrivains qui l'ont précédé. Mais ce roman en même temps mettra un terme à sa bibliographie, puisqu'il sera le dernier, et à sa biographie, puisque le cycle des renaissances n'aura dès lors plus de raison d'être.

6°) En plus, il s'aperçoit que ces bribes de vies antérieures se trouvent avoir nourri le thème ou fourni le prétexte aux différents romans qu'il a publiés jusqu'ici, où il n'aurait donc fait que puiser.

7°) Il se demande dès lors si ses romans ne sont pas que la transcription, la résurgence de souvenirs fragmentés de ses vies antérieures, ce qui explique leur facilité d'écriture et leur apparence de pastiche, malgré la complexité de leur intrigue et leur apparente érudition.

8°) Ou, à l'inverse, s'il n'est pas victime d'une sorte d'intoxication par la fiction, et si ce qu'il croit être des souvenirs de vies antérieures n'est pas que de simples émanations de ses romans.

9°) Le dernier rêve qu'il fait – car, dans le roman, tous les rêves sont en italiques, alors que la narration est en romain - le retrouve à son point de départ, mais avec toute une narration supposée entre les deux (l'attaque d'un camion de riz, la résistance à l'occupation chinoise, le viol malencontreux d'une femme soldat, la fuite éperdue par les cols jusqu'au Népal, etc.). Cet épisode s'achève par son exécution par les soldats chinois au poste frontière par où il est arrivé. Bien que cet épisode soit écrit en italiques, c'est-à-dire dans le langage du rêve, le narrateur ne sait plus s'il s'agit :

- de l'ultime péripétie du voyage réel qu'il vient de faire en ce pays et qui est, pour de bon, tout simplement en train de mal finir.
- d'un chapitre du roman sur le Tibet qu'il est en train d'écrire
- du souvenir de l'ultime de ses vies antérieures (ce qui prouverait qu'il est déjà mort – en témoigne la surexposition blanche où baignent les événements et le narrateur qui survole la situation)
- d'une manipulation où il ne serait plus le romancier accompli qu'il croyait être mais lui-même à nouveau l'avatar, le personnage d'un roman qu'un autre serait en train d'écrire.

1^{er} décembre 2008

SOIT DIT EN PASSANT

J'ai toujours pensé – et cela m'a été souvent suggéré par la facilité avec laquelle je prenais corps dans les personnages des romans que j'ai écrits et par l'aisance avec laquelle j'en adoptais la langue – que l'écrivain, comme on le prétend des chats, avait plusieurs (neuf ?) vies. N'est-ce pas là d'ailleurs ce qui fait en partie l'intérêt de l'activité en quoi consiste le fait d'écrire des romans : la capacité de s'incarner et de se multiplier en autant d'existences qu'on crée de personnages, dont certains relèvent du passé ?

Ainsi Pythagore, si l'on en croit Diogène Laërce, n'avait pas craint de révéler à ses disciples qu'il se souvenait parfaitement de ses vies antérieures : par exemple, qu'il avait été Éthalide, fils d'Hermès, puis Euphorbe, blessé par Ménélas au cours de la guerre de Troie, et Pyrrhos aussi, simple pêcheur originaire des environs de Délos. Flaubert également, dont j'ai mis l'une de ses phrases en exergue, affirme dans sa *Correspondance*, sans doute encore sous le coup de la rédaction de *Salammbô*, se souvenir de ses existences passées, qu'il identifie avec pertinence au rêve : “Ce rêve-là ne reviendra plus. – J'ai vécu partout par là, moi, sans doute, dans quelque existence antérieure“. De même, dans son poème intitulé *La Vie antérieure*, Baudelaire ne songe-t-il pas avec un rien de nostalgie : “J'ai longtemps habité sous de vastes portiques...“?

A mon tour, donc, je ne suis pas loin de croire que j'ai bien été, par le passé, les personnages que j'ai évoqués ici ou là dans mes romans ; et que nombre de ces personnages n'étaient rien d'autre que des écrivains qui, livre après livre, faisaient la cruelle expérience de l'œuvre tour à tour falsifiée (Virgile dans *Auguste fulminant*), forcée (*La Fonte des glaces*), perdue (*Le Livre des malédictions*) ou tenue en échec (*Une aventure sentimentale*).

Le Passage du col est donc plus de l'ordre de l'expérience littéraire qu'il n'appartient à la littérature mystique et spirituelle, dont il ne craint pas d'ailleurs de falsifier les rituels et de se moquer ouvertement, en inversant la fameuse “voie de l'Eveil“, pourtant si essentielle dans la mystique bouddhiste, en “voie de l'Endormissement“ sous le prétexte de mettre à profit le sommeil pour, par le chemin des rêves, remonter le long de ses vies antérieures.

Expérience littéraire, car je ne suis pas seulement l'auteur des œuvres que j'ai écrites : j'en suis aussi, et peut-être davantage, le fils. Et cela de façon presque organique puisque ce sont elles qui font – et qui fondent – l'écrivain que je suis devenu aujourd'hui. Cela, sans préjuger de leur réussite ou de leur échec, et donc sans forfanterie, par simple addition arithmétique : impossible de gommer trente ans de publication, treize romans, une vingtaine d'ouvrages au total sans me rendre à l'évidence : sans eux, je ne serai pas celui que je suis.

Voilà sans doute pourquoi, en une tentative peut-être artificielle et vaine, je me refuse à voir ces

romans glisser vers l'oubli et mourir. Car c'est un peu de moi qui, par voie de conséquence, meurs aussi avec eux. Par la fiction, et dans celle-ci précisément, j'essaie de leur insuffler un peu de la vie qu'il me reste à moi-même, afin de les ramener, si peu que ce soit, sous la forme de rêves qui sont comme autant de *vignettes*, à la surface de la conscience de mon époque, oublieuse et futile. Pire encore, n'est-il pas légitime que *Le Passage du col* qui les porte soit chargé de cette tâche, puisqu'il est, étant le dernier de la liste, la somme de toutes ces expériences d'écriture, dont il est censé capitaliser le savoir-faire ? N'est-il pas la *résultante* de toutes ces tentatives, qui convergent vers lui et qui devraient le porter à son maximum de perfection, qu'il sait bien sûr, loin s'en faut, ne pouvoir atteindre.

Dans le cours de la narration, il est d'ailleurs possible que le viol de la femme soldat soit l'ignominie qui condamne le narrateur non seulement à la fuite et à une exécution sommaire, mais aussi qui ruine la perfection du roman telle qu'il l'avait rêvée. Au lieu de franchir le col, de passer enfin sur l'autre versant, d'être libéré de la roue des existences et de l'infini des livres à écrire, c'est cet artifice narratif qui *in fine* fait capoter toute l'entreprise, empêche le narrateur de parvenir à la libération à laquelle il aspirait de parvenir par l'accomplissement d'une œuvre enfin parfaite et achevée. Peut-être est-ce cet épisode qui le renvoie violemment dans la cohorte des écrivains qui ont manqué leur coup. C'est à ce titre qu'il n'est plus maître du jeu, mais qu'il se retrouve écrit par un autre, qu'il redevient lui-même un simple personnage de roman, incarnant on ne peut mieux la figure de l'écrivain qui, si près du but, a failli et échoué

Mais l'erreur qu'il a commise consiste peut-être en ce qu'il a cru aux vertus de l'expérience accumulée alors qu'il est possible que la perfection ne soit jamais donnée qu'au tout premier commencement, dans la sorte d'état de grâce en quoi consiste le miracle et l'innocence d'un premier roman !

Si la mise en abyme se dit d'une œuvre montrée à l'intérieur d'une autre, qui en parle et la contient, alors *Le Passage du col* est un roman circulaire à plusieurs anneaux : il évoque le roman en train de s'écrire puisqu'il donne à lire directement les aventures et l'expérience tibétaine que le narrateur est en train et à la fois de vivre et d'écrire. Et, au sein même de cette expérience prend place la longue série de rêves que fait celui-ci, qui n'est autre que la résurgence, sous une forme plus ou moins lisible ou déformée, des expériences romanesques qui ont été les siennes. Si elles mettent en scène des personnages qui lui sont à ce point familiers, c'est parce que ceux-ci ne sont rien d'autres que les différents écrivains qu'il a été par le passé. Expérience qui n'est jamais qu'autobiographique - et qui pourrait faire figure de testament si quelque chose m'arrivait -, puisque les romans évoqués dans *Le Passage du col* qui, par là, aurait vocation à être le dernier, sont précisément ceux que j'ai moi-même publiés.

Dans un contexte thématique de *ruines circulaires* et de *sentiers qui bifurquent*, il n'est pas anodin que J.-L. Borges ait écrit une *Histoire du bouddhisme* – même s'il est légitime de se demander

au nom de quoi et à quel titre ? Ce ne peut être parce que, avec ses histoires de roue des existences, de réincarnations, d'illusions de soi-même et de non-être, cette métaphysique athée qu'est le bouddhisme, par sa définition et dans ce que son essence même a de paradoxal, constituait une *fiction* à part entière ; il n'est cette fois pas illégitime de penser que Borges par cet essai préparatoire méditait une fiction sur le sujet.

20 novembre 2009, (mais décision prise le 7 septembre 2009)

POURQUOI J'AI DECIDE D'ARRETER D'ECRIRE

Aujourd'hui, j'ai pris la décision d'arrêter d'écrire.

Depuis mon premier recueil de nouvelles, dans presque tous mes livres, et ce de façon encore plus nette dans *La Plage des Demoiselles*, qui est le dernier de la série, il se trouve que, sous le couvert de diverses fictions, j'ai consacré beaucoup de temps à m'interroger sur la nature de l'écriture et ses origines, sur les raisons qui l'ont fait naître et le moment où elle a surgi en moi.

Pourquoi ai-je décidé de devenir écrivain ? J'ignore si j'ai réussi à répondre à cette question ; d'ailleurs, il se pourrait que j'y aie répondu, et que, sans y prêter attention, le fait d'avoir décidé d'arrêter d'écrire en soit la conséquence directe. Car voilà que, aujourd'hui, sans états d'âme, je décide que cette pratique n'a plus de raison d'être.

Avant que de m'enfermer dans le silence, et comme en un ultime sursaut, cependant je me demande s'il ne serait pas utile de m'interroger sur les raisons qui m'ont poussé à prendre cette décision. Même si le fait de m'attarder sur une telle question apparaîtra paradoxal : cette tentative d'élucidation risquerait de me fournir le prétexte de me remettre à écrire et à donner matière à un autre texte, contredisant dans les faits ma toute nouvelle résolution. Même si j'y cède un instant, je sais aussi que l'exercice doit rester strictement privé, qu'il faut ne rien en laisser *paraître*, ne pas céder à la tentation de le rendre public, ce qui passerait aussitôt pour un aveu de faiblesse, un excès de sentimentalisme, une manière détournée de se faire plaindre, d'attirer sur soi l'attention, de susciter à bon compte protestations et apitoiements.

La chose n'est pourtant pas pour me surprendre. Je me rappelle que l'exigence d'arrêter d'écrire était déjà tapie à l'orée de mon premier livre publié¹. Elle se tenait en embuscade dès les toutes premières lignes, comme si elle attendait son heure, à la fois comme menace et comme prémonition ; et aussi comme ce que j'imaginai être un soulagement. Eh bien, voilà que cet instant est arrivé ! L'écriture semble bien cette fois m'avoir *pris au mot*. Mais est-ce moi qui ai rompu, ou elle qui a fini par ne plus s'intéresser à moi, lassée par mon manque de savoir-faire, par mon incompetence, mon incapacité à

¹ "Ne plus écrire, jamais ! Tel était le verdict dont mon corps tout entier clamait la violence contenue, exigeait l'imminence vide ; haut-le-cœur par lequel cette écriture se rejetait en arrière, hors de ses propres lois. Quand je compris qu'en menaçant de se suspendre, l'écriture ne faisait que se perpétuer et se jouait de cet anéantissement où elle trouvait matière à s'entretenir, je réalisai du même coup que c'était ma propre mort qui était, en quelque sorte ici, différée." "Le Chat" (1977), *La Tache aveugle* (E.F.R., 1980, rééd. Messidor, 1990)

mener la chose à bien ? Ou alors est-ce moi qui me suis à force fatigué de sa fréquentation ? Toujours est-il que, la question d'écrire étant la matière même et l'objet principal de mes fictions, il semblerait que le fait qu'elle m'a quitté ait instantanément tari la source de mon inspiration.

Si elle était depuis longtemps en gestation, cette logique de la cessation n'avait-elle pas abouti, été mise noir sur blanc dans *Le Passage du col* justement ? Ce qui demeurerait jusqu'à présent comme une fiction n'est-elle pas en passe de devenir réalité ? L'argument du roman ne saurait pourtant être plus explicite : le narrateur, en revisitant par le moyen du rêve les vies de tous les romanciers ratés qui l'ont précédé, et qui ne sont autres que les personnages qu'il a mis en scène dans ses propres ouvrages, conçoit le projet d'écrire le roman auquel ils ont tous aspiré sans y parvenir vraiment. En rédigeant *Le Passage du col*, il tente ainsi de mettre un terme à cette progression constante vers une perfection – qui va, bien sûr, se révéler illusoire –, s'instituant comme le point d'aboutissement, la *résultante* de toutes ces tentatives avortées et, par conséquent, comme le dernier maillon de cette interminable lignée d'écrivains. L'arrêt d'écrire était donc bien programmé dans et par la fiction, où l'écrivain du *Passage du col* finit par se retrouver mis à mort. J'ai ainsi décrit de l'intérieur de la fiction, sans vraiment m'en rendre compte, le déroulement d'un processus fictionnel arrivé à son terme.

D'ailleurs, *La Plage des demoiselles*, actuellement en lecture chez les éditeurs, ne fait qu'ajouter de l'eau au moulin de cet ultime roman. Il donne à lire le parcours d'un écrivain, qui s'interroge sur sa vocation d'écrire et où, dans le prolongement de *Une aventure sentimentale*, les questions du rapport aux femmes et à l'écriture se trouvent étroitement entremêlées, jusqu'à se confondre parfois. De plus, cet ouvrage se conclue sur l'œuvre achevée, et sur les leçons qu'il est possible de tirer sur cette aventure d'écrire qui aura été menée sur presque trente ans.

Car il faut bien aussi, un jour ou l'autre, se rendre à l'évidence : rien n'est jamais non plus destiné à durer. De son statut d'écrivain on ne peut se faire une position sociale ni une rente à vie ; parce que même les passions les plus intransigeantes et les plus folles ont une fin. J'arrête d'écrire, non pas sur un coup de tête, mais parce que j'ai acquis peu à peu la conviction, au fil des livres publiés, que ça n'en valait plus la peine, que cet exercice était devenu superflu. Serait-ce aussi par orgueil ? Parce que je n'ai pas rencontré le succès escompté ? Cela n'est pas non plus à exclure. Certes, si l'on s'en rapporte à la réalité que constitue le nombre d'ouvrages que j'ai publiés (une vingtaine au total, et plus de cent cinquante articles en revues ou dans la presse), nul ne peut le nier : je suis bien devenu écrivain ! Mais suis-je pour autant devenu l'écrivain que j'avais rêvé d'être ? Je crains que mes espoirs sur ce point n'aient été déçus. A ce loupé, deux explications possibles : soit je suis insatiable, je me suis monté la tête et surestimé, alors que, en réalité, je n'étais qu'un écrivain de second ordre, sans grand talent : dès lors, raison de plus pour mettre un terme à cette activité ! Soit je suis en décalage avec une société qui ne reconnaît pas à sa juste valeur ce que je fais, et avec laquelle, il est vrai, et je le constate chaque jour par ce qu'elle porte aux nues, je suis en profond désaccord sur l'idée même qu'elle semble se faire de la

littérature : alors, pourquoi s'obstiner à lutter pour imposer quelque chose que cette époque ne veut ni accepter ni entendre ? Cette écriture, qui est centrale chez moi, à quoi j'ai tout sacrifié, qui a constitué jour après jour ma préoccupation essentielle et occupé toutes mes pensées, voilà que je constate qu'elle laisse chacun indifférent, qu'elle est périphérique, accessoire, sans effet sur le plus grand nombre et même sur les professionnels qui passent pour être les plus concernés : éditeurs, journalistes, libraires, etc.

Peut-être n'ai-je pas non plus été à la hauteur de l'enjeu et du défi que je m'étais ou qui m'avait été fixé. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui est arrivé le temps où il s'agit de prendre acte de cet état des choses. Rien ne serait plus ridicule que de persévérer dans une voie dont tout indique qu'elle se perd dans les sables de l'imperfection et les marécages de l'anonymat. J'ai tenu bon ; j'y ai cru tant que j'avais assez de force, de naïveté, d'illusions sur moi-même et d'inconscience. A présent que le temps a passé, je découvre que c'est peine perdue. Au lieu d'être un allié qui m'aurait fait progresser à *l'ancienneté* (comme le rapporte cette boutade de Julien Gracq, qui m'a aidé à persévérer un temps), et qui livre après livre m'aurait permis d'accroître le nombre de mes lecteurs et ma notoriété, le temps achève de disperser mes chances, éloigne cette échéance. Il y a des écrivains dont l'influence s'accroît et dont l'image se bonifie à mesure qu'ils publient des livres. Et d'autres qui glissent lentement vers l'oubli de leur vivant. Suis-je du nombre ? J'en connais beaucoup comme ça, dont on n'a à mesure plus entendu parler, qui ont sans qu'on s'en aperçoive disparu du paysage. Plus rien aujourd'hui ne viendra renverser la tendance qui voit le succès s'éloigner, mes chiffres de vente se rétrécir, mes manuscrits de plus en plus difficiles à faire accepter par les éditeurs, les journalistes m'ignorer, mes livres disparaître des étagères des libraires. J'ai beau « ne rien laisser paraître », continuer à faire bonne figure, ne pas donner prise à l'hydre de la dépression, j'ai de plus en plus de mal à masquer mon dépit. Aussi, prendre la décision d'arrêter d'écrire, est-ce couper court aux jérémiades, sortir la tête haute avant qu'il ne soit trop tard et, d'éditeur en éditeur, aux humiliations des refus vécus comme autant de rebuffades.

Pourquoi est-ce que j'arrête d'écrire ? D'une part, parce que la nécessité ne s'en fait plus sentir. Non seulement celle qui se manifeste à l'intérieur de moi-même, mais aussi celle qui prévaut à l'extérieur, dans ce que je ressens de l'attente même que les lecteurs pourraient avoir de mes livres. De ces lecteurs je n'ai pas su me faire aimer en leur racontant des histoires sentimentales et bêtes à pleurer. Si attente il y a eu de leur part, je ne le ressens plus comme avant. Même si ce n'est pas nouveau. D'ailleurs ai-je jamais ressenti un appel de ce genre ? Me suis-je jamais soucié de répondre à l'attente d'un quelconque lecteur ? Il est bien temps de l'avouer : je n'en ai jamais fait qu'à ma tête. Je n'épouse pas l'air du temps, je n'ai écrit que ce que j'ai voulu, sans me préoccuper en quoi que ce soit des conditions de sa réception. En réalité, il s'est creusé une forte incompatibilité entre ma conception de la littérature – du moins telle que je la mets en pratique - et ce qu'attendent les éditeurs, ce que couronnent les jurys littéraires, et ce qui fait les succès de librairie. Est-ce à dire que j'ai raison contre tous ?

Certainement pas, mais une telle différence d'appréciation ne peut aussi facilement rester sans conséquences.

Résumons l'historique de ma bibliographie pour tenter d'y voir plus clair et déceler par où et en quoi j'ai pêché : à part *La Tache aveugle*, recueil de nouvelles qui a vu le jour sans que je fasse rien, c'est-à-dire sur la proposition, aujourd'hui invraisemblable, d'un éditeur, la plupart de mes manuscrits, à quelques exceptions près, n'ont été acceptés que dans une lutte pied à pied et avec une véritable obstination de ma part. *Archéologie du zéro* pour commencer : après une acceptation de principe par le Seuil, suivie d'une incompréhensible rétractation : onze refus. Certes, trois éditeurs ont fini par se décider la même semaine : Laffont, Flammarion, Denoël. Les trois ouvrages suivants ont été publiés dans la foulée, aidés en cela de ce que j'étais entré dans la maison qui les éditait.

Lorsque Philippe Sollers a quitté Denoël pour Gallimard et que la politique éditoriale de cette maison a volé en éclats, passant pour l'un de ses protégés j'ai été licencié et ne pouvais donc décemment continuer d'y publier. J'espérais que *L'Iconoclaste* suivrait Sollers chez Gallimard. Pour des raisons de pusillanimité de sa part et pour des motifs commerciaux, le manuscrit a été refusé, ainsi qu'au Seuil et chez POL. Très vite accepté ensuite par Quai Voltaire, mais hélas édité dans des conditions catastrophiques à cause du brusque départ de Daniel Rondeau. *Malaise dans la littérature* a ensuite été refusé par Quai Voltaire par peur de vraisemblables représailles, pour être accepté chez Champ Vallon.

Démarché par Olivier Rolin, je suis enfin entré au Seuil pour la publication de *La Mémoire d'Erostrate*. Mais l'aventure est restée sans suite puisque, à la faveur de l'absence de ce dernier parti en cure de désintoxication, *Les Années mortes*, bien que contrat signé et texte déjà sur épreuves, à quelques semaines de sa publication m'a été rendu par Denis Roche comme si se déroulait en coulisses d'obscurs règlements de compte ou que persistait toujours à mon encontre une sourde malveillance. Ce titre a ensuite été à nouveau refusé chez Gallimard, puis chez Verdier, avant d'être accepté par Quai Voltaire et tiré sur épreuves, hélas juste au moment où le propriétaire mettait fin aux activités de sa maison par son suicide. Ce qui a coupé court à la publication de mon roman et interrompu celle de la revue dont j'assurais la direction.

Approché par Manuel Carcassonne, j'ai publié *Le Livre des malédictions* chez Grasset, ainsi que les trois autres qui ont suivi, dont pour finir *Les Années mortes*. Ces publications ont été entrecoupées d'un refus de cette même maison pour *Une aventure sentimentale*, récupéré par Verticales, après un refus de J.-B. Pontalis pour sa collection "L'un et l'autre", chez Gallimard. Comble d'ironie pour un psychanalyste expert en interprétation, il me demandait quelle était donc cette marquise dont je parlais, alors qu'il était évident que c'était de l'écriture qu'il s'agissait.

Fin de non-recevoir à nouveau chez Grasset pour *Aux Portes des Enfers*, jugé trop érudit et documenté, de même que chez Gallimard (l'Infini), Stock, Perrin, les Belles-Lettres, l'Arpenteur, Le Promeneur, avant que cet essai ne soit accepté par Actes Sud, ainsi que le suivant ; mais, hélas, pas le

troisième, *Si Dieu existe*, pris à la fois par Champ Vallon et Arléa, mais finalement édité *in extremis* par Olivier Bétourné chez Albin Michel, où *Le Passage du col* a également été édité, non sans quelques hésitations qui m'ont conduit à tenter des incursions adjacentes et risquées à nouveau chez Grasset et Actes Sud, mais en vain. Et *La Plage des demoiselles*, suite des *Années mortes*, est à nouveau en suspens, chez Zulma et Léo Scheer où il sera finalement publié...

Bref, le passage en revue de toutes ces tribulations indique bien que, si je suis arrivé à me tenir la tête hors de l'eau pendant ces trente années, cela n'a pas été sans angoisses, sueurs froides ni déconvenues. En bref, il a fallu s'accrocher. Il me vient alors inévitablement à l'esprit que, si j'avais été un véritable écrivain – ou, mieux encore, si mes chiffres de ventes avaient été plus conséquents –, je n'aurais pas eu à subir toutes ces vexations. En changeant continuellement de maisons d'édition, il est vrai que j'ai malgré moi dilapidé mon crédit, clairsemé mon lectorat, désarçonné les journalistes. En bref, il m'a manqué le soutien de cet éditeur qui, m'ayant découvert, aurait été seul capable d'assurer ma promotion dans la durée et en mesure d'imposer ma singularité.

Tous ces aléas ne se seraient pas non plus produits si mes chiffres de vente avaient régulièrement atteint ou dépassé les dix mille exemplaires. On aurait fait preuve à mon égard de beaucoup plus d'indulgence. Mais le récapitulatif des chiffres de vente au bout de deux ou trois livres publiés dans une même maison ne plaide guère en ma faveur et aboutit à ce qu'on a plutôt envie de se débarrasser de moi. Là, je reconnais que je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour cela. J'ai persisté à écrire des choses difficiles, parfois conceptuelles, trop exigeantes pour l'époque, qui ne jouent pas sur la corde sensible du lectorat féminin qui forme les deux tiers des acheteurs de romans et en font le succès. Les prix littéraires qui, pour médiocres et corrompus qu'ils soient d'après ce que j'en ai aperçu de loin, auraient pu me permettre d'atteindre la visibilité et la consécration qui me manquent. Mais, là encore, faute d'un éditeur qui me soit attaché, qui soit suffisamment pugnace et convaincant, ils me sont au fil des années passés sous le nez.

Maintenant il est trop tard. Le pire, c'est que j'ai eu des éditeurs, qui passent pour des experts en la matière. Or, dans ce domaine, quelle n'a pas été ma surprise de les voir jouer contre moi. Pour n'en citer qu'un, à titre d'exemple : Yves Berger, chez Grasset. Alors que *Auguste fulminant* était favori pour le prix Méditerranée, ce dernier luttait en sous-main pour faire élire Pierre Assouline à ma place, en échange d'un entretien que celui-ci lui aurait accordé pour son propre livre dans le magazine "Lire" dont Assouline était à cette époque le rédacteur en chef. Scandalisé, j'ai commis la grossièreté d'en faire état à haute voix, ce qui a ensuite durablement ruiné mon crédit chez Grasset, où *l'omerta* est la règle, et m'a empêché d'être membre du jury l'année suivante.

Ces déconvenues et ces ratés ne m'auraient pas tant affecté si j'avais conservé le soutien de lecteurs fidèles. Mais ce déclin est concomitant d'un brouillage dû au fil des années au formidable accroissement de titres publiés, au rétrécissement des pages littéraires des quotidiens, à la montée en

puissance des réseaux, à la baisse du nombre de livres achetés. Je ne me suis maintenu à flot qu'en abusant les éditeurs les moins littéraires qui, flattés de ma réputation, acceptaient de faire un bout de chemin avec moi pour redorer leur image, jusqu'au moment où ils finissaient par s'apercevoir que mes chiffres de vente étaient loin d'être à la hauteur de celle-ci.

Voilà pourquoi je prends à mon tour la terrible décision de ne pas insister. Je pense aussi avoir assez publié : treize romans, des recueils de nouvelles, des essais, etc., chez les plus grands éditeurs parisiens, une vingtaine d'ouvrages au total, finalement ce n'est pas rien. Si un miracle avait dû avoir lieu, cela serait arrivé depuis longtemps. Alors que les critères de qualité ne cessent de baisser, il est illusoire de croire que c'est maintenant que la tendance va s'inverser.

A présent seulement, je m'aperçois que le fait de prendre la décision d'arrêter d'écrire correspond à une période où les conflits amoureux s'enchaînent, où le désir sexuel perd de sa virulence. Comme si c'était nouveau - alors même que je l'ai supposé mille fois, à commencer dans *Une aventure sentimentale*, et que je l'ai marqué encore plus nettement dans *La Plage des demoiselles* -, il me vient à l'esprit que l'écriture tire en bonne part sa substance de l'envie de séduire et de l'intensité du désir amoureux qui peut en résulter.

Si je me souviens bien, je n'aurai pas passé un seul soir en pension à m'endormir seul dans mon lit sans me raconter une histoire ou à vivre en songe des aventures extravagantes. Dès cet instant, le "romanesque" était à l'œuvre. A mesure que le temps passait, et la puberté approchant, ces histoires ont vu apparaître de belles jeunes filles, sont devenues plus rocambolesques, fortement sensuelles, puis violemment érotiques. Sans doute le rapport à l'écriture s'est-il forgé nuit après nuit dans l'élaboration de ces récits où le sentiment amoureux était prévalent, au point de se confondre et de ne faire plus qu'un avec lui. Ce qui m'a conduit dans *Une aventure sentimentale* à imaginer mon rapport à l'écriture sous l'angle et l'artifice d'une véritable passion amoureuse. L'écriture y apparaît sous les traits d'une femme du monde, une sorte de marquise masquée et sublimée ; ensuite à relier ce rapport, dans *La Plage des demoiselles*, à la multiplicité des expériences érotiques, incomplètes, décevantes ou éblouissantes, qui sont celles de l'adolescence.

Le rapport à l'écriture est proche du rapport au corps d'une femme : on s'en approche, on le frôle et le caresse ; on s'y reprend à plusieurs fois, on s'excite, on croit toucher au but, on jouit, mais sans jamais véritablement en atteindre le centre, le posséder. Aussitôt, que le désir renaît tout est à recommencer. Longtemps j'ai hésité quant à savoir user et disposer du corps des femmes, à trouver le moyen de leur donner de la jouissance, de même que longtemps je n'ai su que faire de cette activité d'écrire, dont j'étais embarrassé et dont je ne trouvais pas non plus l'emploi. Aussi, quand j'affirme que j'ai pris la décision d'arrêter d'écrire, est-ce à dire que, quand le désir s'estompe, l'écriture à son tour s'éloigne, puis vient à faire défaut ? Comme si l'imaginaire, qui est le support commun aux deux relations, touchait à son point de tarissement ? Car l'imaginaire érotique, qui sous-tend le désir et en est

sans doute sa composante essentielle, est au plus près lié à l'imaginaire romanesque.

Est-ce que l'on n'écrit jamais que pour séduire ? Et le moment venant, où le besoin de séduction se fait moins fort, est-ce que la pulsion d'écrire décline aussi à proportion ? Pour chercher la vérité de ce qui m'arrive, on voit comme je ne néglige aucune piste...

En réalité, qu'est-ce que je raconte ? J'ai la présomption d'affirmer que j'ai décidé d'arrêter d'écrire ? Mais est-ce que je suis en mesure de décider par moi seul d'une chose pareille ? Est-ce que, en cette matière, j'ai prise sur quoi que ce soit ? Certes, je veux bien l'admettre : il se peut qu'un jour, par vanité ou pour me singulariser, pour me sortir du lot ou parce que j'étais comme pris au piège et que je voulais mettre un terme à ce tourment, j'aie pris la décision de devenir écrivain. Mais est-ce que, pour autant, et de la même façon, est-ce que j'ai jamais un jour pris la décision d'écrire ? Est-ce que l'écriture ne s'est pas imposée à moi, et malgré moi ? Est-ce qu'elle n'était pas là en moi dès l'origine, sans que j'aie jamais eu mon mot à dire ? Longtemps, je me suis débattu avec l'écriture sans savoir qu'en faire, comme avec une chose en trop. Ecrire était là, à l'œuvre, parasitaire, bien avant que je ne prenne la décision de replacer cette activité-là, qui ne me laissait aucun répit, au centre de ma vie. Ce qui s'appelle décider de devenir écrivain. De toute façon, je n'aurais jamais pu écrire quoi que ce soit d'autre que ce que j'ai écrit. Et, en bien comme en mal, que j'aie raté ma vie d'écrivain ou l'aie réussie, cela n'enlève rien au fait que je n'ai jamais été qu'une main qui écrit, à l'aveugle, et “comme foudroyée par un feu sans lumière”.

1^{er} décembre 2009

- Alors, qu'est-ce que tu fais en ce moment ?
- Eh bien, voilà, j'ai décidé d'arrêter d'écrire...
- Non, tu plaisantes ! En plus, tu n'es pas le premier à nous faire le coup.
- On verra. En tout cas, c'est ce que j'ai décidé. Je n'écris plus.
- Mais tu vas t'ennuyer ! Qu'est-ce que tu vas faire de tes journées ?
- Désolé, mais l'écriture n'est pas un passe temps, un dérivatif à mon ennui...
- Attends, tu as publié plein de bouquins, tu ne peux pas t'arrêter comme ça !
- Et pourquoi pas, si la nécessité ne s'en fait plus sentir. Pourquoi forcer ? Etre écrivain, ce n'est pas une position sociale, acquise une fois pour toutes, une sorte de rente à vie. Il s'agit d'un exercice précaire, sans cesse remis en question. C'est comme le vélo, on ne se tient en équilibre que tant qu'on roule. Quand on s'arrête, on tombe.
- Allez, tu ne peux pas faire ça, c'est insupportable de t'entendre dire ça.
- Mais pourquoi tricher ? Si je ne ressens plus rien, pourquoi faudrait-il à tout prix continuer ? J'ai assez publié, pendant trente ans, chez les plus grands éditeurs parisiens, ce n'est pas rien.

- C'est par vanité que tu dis ça, parce que tu n'as pas eu le succès dont tu rêvais...
- Peut-être, mais qu'est-ce que ça change ? On n'écrit jamais que pour des mauvaises raisons. C'est vrai que l'époque a du mal à m'entendre, et c'est aussi pourquoi j'arrête. Bref, d'un mot tout simple, j'en ai marre.
- Mais marre de quoi ? Chaque fois que tu sors un livre, tu as toute la presse avec toi, que des articles élogieux...
- Oh ! C'est ce qu'on croit. La réalité, c'est que j'en ai marre de me voir sans arrêt refuser mes manuscrits, de me battre avec les éditeurs, de ne faire que des ventes infimes, de ne pas être à la mode...

13 mai 2010

Il vient un temps où il faut catégoriquement refuser de penser à la mort et surtout de la nommer en tant que telle, en tant qu'entité souveraine, capricieuse, arbitraire. Car la mort, au sens strict du terme, n'est rien. Par définition, elle n'a ni réalité ni existence ; elle est simplement la fin de toute existence, le bref moment où tout s'arrête. Est-ce que l'on peut sans dommage penser à ce "rien", lui donner une figure, se représenter cette suspension de la pensée autrement que sous une silhouette de carnaval ?

Le fait même de lui donner un nom, comme je suis en train de le faire, de la définir par un substantif, c'est-à-dire de lui *donner de la substance*, et donc une réalité dans et par le langage, déjà en soi c'est trop. C'est donner de la présence à ce qui n'en a pas, à ce qui en est justement le négatif. Et c'est le fait de lui accorder ce trop de réalité, d'en faire une créature purement imaginaire, qui justement suscite la peur. Car rien ne fait plus peur que les créations de notre esprit. Il est possible et par ailleurs justifié qu'on craigne la douleur, qui peut s'étendre et durer. Mais la mort ? On n'a jamais vraiment peur que de ce qui n'existe pas. Et c'est justement le fait que l'on donne une enveloppe, que l'on accorde une réalité à cette présence vide, potentielle, qui est justement effrayant.

Est-ce qu'on donne un nom particulier à cette route qu'on est en train de suivre à pied et qu'on voit finir en cul-de-sac, qui se perd sous nos yeux dans les broussailles et sous la terre ? Non, la route s'arrête là, à cet endroit, un point c'est tout. On ne cherche pas à donner un nom à cet au-delà de la route, à son prolongement virtuel, puisqu'il n'existe pas. C'est quand on prolonge en esprit la vie par la mort, enfer ou paradis qu'importe, comme si c'était là un état second, autre, dégradé, purement fantasmagorique de la vie, qu'on donne de la réalité à ce fantôme, et qu'on se fait peur soi-même. Donner un nom, et donc une réalité autonome à ce qui succède à l'extinction du souffle, au simple délitement des éléments organiques qui nous constituent, c'est lui donner une importance démesurée. Toutes ces notions de vie après la mort, de voyage de l'âme, de lumière vive, de transmigration, de récompense ou de châtement sont des fables par lesquelles on cherche à se rassurer de l'arrêt définitif de tout. Dans cette certitude implicite que tout est fini, elles introduisent une alternative au néant, une possibilité de survie qui n'a

pas lieu d'être, un coefficient d'incertitude qui déstabilise.

Le souffle s'arrête, le cœur ne bat plus, la pensée s'annule, l'émotion n'a plus cours, les sentiments deviennent sans objet, la conscience se dissout, le cadavre fait retour à l'état de matière, l'être se délite, disparaît de ce qui n'est plus que son apparence, qui ne va pas tarder à se dégrader, de ce qui fut l'écorce, l'enveloppe de son activité. Celui qu'on aimait n'est plus : on pleure sur ce qu'il fut, sur son existence passée, au pire sur nous-même, sur celui que nous-même avons perdu, sur l'amour et l'attention que nous avons manqué de lui donner de son vivant, et sur ce que nous avons omis de lui dire, mais pas sur ce qu'il est devenu, lui. Ce qui est difficile à accepter, c'est que ce qui était actif est devenu passif, inerte, sans vie.

Les adjectifs *mort* ou *mortel* peuvent être employés, car ils qualifient l'état de quelque chose d'autre, qui a existé ou qui menace de ne plus l'être. On peut aussi user du verbe *mourir* qui définit une action, même passive, un passage, une transformation qui est prise en charge par l'agonie. Mais dire "*la mort*", c'est conférer une personnification avec des attributs anthropocentriques et par conséquent outrés, caricaturaux, parfois dérisoires jusqu'au ridicule et au mauvais goût, à quelque chose qui n'a ni réalité ni existence. C'est d'ailleurs ce qui fait que l'art funéraire est souvent kitsch. Quand, par exemple, on se représente la mort sous la forme d'un squelette, avec une capuche sur la tête, et tenant une faux à la main, alors on se fait peur. On en rajoute à l'épreuve déjà difficile de disparaître à soi-même. Du coup, on se sent guetté par quelque chose de menaçant, d'autonome, de pervers, qui rôde, qui éventuellement châtie. On donne une autonomie à ce qui n'est que la dispersion des constituants de l'être vivant, l'arrêt du principe unificateur qui maintient tous ces éléments assemblés en état de fonctionnement.

14 mai 2010

De la difficulté réelle à présent d'arrêter d'écrire alors que jusqu'ici je n'avais fait que jouer avec cette éventualité, l'avait presque considérée comme un élément de fiction. Est-ce que quelque chose est définitivement cassé ? Je suis mal.

17 mai 2010

Je pense à faire un livre sur l'incompréhensible, sur tout ce que l'on ne comprend pas et qui est pourtant mis en mots et donc par là énoncé pour être compris, sur ce qui à son articulation n'éveille ni intelligence ni représentation, qui échappe donc à "l'entendement" (ce que l'on ne comprend pas est ce que l'on n'*entend* pas). A ne pas confondre avec ce qui est simplement ennuyeux.

Titre de ce livre : *L'Incompréhensible*.

Brèves séquences où je mettrais en scène tous les instants où j'ai été en présence d'un discours auquel je ne comprenais rien, qu'il soit oral ou écrit : la messe en latin où je trompe mon ennui en

m'efforçant de déceler la logique grammaticale qui préside à l'articulation des formules toutes faites que nous ânonnions sans les comprendre ; les propos codés des parents sur la sexualité dont on ne possède pas la clé ; quand j'ai sauté une classe à Noël, passant de la 9^e à la 8^e où je ne comprenais plus rien à ce qui se disait ; un cours de mathématiques en passant d'un collège à l'autre ; mon séjour à New York où je passe mon temps devant la télévision à regarder de vieux films en noir et blanc pour essayer de savoir ce qui se raconte ; Pierre revenant du séminaire de Lacan et me donnant rendez-vous au café du rond-point du Luxembourg ; dans le fond de l'autocar qui transporte la fanfare, un condisciple racontant ses exploits amoureux fantasmés avec une femme mariée, éveillant des représentations sexuelles impossibles à visualiser clairement pour qui n'en a pas *pénétré* le sens ; à la fac certains cours d'esthétique ou de grec pour "faux débutants" où les étudiants conversent avec aisance sur des sujets auxquels je ne comprends goutte ; les commissions mixtes paritaires intergouvernementales où s'organisent les échanges culturels d'un pays à l'autre, *Thomas l'obscur* de Maurice Blanchot ; Mallarmé c'est différent, car la poésie implique une plasticité qui fait que la compréhension n'est plus au centre de l'expression ; le fait que j'aie choisi de vivre dans un pays dont pour moitié je ne comprends pas la langue ; certains livres de philosophie, dont je tairai le nom car ce qui est incompréhensible à un moment donné ne l'est plus à un autre, ou dont la compréhension se fait par éclairs, comme si l'on avançait dans une forêt de ronces qui s'ouvrirait brusquement sur une clairière avant de se refermer à nouveau, etc.

Je suis à la fois fasciné et tétanisé par ce qui échappe à ma compréhension, saisi d'une terreur comme de celle qu'on éprouve dans certains cauchemars quand le fil de ce que vous vivez tout à coup vous échappe.

24 juillet

Qui dira que l'écriture n'est pas une aventure ? Et tout l'intérêt qu'il y a à laisser mûrir.

Sous ses dehors pasticheurs et désinvoltes à la mode de *Paludes*, *D'écrire j'arrête* reste l'expression d'une véritable crise par rapport à l'écriture. Il traduit une inappétence soudaine, une lassitude, le désir de mettre un point final à un processus qui, après tant d'années, semblait toucher à sa fin, être en voie d'extinction.

L'avant dernier chapitre, intitulé "Retour de France", néanmoins me laissait un peu dubitatif. Surtout en ce qui concerne l'allusion à Eleuthéria, rêve authentique qui, comme je le décris, avait fait surgir ce mot dans mon sommeil, jamais rencontré auparavant, que je découvris être l'évocation d'une vague déesse de la liberté et le titre énigmatique d'une pièce de Beckett. Je le pris comme une simple allusion, l'écriture étant désormais à l'arrêt, au retour de je ne sais quelle liberté illusoire et retrouvée. Mais, de cette fin de chapitre, je n'étais pas très heureux.

Jusqu'à hier matin où, une lecture, ou plutôt un feuilletage de livre au hasard, comme il arrive qu'on en fasse, appuyé de l'épaule à ma bibliothèque, me relance soudainement sur la piste en me mettant sous les yeux le nom de la déesse Ilithyie, de même étymologie qu'Eleuthéria, déesse grecque non pas seulement de la liberté mais de la **délivrance**, qui à la fois provoque les douleurs et assiste les femmes en travail. Du coup, c'est le titre même de la pièce de Beckett qui s'éclaire d'un jour nouveau, et je crois inaperçu jusqu'ici. C'est l'invocation à l'impossible accouchement, en termes platoniciens, non plus seulement des corps, mais aussi des esprits, et ici singulièrement des œuvres. Dans les douleurs en effet, et l'épuisement, comme Beckett a su si cruellement rendre compte et comme il a eu, dès cette première pièce, la prémonition.

Du coup, mon propre rêve d'Eleuthéria a pris un sens nouveau : *D'écrire j'arrête* ne s'inscrit plus seulement dans un processus mortifère d'abandon et d'enfermement, mais laisserait entrevoir une rédemption, une délivrance, d'autres possibles. Ce livre prend du même coup un poids et un sens inattendu.

29 juillet

J'aime, je ne me lasse pas de ce que je ne comprends pas. Et je l'aime justement parce que ma pensée butte là-dessus, parce que ça fait obstacle. C'est plus fort que moi. Je suis fasciné par ce qui m'échappe, par ce qui se refuse à mon entendement. Quand d'autres se détournent ou se moquent, moi je reste. Je prends la défense de celui qui s'exprime dans cet idiome étrange. Est-ce que je veux par là me démarquer de la masse du vulgaire qui s'offusque de ce qu'on ne descende pas jusqu'à elle, faire preuve de ma supériorité, ne pas m'avouer vaincu. Quitte moi-même à rester sans voix, à risquer de paraître ridicule si on me demandait de rendre compte de ce qui se dit, et à perdre mon temps. Je n'admets pas de ne pas parvenir à accéder au fond de la pensée de celui qui est là, en face de moi, qui est comme moi, et qui manie les concepts dans un langage commun, à la grammaire correcte, fait de mots que, pris un à un, je comprends pourtant parfaitement.

Est-ce que cette fascination est sexuelle, remonte à une époque où, pour en parler, les parents entre eux usaient d'un langage dont, enfant, j'étais hors d'état de comprendre le b a ba, dont je n'ai pas les codes. Quelque chose se dit hors de moi, à côté de moi, que j'écoute pourtant avec attention, dont j'essaie de mettre en rapport les sons les uns avec les autres pour en dégager un sens, et je demeure extérieur, étranger, rejeté hors de la sphère de cette complicité. Résurgence de ce fameux sentiment d'abandon, d'exclusion auquel je ne puis me résoudre : on ne veut pas que je comprenne, et je refuse d'en prendre mon parti.

Cet état de chose aurait dû me conduire à exceller dans l'apprentissage des langues étrangères, dans l'étude de la théologie, des mathématiques ou des ouvrages les plus hermétiques de la philosophie. Or, pas du tout. Cette fascination en même temps me paralyse, anéantit mes

facultés, me fait tourner en rond à l'intérieur de moi-même. Elle me conforte dans la position de l'idiot, qui reste là, béat, sans rien comprendre à ce qui se dit, et qui s'en contente, qui bave et sourit. A la lettre, je ne *saisis* pas, c'est-à-dire que je n'arrive pas à attraper, à mettre la main sur le sens qui s'enfuit au loin. Mon geste, mon intelligence se referme sur le vide. Tout à coup, ma pensée tourne à vide, et d'autant plus vite qu'elle ne capte rien, qu'elle n'embraye sur rien.

A l'inverse, tout ce qui est trop facile à comprendre, les livres dont on suppose la fin avant d'avoir commencé, la langue qui coule comme une eau tiède et une intrigue trop prévisible, me dégoûtent.

9 août

Si je fais un livre sur ce que je ne comprends pas, sur ce qui est incompréhensible, c'est bien peut-être en filigrane pour poser la question de cet attachement à la littérature, dont je ne comprends ni l'origine, ni la raison d'être et la finalité. Car c'est bien cela l'énigme finale, celle qui contient toutes les autres : pourquoi elle a surgi, et pourquoi elle est partie.

20 octobre

Combien faut-il être vaniteux pour croire qu'il existe une puissance, qu'on qualifie de divine, qui a créé l'univers, avec ses milliards de galaxies, ses trous noirs, ses températures et ses déflagrations insensées, et qui puisse se préoccuper de ces minces particules éphémères qu'on appelle des hommes, s'intéresser à leurs états d'âme, à leurs espoirs chimériques et, qui plus est, intervenir en leur faveur.

Et même en admettant qu'il existe, qu'est-ce qui a pris à cet être tout-puissant, qui résidait depuis toute éternité dans sa perfection, non seulement de créer l'univers, mais une planète Terre dont l'histoire n'est qu'un immense cortège de cataclysmes qui ont failli en faire disparaître toute vie, de catastrophes, de guerres sans fin, d'autant d'horreurs et d'injustices.

Ce qui dépasse mon entendement, ce n'est pas tant de m'essayer à concevoir l'existence prise en elle-même, d'un Dieu infini et éternel – sans parler de ses succédanés imagés et invraisemblables (un dieu à tête d'éléphant, un Yahvé qui donne ses commandements du haut d'une montagne et aide “son” peuple à exterminer les populations alentours, un être en trois personnes distinctes et consubstantielles, dont l'un est né d'une vierge, un prophète illettré qui écrit sous la dictée et monte à cheval au paradis) - mais qu'autant de gens censés être intelligents puissent croire, toutes religions confondues, à une pareille énormité et, à partir de textes qu'on sait avoir été inventés par leurs semblables, se mettre à disserter à n'en plus finir sur leurs obscurités, leurs possibles interprétations, leur soi-disant sagesse.

Il existe donc bien une faille béante dans l'intelligence de l'être humain par où toute cohérence, tout sens commun, toute rationalité s'engouffrent et s'anéantissent en pure perte, sans espoir de retour, au point même d'aller jusqu'à le pousser à persécuter et à exterminer ses semblables pour peu qu'ils ne partagent pas son avis sur cette question.

La vraie difficulté, c'est d'accepter que la mince conscience de soi-même à laquelle nous sommes si difficilement parvenus accepte de s'abolir en retournant au néant. Mais est-ce une raison pour greffer sur cette crainte réelle des fantasmagories censées y répondre ?

25 octobre

N'est-il pas dans la fonction et la logique de la littérature de remonter aux origines ? J'ai tenté de remonter à l'origine de l'écriture en moi par de nombreux textes, aux origines de l'écriture dans l'histoire de l'humanité. Pourquoi ne pas tenter de remonter aux origines de l'origine, à ce qui ne peut être pensé, aux origines de la création de l'univers ?

4 novembre

Avec cette réflexion sur la création de l'univers, et surtout sur cette chose étrange et sans réalité qu'est le néant dont j'essaie de définir les propriétés, mon travail ressemble plutôt à une sorte de suicide littéraire. D'abord, c'est tout ce que notre époque déteste. Ensuite, comment incarner ceci dans quelque chose qui soit simplement lisible ? C'est comme déclencher la bombe atomique pour écraser une mouche. J'adore me mettre dans ces sortes d'impasses dont ensuite je peste de devoir payer le prix. Il faut toujours que je me singularise, que je fasse le malin.

13 décembre

Au vrai, rien ne me parle. Après deux interventions publiques sur *D'écrire j'arrête*, je suis au pied du mur. Je ne sens rien, suis comme anesthésié, les forces me manquent et les mots sont sans poids, sans relief. Je pourrais écrire aussi bien ceci que cela. Quelle différence ? J'ai bien joué avec le feu, je me suis laissé prendre au piège de la fiction dans *Le Passage du col*, laquelle m'a pris au mot et s'est refermée sur moi, voilà que je m'en mords les doigts.

12 janvier

Le Retour des choses. Comme un titre de roman qui traiterait du constat suivant : il y a dans la vie des actes dont l'accomplissement est resté pour une raison mystérieuse inachevé, et cet inaccomplissement est planté comme une écharde dans la chair du souvenir : une fille que l'on croyait aimer et qu'on n'a pas osé embrasser alors même qu'elle s'offrait, un avantage ou une vengeance qui était à sa portée, qu'on a pas eu assez de ressort ou de courage pour la pousser

jusqu'à son terme, par timidité, ou lâcheté, ou exigence idiote, et dont, au bout duquel, depuis toutes ces années, on a regretté de n'être pas allé.

Et puis, dix ou vingt ans plus tard, voilà qu'on se retrouve nez à nez avec l'une ou l'autre personne en question, dont on s'était juré, si c'était à refaire, que ça ne se passerait pas comme ça, et donc, par là même, tout à coup face à ce que l'on s'était promis d'accomplir si jamais l'occasion se représentait. Et pourtant, lorsque l'occasion ou la personne se présente à nouveau et que l'on pourrait enfin régler les comptes ou mettre les choses au point, ce désir laissé sur sa faim, ou cette rancœur à la longue accumulée tombent d'eux-mêmes, soit parce qu'on comprend soudain qu'on avait embelli la chose en rêve et alors la raison pour laquelle on n'était pas alors passé à l'acte devient soudain évidente, soit parce que les représailles envers celui dont on s'était promis de tirer vengeance avec le temps sont devenues dérisoires.

Et c'est quand les choses font retour pour vous narguer et dire : alors, vas-y si tu l'oses, qu'à ce moment on se détourne, et qu'à nouveau on laisse passer l'occasion, comme si la première réaction, malgré les regrets ou les remords que l'on conservait à son sujet, avait finalement été la bonne. A l'instant, on comprend qu'on avait entre-temps embelli les choses par le rêve, idéalisé la personne qui, à la faveur de l'absence, avait comblé ses lacunes à l'aune de nos propres manques, qu'on avait donc eu raison sur le coup de ne pas donner suite, soit parce que la fille ne correspondait pas aux espérances qu'on avait mises en elle, que quelque chose vous agaçait en elle au point qu'on devinait par avance que ça ne collerait pas, soit parce cette vengeance avait quelque chose de dérisoire.

7 février

Quelque chose d'insurmontable, une impuissance, un manque d'envie pèse sur l'acte d'écrire, comme si je n'avais plus l'énergie, plus la force. C'est la table de travail qui, au moment de m'asseoir, littéralement me repousse. C'est presque une douleur physique qui me prend en travers de la poitrine quand je m'installe devant l'ordinateur.

10 février

On crée des histoires par la littérature et ensuite le désir mimétique, selon René Girard, nous pousse à les vivre et à les incarner dans la réalité. Comme je l'ai vécu mimétiquement dans *Auguste fulminant* en reproduisant l'histoire d'Enée, mais en rachetant sa lâcheté passée, laquelle fit que Didon se jeta sur le bûcher, j'ai authentifié dans la réalité les conséquences de la fiction poussées à bout dans *Le Passage du col*, et ai été pris au mot de ce que écrire était logiquement devenu impossible, puisque telle la chose s'était ainsi formulée dans ce roman.

14 février

Ce qui m'étonne, c'est que des gens comme Gérard Haddad qui, par la psychanalyse, ont accompli un terrible effort de lucidité sur soi-même, et donc une sorte de libération, sortent de là pour tomber sur cette autre forme d'aveuglement qui est la religion, et qui passent ensuite leur temps à commenter des textes, auxquels on attribue un pouvoir presque magique en vertu d'on ne sait quelle origine divine, alors que ces textes ne sont que l'œuvre des hommes, et que par leur statut à part il donne lieu à une sorte d'exégèse littéraire infinie.

Même si l'objet de la croyance est irréel, imaginaire et faux, il n'en reste pas moins que la croyance, elle, est *vraie*. Ce n'est donc pas son objet qui est important car il est interchangeable, c'est son mécanisme, ce qui y pousse au fond. D'ailleurs, seule la croyance est vraie, et suffisamment douée de puissance qu'elle finit par rendre véritable, idéal, incorruptible son objet. La seule vérité de la religion réside dans la force du mécanisme de la croyance, qui s'enracine dans un besoin qu'on ne peut contenir ni réduire.

15 février

On n'écrit que pour soi, par vanité ; d'ailleurs, la vanité n'est que la version bourgeoise de l'orgueil. Quand l'orgueil, c'est l'affichage de soi-même et des valeurs qu'on veut représenter, mais dans la gratuité, le panache, le don de soi, et jusqu'à la mort si besoin est. La vanité, c'est la même chose, mais en gagne-petit, en échange d'un retour sur investissement.

On parle d'un désir d'écrire, alors qu'il ne s'agit tout au plus que d'un désir de se faire valoir, de parader, de faire l'intéressant. Et, soudain, on s'aperçoit qu'on n'a plus rien à prouver, que tout ceci n'était qu'illusion. On a cru qu'on avait besoin de raconter des histoires ; et si l'on se racontait en effet des histoires, ce n'était que sur soi-même. On voulait apparaître plus beau qu'on est. Etre écrivain, c'est tenter de vivre une fiction comme une autre, mais avec cette fois si possible toucher les dividendes de l'effet que ça donne dans la réalité : un statut prestigieux, des articles de presse, des voyages, la considération du public, tout ce qui permet de se rengorger.

On croit qu'on écrit pour des motifs nobles : la beauté, l'art, le chef-d'œuvre, la gloire immatérielle... Arrêter d'écrire, c'est mettre un terme à cette hallucination, c'est se rendre compte qu'on écrit le plus souvent pour des motifs inavouables : échapper à l'ennui, séduire des femmes, avoir la gloire et l'argent. C'est comme une histoire d'amour qui s'interrompt : tout à coup, on s'aperçoit que l'on n'aime plus. La personne qu'on avait enrobée de toutes les qualités se retrouve pour ce qu'elle est. Ce qu'éprouve Swann dans *La Recherche*, lorsqu'il se rend compte qu'il était tombé amoureux d'une cocotte. L'écriture de même n'est plus cette belle énigmatique, qu'on avait poursuivie de ses ardeurs pour la séduire et la faire sienne. Elle apparaît pour ce qu'elle est : une putain, qui se donne au premier venu ; une façon de se faire illusion, de s'abuser soi-même.

Certains diront que c'est du ressentiment, du dépit : René Girard dit bien que le ressentiment est la conséquence logique de la vanité déçue.

Le temps est désormais venu de brûler ce qu'on a adoré, de jeter à bas les idoles.

24 mai 2011

La tyrannie brûle les livres, la démocratie les noie.

J'aime à manquer. Ou à m'imaginer que je manque. Même s'il se peut que je me fasse des illusions sur l'importance que ça peut avoir. Se décider à manquer, c'est faire preuve d'une vanité bien supérieure à celle de publier. S'imposer par sa présence, c'est dans l'ordre logique des choses. Quoi de plus banal. S'imposer par son absence, c'est un pari d'une autre espèce. Une pirouette sur le fil. Se faire une place en creux par son silence. Comme le zéro troue par sa présence vide la massivité étouffante des nombres infinis. Et, par là même, se rend indispensable. Laisser le vide se creuser en soi. Pour mieux faire résonner l'absence autour de soi. Et ce que cette obsession pour la littérature avait de déraisonnable. Se dérober. Eviter de faire masse, d'embouteiller les canaux, de se payer de mots, d'en rajouter toujours. Se féliciter d'avoir disparu. De ne plus donner signe de vie. En fait, je me désaccoutume peu à peu de cette drogue qui consiste à se hausser du col par le moyen de la littérature, de se sortir du lot, de se rassurer sur son statut exceptionnel. Dans *La Plage de Demoiselles* d'ailleurs, j'explicite ce désir de devenir écrivain par l'accès à la possibilité de vivre une aventure hors du commun, plus encore à l'aventure suprême de devenir écrivain, c'est-à-dire celui qui est le maître et l'auteur de toutes les aventures possibles. Largement de quoi s'étourdir, de se faire tourner la tête.

S'abstraire. S'extirper du réseau des alliances et des complicités. En tirer gloire, mais secrètement. Comme résonne longtemps encore dans le silence des couloirs la porte qu'on a fait claquer derrière soi. Comme une fin de non-recevoir. D'écrire j'arrête. Qui peut bien y trouver à redire ? Fausses et complaisantes indignations. Soulagements. Un écrivain de moins ! Davantage de place pour les autres. Un espace sur lequel on comptait pour respirer et qui, de toute façon, se réduit toujours plus, inexorablement. Or, ce qui aurait pu se muer en souffrance devient sérénité. Plus rien à prouver. Se rayer soi-même du registre des inscriptions et belles-lettres. De ma part, personne ne peut plus s'attendre à rien. Jusqu'à ce qu'on m'oublie.

Arrêter d'écrire, comme une mort en modèle réduit. J'ai déjà dit que c'était comme une mort symbolique. Mais avec, en prime, la conscience d'avoir touché du doigt le néant. Mourir, c'est bien joli ; mais ça a l'inconvénient qu'on n'est plus là pour jouir de sa propre disparition. Tandis qu'arrêter d'écrire, c'est s'absenter de l'horizon. Se retirer du paysage. Tirer un trait sur soi-même. Tout en savourant le non-événement que suscite sa propre disparition. Sans oublier de continuer à observer ce qui se passe. Comme du haut des cieux. Dans l'indifférence et le

détachement. C'est voir par la vitre de son cercueil à la verticale défiler les frondaisons. A part une ou deux nécrologies, sous forme d'articles attristés ou indignés, de tardifs et fugaces regrets. Et puis après, plus rien.

Out ? Ouf !

Certes, ne plus écrire fait mal. Mais soulage aussi. Une continence voulue et assumée dans le cadre de la logorrhée généralisée des médias qui parlent pour ne rien dire. Rompre pour de bon. Comme une sorte de vengeance sans destinataire ni objet. Sans violence ni ressentiment. Se mettre hors jeu par défaut. Se peser à l'aune de ce que la société pensait que vous valiez. A savoir pas grand'chose. Tout ce que vous aviez d'illusions sur vous-même s'en est allé. Pousser jusqu'en ses plus extrêmes conclusions la parabole de l'évitement. Pratiquer avec subtilité l'art de l'esquive. Comme dans certains arts martiaux, se dérober juste au bon moment pour mieux utiliser la force brouillonne de l'adversaire. Sans même en retour en profiter pour assurer sa prise ou lui tordre le bras. Le laisser s'étaler. Comme une merde.

L'irréalisme de la frappe sur ordinateur m'a rattrapé. Par contagion, je me suis déréalisé moi-même. Ne suis plus qu'un reflet sur un écran. Mon être d'écrivain a perdu sa matérialité. Et l'écriture sa substance. A force d'économiser du papier, je me suis démonétisé. Suis devenu virtuel. Un écrivain en puissance. Et désormais impuissant. Sans ressource, sans plus de prise sur rien. Indifférent. Aux autres et à soi-même. Le disque dur est l'enfer blanc et translucide des écrivains. Mémoire vive, mémoire morte, entre Mnémosyne et Léthé on ne sait plus quelle voie choisir. Stockage infini des données, où l'on ne retrouve plus rien. Erreur système. Copier / coller, en apparence rien de plus simple.

25 mai 2011

Je me demande si le fait d'écrire ne s'était pas substitué, sans que je m'en aperçoive, au sentiment religieux. *Religare* : une façon de se sentir *relié*, à la fois à une pratique mystérieuse et à une discipline, d'appartenir à une communauté à la fois d'écrivains et de lecteurs, et avec eux de communier dans un même idéal. D'ailleurs le concept de littérature, avec sa sacralisation, n'apparaît que tardivement, à mesure que se desserre l'étreinte religieuse classique ; elle vient en substitution de ce déclin, comme pour apporter une foi nouvelle. Elle a même ses martyrs : Balzac, Nerval, Rimbaud, Maupassant, ses flagellants : Flaubert, ses mystiques : Proust, tout l'éventail des comportements et des exemples qu'on trouve dans la religion.

Avec une tendance à la personnification d'un objet abstrait, irréel, sans contours, qui est à la fois le moyen et le but, sur le modèle de la relation amoureuse, de la fusion inaccessible dans et par le style, de communiquer avec cette entité absolue et presque infinie, qui traverse toutes les générations et dans laquelle on voudrait se fondre, qui porte le nom de "littérature", tout en

entretenant l'espoir chimérique et désespéré d'en être. Avec ce que cela engendre de vanité, d'élévation soudaine et miraculeuse de son statut social, de surestimation de soi, de mélange de confidentialité et d'exposition publique. A intervalles réguliers, on sort de sa retraite pour s'exposer à la lumière, se donner en pâture à la curiosité du public, se faire louer et adorer avant de retourner à l'obscurité et à la solitude comme une prière. L'autel est la feuille de papier, l'éditeur le grand prêtre, et le journaliste le sermonneur. L'écriture est la prière, et la littérature la divinité. L'une est la Fille, l'autre est la Mère. Mais celles-ci sont l'une à l'autre consubstantielles, comme sont consubstantiels le Père et le Fils. Si l'une engendre l'autre, elle ne la précède pas pour autant : on dit qu'elles sont coéternelles.

Or, aujourd'hui, je me retrouverai plutôt dans la position de celui qui a perdu la foi. Du fidèle qui ne croit plus en Dieu. La croyance à cette finalité, l'adhésion à cette pratique se sont décollées de moi comme une peau morte. Je me retrouve nu, dépouillé de toute espérance, sans plus aucun espoir de consolation, d'intimité avec quelque chose de supérieur et d'englobant, mais qui échappe et se réfugie dans sa perfection et donc son inaccessibilité. Je me suis soustrait à la communauté des élus potentiels. Ce qui induit un grand sentiment de solitude et d'abandon, de *dés-affection*.

Je m'aperçois que j'étais donc dans un état de sujétion vis-à-vis de l'écriture. Comme un idolâtre. Un prêtre fanatique. Un zélote. En arrêtant d'écrire, j'ai tout à coup entamé une cure de désintoxication douloureuse, pleine de questions et d'austérité. Renouerais-je un jour avec cette pratique, sous une forme plus détachée, ou cette pratique ne peut-elle être jamais vécue que dans cet investissement absolu de l'être tout entier ?

Peut-être la mort de cette croyance en la toute-puissance de l'écriture, l'abnégation que supposait cette pratique, cette austérité, cette *morale* même qu'elle induisait me rendent-elles mieux apte à démonter les mécanismes insidieux et pervers de la croyance, à traiter de l'absence radicale de Dieu. Peut-être fallait-il en passer par là pour pouvoir aborder le sujet, devenir fondamentalement incroyant moi-même pour traiter du thème de l'incroyance... Comme l'ange déchu, qui n'a pas accepté de renoncer à son amour absolu pour Dieu, me voici entré en conflit ouvert avec lui. Comme Iblis, j'ai préféré ma damnation, mon exclusion volontaire du monde des écrivains plutôt que d'en rabattre sur la conception idéale que je m'en faisais.

Je suis venu dénoncer auprès des écrivains, et par l'écriture même, l'aliénation où ils s'entretiennent, mettre un terme à cette illusion, renverser l'idole à la fois adorée, superflue et si nécessaire.

30 mai

Je suis plongé dans la vacuité. Je fais l'expérience amère de la vacuité. J'explore autant que je subis la façon dont un écrivain tire les conséquences, dans son quotidien, de sa décision d'arrêter d'écrire. A laquelle, tant bien que mal, il s'efforce de se tenir. J'assume dans ma chair mon actuel dégoût pour ce qui auparavant était ma passion. Je m'étonne moi-même de ne plus rien sentir de l'épaisseur des phrases qui me venaient auparavant, comme un ressort qui se serait distendu. En mal d'inspiration ? Peut-être ma décision a-t-elle été prise pour prévenir cette panne, pour en conjurer ou en détourner les effets. J'essaie de faire bonne figure quand je suis complètement délabré à l'intérieur. Je suis comme un vieux grenier, plein de choses mortes, de toiles d'araignée, d'objets abandonnés ou cassés, dont on n'a pas le courage de se séparer mais dont n'a pas non plus l'usage. La seule chose qui me fait tenir, c'est la possibilité prochaine d'acheter un bateau, sur lequel je pourrai donner libre cours à ma misanthropie. Rêve chimérique d'une autarcie vagabonde et instable.

31 mai

J'avais pris la décision d'arrêter d'écrire parce que la charge du livre à venir se révélait trop importante. Sa masse, telle qu'elle se profilait à l'horizon, par avance m'étouffait ; elle imposait une halte, un temps d'arrêt. Ne serait-ce que pour récupérer mes forces, et contenir la stupeur que la tâche qui m'attendait engendrait. En même temps, ne sachant pas par quel bout le prendre, il ne fallait pas que je me précipite.

2 juin

Je n'en finis pas de tirer les conséquences du fait d'avoir arrêté d'écrire. Cela semble une source presque inépuisable de réflexions, comme s'il y avait quelque chose qui refusait de se laisser réduire. Vivante contradiction puisque c'est par l'écriture que j'essaie d'y voir plus clair et d'en conjurer les effets.

L'écriture et la publication ne m'apportent plus de satisfaction en rapport avec l'effort fourni. Ce dont devraient se rendre compte bien d'autres écrivains qui publient encore, obtiennent péniblement un ou deux articles : quel retour dérisoire à tant d'investissement et à tant d'espérance dissimulée. N'y a-t-il pas vraiment de quoi sombrer dans l'amertume et le dépit ? N'est-ce pas l'image même de la religion que de ne pas être payé en retour pour ses sacrifices et ses prières ? Dieu comme l'écriture ne répondent pas aux supplications qu'on leur adresse. C'est l'apprentissage de la déception qui justement, dans sa souffrance même, est libérateur.

3 juin

Comme je ne me crois plus écrivain, je n'arrive plus à écrire, à entrer dans cette sorte d'aveuglement de soi-même qui porte à se prendre au sérieux, aveuglement qui est au fondement de l'attitude de l'écrivain. Je ne suis plus dans ce déni de la réalité qui pousse à tout investir dans cette chose impalpable que sont les mots, porteurs d'un imaginaire capable de suppléer à tout, de prendre le pas sur la réalité. Je ne retrouve plus le grain de la première phrase qui, par sa singularité, entraîne tout le reste. J'ai comme un poids sur la poitrine qui m'empêche de poursuivre, d'aller au-delà de deux ou trois lignes. L'écriture ne me *porte* plus comme l'eau porte le nageur.

4 juin

Le petit plongeur de Paestum... Lui, plonge avec allégresse, la tête la première, sans se poser d'autre question.

5 juin

Des fois je me demande si *D'écrire j'arrête* ne serait pas prémonitoire d'une défaillance généralisée, et en quelque sorte d'une catastrophe à plus vaste échelle.

14 juin

L'humanité, depuis le fond des âges, manifeste un besoin viscéral de fictions. La fiction apaise son angoisse, est comme un bandage sur la plaie de questions laissées sans réponses. Elle colmate les brèches qui s'ouvrent sur le vide, répond par des images à la fois simples et merveilleuses à des interrogations vertigineuses et complexes. Plus le problème qui se pose à elle est incompréhensible et dépasse son entendement, et plus la réponse est simpliste, colorée, vivante, suggestive, comme pour faire pièce à ce qui est déchiré dans la compréhension de ce qui l'entoure. La fiction ravaude les trous laissés dans le réel.

La première de ces fictions est le mythe, bientôt rejoint et relayé par le système plus structuré de la religion avec ses conséquences sociales. Le mythe comme les religions et leurs corollaires rituels sont des réservoirs inépuisables de fictions qui n'osent pas dire leur nom. Ensuite, vient le clerc, le prêtre, le Père de l'église, qui a du temps pour méditer et se lancer dans des échafaudages théoriques, ou plutôt théologiques, destinés à rendre cohérents, rationnels, acceptables par le bon sens commun, ce qui n'était qu'imaginaires, rêves éveillés, fantasmagories. Plus ces fictions sont tordues, plus le théologien va rivaliser d'ingéniosité théorique pour leur donner un fondement qui ait une crédibilité, quitte à rendre l'édifice conceptuel encore plus abscons que son point de départ imagé. La consubstantialité du Père et du Fils, le dieu en trois

personnes est à force de sophistication rhétorique le défaut de la cuirasse, la faille avérée par où se donne à voir la supercherie.

Les Grecs avaient inventé des mythes auxquels, selon la formule fameuse, on se demande toujours s'ils y croyaient. Leur quotidien et leur poésie étaient imprégnés de ces récits fabuleux et cruels qui exprimaient pour une large part l'inconscient et les barbaries de l'époque. Ces récits souvent surréalistes avant la lettre étaient une bonne façon de rejeter dans les cordes une religiosité dont les excès pouvaient conduire au fanatisme. J'aime l'enquête menée par les écrivains tardifs comme Plutarque ou Strabon pour aller vérifier si les portes des Enfers étaient encore ouvertes, à savoir s'il y avait encore un accès possible au mythe.

15 juin

L'incroyable hasard des lectures qui, fortuitement, fait de celle de *Paludes* naître *D'écrire j'arrête*, et de la *Prière sur l'Acropole* un autre texte qui n'a pas encore dit son nom. Et si plus loin je remonte : *En cheminant avec Hérodote* et *La Couronne et la lyre* pour *Archéologie du zéro*, le guide Jouanne sur Istanbul pour *L'Iconoclaste*, etc.

16 juin

En vain, il avait cherché un pays qui fût semblable au sien, mais qui fût aussi différent : il aurait été trop simple d'aimer là d'où on était. Il s'était fatigué de longues traversées en autocar ou en train, avait cru un temps trouver cet endroit dans l'austérité des déserts de la Mauritanie ou de la Perse, ou par exemple chez les Arabes. Mais le fanatisme larvé qui les habitait et la claustration où ceux-ci tenaient leurs femmes le rebutèrent. Il poussa ensuite jusqu'en Inde, où les dieux déhanchés sont comme des marionnettes colorées, à trompe d'éléphant ; il chercha en vain les dieux de l'ancien Bénin chez des peuples devenus tout bêtement protestants ; il arpenta les hauts plateaux du Tibet, incrédule devant les prouesses réputées extraordinaires de cette mystique athée fondée sur des légendes et des on-dit, et dont il ne fut jamais le témoin direct ; il chercha du regard sur l'horizon la Croix du Sud qu'il aperçut sur la rive opposée du lac Titicaca. Il crut avoir échoué dans ses recherches et avait fini par se dégoûter des hommes dont la propension à se donner des dieux et à s'inventer pour cela quantité de rituels absurdes l'avaient convaincu que cela revenait à accaparer leur intelligence et leur faculté créatrice, à leur stériliser l'esprit, ce qui lui avait semblé non pas d'inspiration divine mais, à rebours de l'effet recherché, totalement sacrilège.

Finalement, c'est en cherchant les origines du mythe, et en remontant le cours des fleuves invisibles des Enfers, qu'il s'était étonné que le pays qu'il cherchait fût à ce point si près de lui, si invisible qu'il était là, presque à le toucher. Toute cette barbarie, tantôt latente, et tantôt hystérique et sans pitié qu'engendrent les religions quand elles s'exaspèrent à l'égard de ceux qui les réfutent,

cet abaissement de la pensée où se précipitent ceux qui ne veulent pas se tenir longtemps sur la cime du doute, cet amour des chaînes et des servitudes rituelles où tombent ceux qui se refusent à laisser les questions en suspens, ces stéréotypes qu'adorent ceux qui par leur abaissement à des formules académiques croient faire preuve d'élévation spirituelle. Les éclairs de l'étymologie avaient été comme des feux follets dans la nuit où sa haine de l'écriture l'avait un instant plongé, des feux de Saint-Elme dans la nuit de cette littérature dont il avait désespéré et qu'il avait repoussée d'un violent coup de genou.

Il avait pensé acquérir une maison sur une falaise dominant la mer. Mais il avait préféré attendre d'armer un bateau et, pour retrouver l'esprit des anciens Grecs ; d'île en île il avait suivi leurs traces éphémères entre les Cyclades et le Dodécanèse.

21 juin

“La littérature, c'est comme avec une femme, si on ne bande plus, cela n'a plus le moindre intérêt.” (Jean-Pierre Martinet)

29 juin

Je veux m'attaquer à la croyance et à tout ce qui la fonde et l'entretient. Je n'arrive pas à comprendre comment des hommes intelligents, des savants, de fins tacticiens, des politiques à qui on ne la fait pas, arrivent à croire à tant de choses absurdes et illogiques, donnent tête baissée dans la croyance en des récits dont tout prouve qu'ils sont des créations purement humaines, qu'ils n'ont aucun fondement historiographique avéré, qu'ils ne sont que des compilations et des entassements de récits oraux et contradictoires, et en déduire l'existence de Dieu.

Pourquoi ne pas fonder un état d'esprit, une morale fondée sur la non-croyance, sur l'incrédulité, sur le doute systématique. Non pas le “on nous cache tout, on nous dit rien“, activité seulement paranoïaque qui, fort de la virtualité d'Internet, consiste à considérer des faits comme le produits de manipulations capables d'engendrer des croyances collectives. Mais pour tout ce qui touche au surnaturel.

“Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire. Aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait.” E. Renan, *Vie de Jésus* (p. 52)

“L'inexorable phrase de M. Littré : “Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté“, cette phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera point. On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui seules

donneraient à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé." Idem, *Souvenirs de jeunesse* (p. 162)

20 juillet

Un matin, je me suis réveillé : j'avais cessé d'y croire. Un grand silence régnait dans la maison, comme si la nature entière retenait son souffle. J'ouvris la fenêtre qui donnait sur la mer : le flux s'était retiré très au loin pendant la nuit. Moi-même, je me retrouvais comme sur le sable. Quelque chose avait disparu de mon horizon mental, qui me laissait l'esprit vide et le cœur sec. Comme une histoire d'amour dont on revient soudain. Je n'eus même pas besoin d'aller jusqu'au placard : je savais qu'elle avait profité de mon sommeil pour s'éclipser. Ses chaussures à la main, elle était partie sans bruit, emmenant ses affaires et l'espoir où elle m'avait tenu jusqu'ici. Qu'allais-je faire de moi à présent ?

21 juillet

En haine de la littérature. A présent, voilà que je trouve les écrivains légèrement ridicules, si infatués d'eux-mêmes. Je ris de leur affectation, de leur univers autocentré, étriqué, leur faux air de rien, tout à l'intérieur étiré en vanité. Ce qui faisait autrefois ma passion : les suppléments littéraires, les émissions de télévision ou de radio dédiées aux livres, etc., me paraît dérisoire, surjoué, sans conséquence ni intérêt. Comme dans toutes les rentrées littéraires depuis trente ans, je vois les écrivains – dont j'étais – se mettre sur les rangs, croire à l'impossible, guetter les articles, s'inquiéter des invitations à la radio ou à la télé, s'angoisser en vain. C'est cette compétition qui est usante.

3 septembre

Le fait d'avoir cessé de croire en la littérature m'a conduit à ne plus croire en rien. Comme si cette foi en la littérature était le lieu où s'était réfugié tout ce qui reste d'idéal et de sacré. Une fois ce dernier bastion tombé, plus rien ne subsiste de ce à quoi il est possible de croire ou de se raccrocher. C'est l'apprentissage, sans doute, de la déception qui a fini par faire table rase de cette croyance. Peut-être pensais-je que j'allais devenir un écrivain à succès, respecté, pontifiant, énumérant des banalités, genre Le Clézio. Comme quoi la vanité est bien à la racine de la croyance : vanité de croire qu'on ne disparaîtra pas complètement après la mort en s'en remettant à Dieu, vanité de se croire hors du lot en étant un écrivain reconnu, en passe d'accéder à la postérité qui est une autre forme d'immortalité. En commun, une forte surestimation de soi-même, une façon de ne jamais s'avouer vaincu par la fatalité de la disparition finale, à la base de la croyance donc, un problème intérieur, une incapacité à s'admettre pour ce qu'on est : précaire, vulnérable,

transitoire, condamné à laisser la place. En bref, ancré sur une angoisse profonde, inéluctable, un incroyable orgueil qui, étant le déni de la réalité, est l'énergie noire dont se nourrissent en sous-main toutes les religions.

4 septembre

La fiction - ou l'imaginaire – est le baume dont on recouvre la plaie béante en quoi consiste la perspective inéluctable de la disparition de soi-même. La littérature a pour objet de détourner l'attention, de passer le temps, de dériver l'intérêt vers des histoires d'amour ou des aventures qui n'ont jamais eu lieu. La littérature n'est jamais que le succédané élégant, élitiste de la religion, sa version laïque. Les fidèles lecteurs communient par articles de presse interposés dans l'adoration du grand écrivain, dont on fait les louanges et qu'on porte au pinacle. On s'entretient d'histoires inventées, parfois sans queue ni tête, que sacralise ce qu'on appelle le beau style, lequel a raison de toutes les invraisemblances qui se puissent rencontrer, et les authentifie en quelque sorte. Toutes les fantasmagories plutôt que la terrible évidence du trou dans la terre ! La panique intérieure où se retrouve chacun est telle qu'on est prêt à croire n'importe quoi, aux élucubrations les plus forcenées dont la Bible, la mythologie grecque, la théologie chrétienne nous donnent d'innombrables exemples, maquillés par le fait que, puisqu'on est passé dans l'ordre du divin, tout ce qui est invraisemblable est logique. Ou alors, à bout d'argument, allégorique.

L'œuvre qui sur ce plan-là a définitivement vendu la mèche est *l'épopée de Gilgamesh*. L'impossibilité où se retrouve le héros d'accepter la mort de son ami Enkidu ouvre toutes grandes les vannes de l'imagination et de la fantasmagorie. Là sont contenus en germe les éléments du récit fondateur dont ensuite s'inspireront la Bible et le reste, avec déluge et enfers à la clé.

10 septembre

“Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.” C'est cette frayeur qui est au fondement même de la croyance si irrationnelle chez Pascal.

“Dieu aurait-il créé toute cette multitude colossale de mondes pour les seuls habitants d'un astre parmi des millions d'astres ?” A. Koestler. (p. 215)

23 octobre

La tyrannie brûle les livres, la démocratie les noie. De fait, j'ai écrit *D'écrire j'arrête* dans les jours et les semaines qui ont précédé la révolution tunisienne. Je me demande si ce petit livre ne serait pas, plus largement, prémonitoire d'une défaillance sociale généralisée et, en quelque sorte, prémonitoire d'une catastrophe à plus vaste échelle.

24 octobre

Je voulais faire un livre sur la croyance et voilà que j'assiste en direct au triomphe des islamistes.

2 décembre

Je me suis converti à l'écriture quand j'ai perdu la foi.

Mon entrée en écriture explique ma répugnance à adhérer à un parti ou à un groupe qu'il soit politique, sportif, musical, etc. Elle a asséché ma capacité à me fondre dans un projet collectif qui puisse lui faire concurrence.

22 décembre

Il m'est arrivé une drôle d'aventure, dont l'enchaînement mérite peut-être une relation. J'avais décidé d'arrêter d'écrire ; je n'en détaillerai pas ici les raisons, tant je l'ai fait ailleurs dans le détail, et jusqu'au ressassement. Jusqu'ici, de cette décision je ne me suis pas encore repenti. Qu'y ai-je perdu, sinon un peu de vanité, cette haute idée que, sans doute à tort, je me faisais de moi-même ? Bref, de cette décision il m'est apparu soudain des évidences que je n'avais point vues : j'avais *cru* en l'écriture ; et de cesser d'y croire, ce sont toutes mes autres croyances, comme un château de cartes, qui se sont effondrées. Dont celle, la plus sensible, qui consiste à croire en Dieu. J'ai compris que les deux sont reliées comme par des vases communicants : quand l'une périclîte, l'autre prospère. L'homme éprouve un impérieux besoin de croire, qui le porte à toutes sortes d'excès et de fantasmagories, tous plus déraisonnables les uns que les autres. Dès que la croyance s'effondre, son objet même disparaît. Comme quoi, en matière de religion, inutile de s'attaquer à l'effet, de détruire les églises ou les mosquées : c'est au moteur même de la croyance qu'il faut s'en prendre. Mais est-il raisonnable de vouloir détruire la croyance sans rien proposer en échange ?

9 mars

Il avait écrit des années durant, presque toute sa vie, chaque matin. Et, d'un coup, ça s'était arrêté. Il s'était fait hara-kiri. Il avait cru un moment qu'il ne pourrait supporter la blessure qu'il s'était à lui-même infligée, qu'il en mourrait. Or, le plus étrange, c'est qu'il se trouve n'en éprouver aucun manque, à peine un vague regret de ce qui pourtant auparavant occupait son temps et mobilisait toutes les forces de son esprit.

14 mars

La *littérature* est une *fiction*, dont l'écrivain est le héros (le héraut). Car, de cette fiction il est à la fois l'acteur et le propagateur ; il la crée et la diffuse, il est celui qui s'en porte garant et en hisse au plus haut les couleurs. En se mettant à l'œuvre, il en assume et revivifie l'héritage ; il réactualise par son acte même ce qu'elle fut jusqu'à lui ; à son tour, il s'inscrit dans la lignée et en entretient le mythe. La tromperie est d'autant plus manifeste qu'on est bien incapable de s'accorder sur ce qu'elle est. Le flou inaccessible, qui en est le composant essentiel, constitue la meilleure preuve de la supercherie. Tous les écrivains se targuent d'en être, de s'en faire les défenseurs intransigeants et parfois fanatiques ; mais, et c'est comme pour s'asseoir à la droite du Père, il y a au regard de la postérité beaucoup d'appelés et peu d'élus. C'est pitié de les voir se hausser du col et jusqu'à vouloir en venir aux mains pour en défendre le pré carré.

De la littérature on se fait une haute idée, dont on abuse et dont on s'abuse. Elle fait figure de leurre, et est d'autant plus crédible qu'elle sait nous tenir en haleine, et qu'elle ne dit pas que des banalités : de plus, elle porte en elle parfois un fort coefficient de vérité et, comme œuvre d'art, il arrive qu'elle nous fasse frissonner et partager ce que peut être la beauté.

24 mars

Arrêter d'écrire, c'est comme s'infliger soi-même une profonde blessure dont on sait qu'elle ne cicatrisera jamais. Il y a du masochisme dans cette décision, et en même temps une sorte de lucidité qui vient d'un constat : à l'exception d'*Archéologie du zéro*, mes livres n'ont pas dépassé les trois à cinq mille exemplaires vendus, sur une période de publication de trente ans.

20 avril

En prenant la décision d'arrêter d'écrire, j'ai l'impression que je suis tombé plus bas que terre. Je me suis déconsidéré à mes yeux. J'ai renié ce qui avait été l'essentiel de ma vie. Si j'ai si facilement abandonné la partie, on pourra donc dire que cette activité ne m'était pas si essentielle, que je n'y croyais pas vraiment, que je n'y ai cru qu'autant que cela servait mes intérêts, me donnait une stature, une position sociale qui me haussait à mes yeux et dont je pouvais me prévaloir à ceux d'autrui, mais dont finalement je n'étais pas digne. Revoilà le syndrome de l'usurpateur, de celui qui « fait illusion » (Faire illusion : à la fois fabriquer de l'illusion par l'écriture de romans et se donner à bon compte pour ce qu'on n'est pas : un écrivain.)

Désormais, plus rien ne trouve grâce à mes yeux. Je me suis infligé une blessure symbolique qui n'arrête pas de saigner, même si rien de liquide ou de réel ne s'en échappe. La perte est virtuelle, silencieuse, impalpable. Le désespoir est irrémédiable ; il est si profond qu'il ne laisse pas de trace, ni aucune marque, - pas même une ligne écrite – pour témoigner de ce qu'il est.

24 avril

Rome. Je n'ai contenu et combattu ma désertion des rivages de l'écriture depuis l'été dernier qu'en acquérant et armant un vaisseau. J'ai vécu tout ce temps dans l'espoir un jour de mettre à la voile et d'aller explorer d'autres rivages, bien réels ceux-là. Tout l'hiver, je me suis préparé à l'instant où je prendrai le large, pratiquement en bricolant sur mon bateau, et théoriquement en lisant des livres de navigation. C'est la seule activité qui m'ait permis dans ces moments de détresse de m'occuper l'esprit et de desserrer l'étreinte de l'angoisse et de l'abandon.

Voilà qui éclaire cette singulière anomalie que comporte la langue anglaise. Lorsque j'ai voulu acquérir un bateau, il m'est arrivé de contacter des *brookers* sur les rives de Leucade et de Corfou. Or, quel n'a pas été mon étonnement de m'apercevoir que le mot *ship* se conjugait au féminin. En anglais, tous les objets sont du genre neutre, sauf les bateaux. L'explication qu'on a un peu tardé à me donner était que le bateau est une passion qui, comme une femme, exige qu'on s'occupe d'elle à chaque instant et qu'on y consacre tous ses soins. J'ai donc échangé l'écriture, comme maîtresse inconstante et volage, tyrannique et indifférente, portée à accorder ses faveurs au premier venu et qui néglige son amant, contre un navire que, de même, il faut veiller à bien entretenir et se garder de négliger. La possession d'un navire exige de la constance et une attention de chaque instant. Sa maîtrise (la navigation) est à la fois une science et un art, c'est-à-dire une façon de faire qui demande un savoir et de l'intuition, donc de l'esprit et du cœur. Et la moindre défaillance ou étourderie se paie au prix fort de sa propre vie, comme s'y emploierait une maîtresse qui ne vous pardonnerait rien. D'où la prévention légendaire des marins à l'égard des femmes, souvent sources de troubles à bord : non seulement parce qu'elles excitent la concupiscence et sèment la rivalité dans l'équipage mais surtout parce qu'elles détournent l'attention de ceux qui naviguent, qu'elles les déconcentrent en focalisant l'attention sur leur personne et leurs désirs, et les portent à commettre des erreurs malgré eux.

27 avril

« Quiconque a goûté des hasards de la mer, renonce difficilement à la vie aventureuse qu'on y mène. »² La navigation semble être un palliatif idéal à l'abandon d'écrire. De l'écriture, la navigation est comme l'image et le double. On se dirige, dans un cas comme dans l'autre, vers une destination vague et à peine entraperçue, que l'on a imaginée à partir de sa consonance et de l'aspect qu'elle avait sur la carte sans qu'on parvienne bien à se la représenter dans la réalité, et que l'on s'efforce d'atteindre malgré les aléas et le climat. Souvent, pour des raisons imprévues, voilà que l'on s'écarte de sa route, que l'on explore des côtes ou des îles qu'on ne s'attendait pas à

² Victor Bérard, *Les Navigations d'Ulysse*, t. 1, note p. 175

trouver là, ou du moins pas sous cette forme ou cet angle ; on s'y attarde au gré des circonstances et des calmes soudains. A d'autres moments, on se trouve emporté malgré soi, tenant à peine les rênes du fier vaisseau qui va son train, poussé par le vent et la houle et dont on s'efforce de garder à la fois la maîtrise et le cap. Sur le dos de la plaine liquide, on trace un sillon éphémère et chuintant. On ne sait pas non plus exactement ce que l'on va trouver en route et à l'arrivée. Souvent on se laisse porter, et l'on s'en trouve bien ; à d'autres moments, il faut lutter et se cramponner face aux éléments contraires. Tour à tour on fait le point, comme on relirait un texte écrit, à la virgule près, histoire de savoir où l'on est et où l'on en est. Ou on navigue à l'estime, se fiant avec précaution et par recoupements aux repères de la côte et du ciel étoilé. La navigation est une science et un art, ce qui en double l'avantage.

15 mai

La littérature est morte, vive la littérature ! Comme le « Dieu est mort » de Nietzsche. C'est-à-dire que son cadavre va encore mettre du temps avant de se décomposer tout à fait. Et c'est à la faveur de cette lente dégradation qu'il me reste encore la possibilité de tenir le journal de cet éloignement.

A la vérité, la chose ne me fait plus envie, ni ne suscite en moi de passion. Je regarde les choses de loin, et les écrivains avec curiosité et circonspection, trouvant leurs manigances et leurs prétentions à la limite du ridicule. Ce qui faisait l'essentiel de ma vie, le centre de toutes mes occupations s'est évaporé, et je n'en finis pas de tirer par écrit les conclusions d'un acte aussi radical, et dont les conséquences m'étonnent. On dira que mon dépit était fort grand, que je nourris de l'amertume et du ressentiment parce que j'ai échoué à devenir le grand écrivain que j'avais rêvé d'être. Que j'ai fini par comprendre que je n'étais pas à la hauteur. Peut-être, mais même pas.

Quel est l'exact état des lieux ? Pendant quarante ans, depuis l'âge de dix-sept ans – et même bien avant si l'on s'en rapporte à ce que j'ai raconté dans *Les Années mortes* -, j'ai vécu dans la fiction que je serai écrivain. Et j'ai en partie rendu réelle cette fiction en donnant naissance à des fictions, car j'ai écrit au bout du compte quatorze romans et au total plus d'une vingtaine d'ouvrages. Qu'est-ce qui fait que la chose retombe d'un coup ? Qu'est-ce qui, dans la réalisation de ce rêve, ne m'a pas satisfait ? Mon insuccès relatif ? Est-ce que, à force d'abuser de la fiction comme d'une drogue, je me suis aperçu que je n'avais vécu que de chimères ? Qu'est-ce qui fait que la puissance de créer est tout à coup retombée, sans retour ? Il faut du moins essayer de tirer l'affaire au clair.

Mon dernier espoir ne consisterait plus qu'à tenir un journal de bord qui serait à la fois celui de la navigation de Tunis jusqu'en Grèce, terre des mythes et origine de toute fiction, pour

tenter de mener à bien cette réflexion sur le fait d'avoir arrêté d'écrire. D'imaginer un dialogue qui fasse le tour de la question.

19 mai 2012

« Ecrivains engagés », titre *Le Matricule des anges*. Moi, je suis engagé à fond dans mon silence. Je me suis renfrogné, buté, muré dans mon mutisme, puisqu'à nul autre livre je dénie le droit de me contraindre à donner le jour. Un silence qui n'est pas anodin, qui est même pour moi assourdissant, qui résonne à mes oreilles comme après qu'une porte a claqué : on perçoit encore l'onde sonore qui vibre et palpite à vos oreilles. Je me suis engagé dans un silence qui me tараude la chair et me fait mal, mais auquel je persiste à me tenir, comme on se retient des deux mains au rebord d'une rambarde qui surplombe le vide et où l'on pense sans cesse à se jeter. Je suis engagé par mon silence dans une sourde lutte non seulement contre le monde existant et son tumulte, mais aussi contre tous les écrivains qui continuent imperturbablement à y croire.

Mon silence est une protestation. Me frappe dans ce même *Matricule des anges* cette phrase prêtée aux éditions Agone, et qui concerne cette « littérature pure qui abrite, dans la religion littéraire française, l'incubation des sentiments les plus bas de l'humanité. » (p. 28) Ouf ! Mais n'est-ce pas là moralisme excessif ? L'art n'a-t-il pas non plus pour vocation de se nourrir des sentiments les plus inavouables, de ses propres excréments ?

Je suis engagé non par ce que j'écris, mais par ce que je n'écris pas. Ce que je n'écris pas, ce que je résiste à coucher sur le papier, ce que je contiens et maintiens à l'état de virtualité, est plus parlant, plus signifiant que tout le bavardage que je pourrai jamais écrire, qui se perdrait dans les sables de l'indifférence et de la masse amorphe des publications. Cette forme en creux, en suspens, a paradoxalement pour moi plus de relief et de réalité que tout ce que l'encre pourrait laisser de trace sur le papier. Je suis seul à m'entendre hurler des choses assourdissantes sous le soleil, qui pourtant ne font pas même lever l'oreille de mon chien ni s'enfuir les oiseaux sur les branches.

Je pourrai intituler ce passage : *Journal d'un non-écrivain*. J'ai renoncé à l'écriture comme on renonce aux joies du monde, à ses plaisirs, à ses vanités et à ses tourments. Un renoncement à la puissance deux : en écrivant, déjà que l'on se met en retrait ! En cessant d'écrire on s'abstraie encore plus de tout ce qui existe et qui fait sens dans l'existence.

J'ai déjà dit, n'est-ce pas, que « la littérature est une fiction ». Il faut y revenir. Ce pourrait être aussi le titre de cet ouvrage. Par-là, je veux dire que la littérature s'entretient elle-même dans l'illusion qu'elle constitue et à laquelle elle nous porte à croire sans retour en nous incitant à devenir nous-même écrivain. C'est par là qu'elle nous tient. Elle s'entretient et se renouvelle dans sa propre fantasmagorie, continue de nous entretenir dans son rêve infini, auquel nous nous

efforçons à travers elle de donner forme - et dont elle se moque bien ! – qui est de constituer un monde à part, privilégié, institué comme la référence suprême, indépassable, le sanctuaire, la zone de non-droits d'où l'on pourrait tout se permettre. La littérature est une fiction car elle nous berce de sa propre illusion. La littérature est à soi seul un roman, impossible à mettre en forme, où elle fait semblant de donner à l'apprenti-écrivain la possibilité de s'attribuer le beau rôle, de croire qu'il pourra en venir à bout, notamment en s'incarnant comme le personnage principal d'une histoire qu'il a inventée de toutes pièces et qui l'oblige à se placer comme écrivain, position dont elle s'efforce de nous faire avaler que cela seul est la vraie réalité. Il s'est donc dit qu'il allait devenir écrivain comme il aurait pu vouloir être aviateur, pompier ou marin. Par le subterfuge de la fiction qui est sa matière première, autoreproductible à l'infini, elle tente de nous faire oublier l'évidence : qu'elle en est une elle-même, la principale, et la plus improbable et qu'en attendant de devenir réalité elle nous paie de mots.

On voit par là comme je cherche à en découdre avec elle, à dénouer la trame du texte que j'ai moi-même tissé tout au long de ces années et où à présent je me retrouve enserré jusqu'à en être étranglé, à tenter de déchirer les mailles du filet où je continue à me débattre comme une araignée qui se serait empêtrée dans son propre cocon. Je me suis prétendu écrivain, voilà l'illusion où je me suis entretenu ma vie durant, à laquelle j'ai tout sacrifié et dont je m'efforce aujourd'hui de revenir. Comme tout étourdissement et déni de la réalité, cette illusion n'a pas été dépourvue de plaisirs, d'espoirs fous, parfois de joies violentes. Il n'en reste pas moins que j'ai péché par orgueil et vanité en croyant que cette fiction, qui a pour nom littérature, était elle-même la seule réalité et qu'en participant à son accroissement, à son idéalité, je pourrai profiter de l'aubaine pour acquérir plus de surface, mieux me faire valoir, sortir de mon insignifiance et de ma médiocrité, acquérir un statut social plus enviable. Je me suis intoxiqué moi-même à mes propres fumées, comme la Sybille titubait sur son trépied, à cause des vapeurs de soufre qui lui montaient à la tête et la faisaient délirer.

24 mai

La littérature est une fiction, et moi-même ne me sens pas plus réel pour autant. Ce qui ne veut pas dire que, tout en étant une fiction, elle n'ait pas des effets de réel, et même ne débouche pas sur certaines vérités. La religion, qui est la fiction par excellence, est passée maître dans l'art de donner naissance à des œuvres d'art (des temples, des cathédrales, des mosquées, etc.) et à multiplier les incidences en matière morale, sociale et politique. Ce qui veut dire que nous vivons dans un monde tout entier régi par l'illusion et ses conséquences, auxquelles nous sommes subordonnés. Tout le malheur de l'homme ne vient pas de ce qu'il ne sait pas rester seul vingt-quatre heures dans sa chambre, comme le pensait Pascal, et lui-même exemple type de ce que

j'affirme, mais de ce qu'il ne sait pas regarder la mort en face sans trembler ni se mettre à délirer. Aussitôt, pour compenser le sourd mouvement de panique qui le prend, il faut qu'il brode, travestisse le réel, donne corps à tout un tas de fantasmagories qui ont pour effet autant de le consoler que de redoubler son angoisse, de le faire se tenir tranquille par les sornettes qu'il a inventées que de le mettre en mouvement pour imposer aux autres sa croyance comme seule vraie, ce qui est la condition de sa crédibilité à ses propres yeux. Les *Thèses sur la religion* de Feuerbach restent ce qu'il y a de plus fort dans l'explication de ce mécanisme, lorsqu'y est expliqué le fait que l'homme devient le jouet de ses propres créations, que ses superstitions prennent force de loi, que les commandements soi-disant venus d'en haut régissent son quotidien.

Est-ce que je fais le mariolle ? On ne peut en être sûr qu'à l'instant fatal. Je serai bien intéressé de savoir si au dernier moment je serai aussi calme et serein. Il n'y a aucune raison que ça change car ce qui fait peur, ce n'est pas la disparition en soi, qui n'a de conséquences que par les souffrances et le handicap qui la précèdent généralement, et surtout pour ceux qui survivent et qui en souffrent. C'est l'idée de se voir confronté aux êtres fictifs que l'on s'est inventés et que l'on redoute de devoir enfin rencontrer : Jésus, la Vierge, les Saints, quand ce ne sera pas le diable lui-même, ses légions et son cortège de persécutions.

Dire que la littérature est une fiction est intéressant car, une fois cela admis, cela fait tomber d'un coup toutes les croyances, cela aide à démasquer tout le reste. Or, c'est cela le véritable problème que doit se poser un écrivain, et si la littérature, même démasquée, peut servir à ça, elle retrouve alors, dans son artificialité, tout son sens. Utiliser l'artifice d'un moyen fictif pour déboucher sur la vérité, c'est cela le véritable tour de force.

24 juin 2012

Arrivée hier dans la nuit à Aghios Nikolaos en venant de Réthymon après trois semaines de navigation. Attente à l'entrée du port à trois heures du matin que le jour se lève pour pouvoir entrer. Grande fatigue.